

Maximilien LAROCHE [1937-2017]

Professeur retraité de littérature haïtienne et antillaise à l'Université Laval de Québec.
Docteur Honoris Causa de l'Université McMaster en Ontario.

(1968)

PORTRAIT DE L'HAÏTIEN

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES
CHICOUTIMI, QUÉBEC
<http://classiques.uqac.ca/>



<http://classiques.uqac.ca/>

Les Classiques des sciences sociales est une bibliothèque numérique en libre accès, fondée au Cégep de Chicoutimi en 1993 et développée en partenariat avec l'Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.

UQAC

<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25^e anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.](#)

Un document produit en version numérique par **Anderson Layann PIERRE**, bénévole, étudiant en communication à la Faculté des sciences humaines de l'Université d'État d'Haïti. [Page web](#). Courriel: andersonpierre59@gmail.com

à partir du texte de :

Maximilien LAROCHE

PORTRAIT DE L'HAÏTIEN.

In *L'Haïtien*, pp. 15-97. Montréal : Les Éditions de Sainte-Marie, 1968, 174 pp. "Les Cahiers de Sainte-Marie", no 10.

L'auteur nous a accordé le 19 août 2016 son autorisation de diffuser en libre accès à tous ce livre dans Les Classiques des sciences sociales.



Courriel : Maximilien Laroche : maximilien.laroche@sympatico.ca

Police de caractères utilisés :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

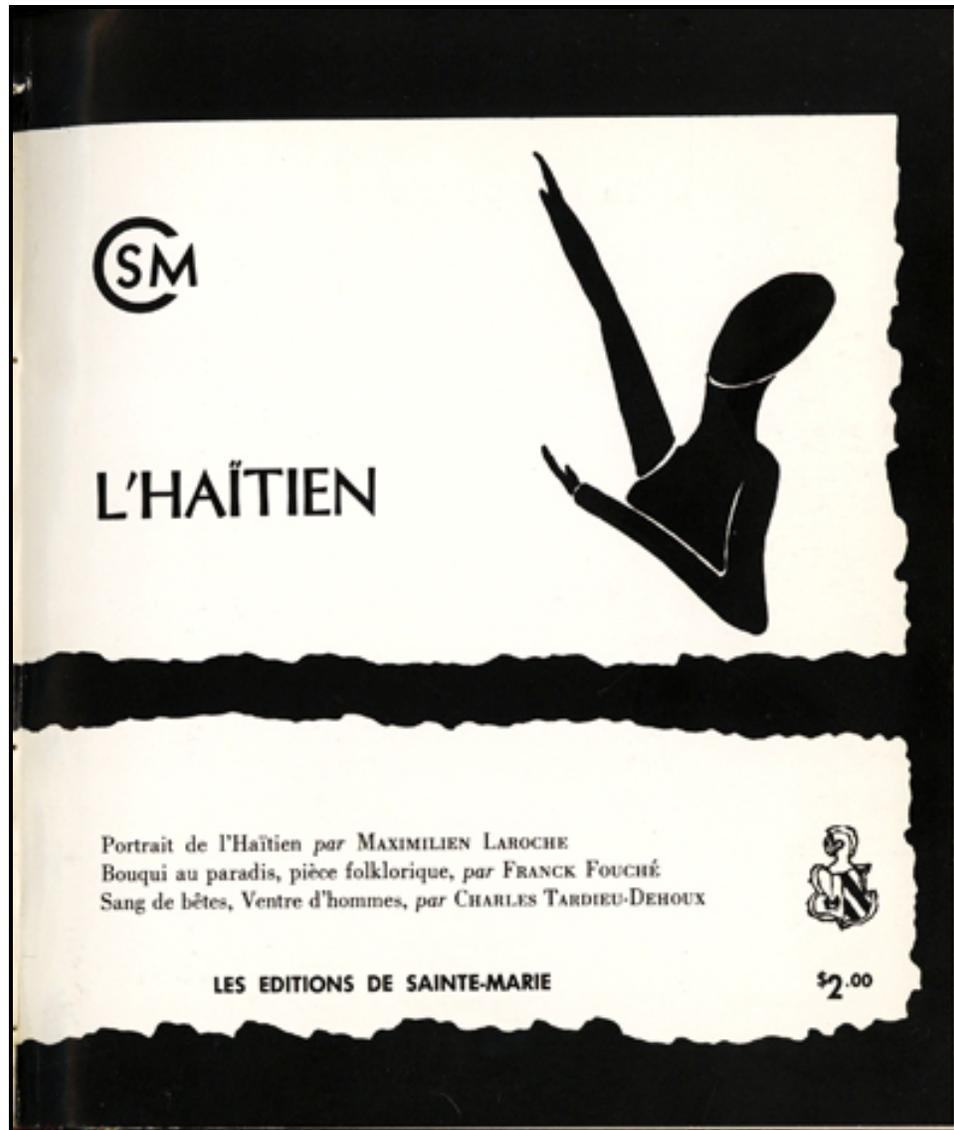
Édition numérique réalisée le 12 janvier 2019 à Chicoutimi, Québec.



Maximilien LAROCHE

Professeur retraité de littérature haïtienne et antillaise à l'Université Laval de Québec.
Docteur Honoris Causa de l'Université McMaster en Ontario.

PORTRAIT DE L'HAÏTIEN.



In *L'Haïtien*, pp. 15-97. Montréal : Les Éditions de Sainte-Marie, 1968, 174 pp. "Les Cahiers de Sainte-Marie", no 10.

Merci aux universitaires bénévoles regroupés en association sous le nom de:

Réseau des jeunes bénévoles des Classiques des sciences sociales en Haïti.

Un organisme communautaire œuvrant à la diffusion en libre accès du patrimoine intellectuel haïtien, animé par *Rency Inson Michel* et *Anderson Layann Pierre*.



Page Facebook :
<https://www.facebook.com/Réseau-des-jeunes-bénévoles-des-Classiques-de-sc-soc-en-Haïti-990201527728211/?fref=ts>



Courriels :

Rency Inson Michel : renycinson@gmail.com

Anderson Laymann Pierre : andersonpierre59@gmail.com

Ci-contre : la photo de Rency Inson MICHEL.

Un grand merci à [Ricarson DORCÉ](#), directeur de la collection “[Études haïtiennes](#)”, pour nous avoir prêté son exemplaire de ce livre afin que nous puissions en produire une édition numérique en libre accès à tous dans Les Classiques des sciences sociales.



jean-marie tremblay, C.Q.,
sociologue, fondateur
Les Classiques des sciences sociales,
12 janvier 2019.

Ce texte est diffusé *en partenariat* avec [*L'Association science et bien commun*](#), présidée par Madame Florence Piron, professeure à l'Université Laval, et [*l'Université d'État d'Haïti*](#).



Merci à l'Association d'avoir permis la diffusion de ce livre dans Les Classiques des sciences sociales, grâce à la création de la collection : “*Études haïtiennes*”.

Jean-Marie Tremblay, C.Q.,
Sociologue, professeur associé, [UQAC](#)
fondateur et p.-d.g, [Les Classiques des sciences sociales](#)
12 janvier 2019.

Note pour la version numérique : La numérotation entre crochets [] correspond à la pagination, en début de page, de l'édition d'origine numérisée. JMT.

Par exemple, [1] correspond au début de la page 1 de l'édition papier numérisée.

[15]

MAXIMILIEN LAROCHE,
professeur au collège Sainte-Marie

PORTRAIT DE L'HAÏTIEN

à Louise

PORTRAIT DE L'HAÏTIEN

Table des matières

[Note](#) [16]

[Préface](#) [17]

[LE DIRE](#) [26]

[LE FAIRE](#) [43]

[L'ÊTRE ET LE PARAÎTRE](#) [57]

[POSTFACE](#) [81]

[APPENDICE](#). Panorama de la littérature créole [84]

[Bibliographie](#) [95]

[16]

PORTRAIT DE L'HAÏTIEN

NOTE

[Retour à la table des matières](#)

Ce livre a été rédigé en 1964, immédiatement après *Haïti et sa Littérature* dont il est un prolongement dans mon esprit. Bien des choses ont pu changer depuis lors en Haïti. Pour ne considérer que le domaine culturel et littéraire, le seul qui fasse l'objet de cet essai et le seul dont je puisse parler avec quelque connaissance, une grande campagne d'alphabétisation a été lancée, l'éducation nationale subit de profondes réformes et le clergé catholique a entrepris une haïtianisation de sa liturgie. Ce sont là quelques faits qui ne manqueront pas, en définitive, de modifier la physionomie de l'Haïtien.

En attendant, des livres parus, ces derniers temps, comme *Le Canada après deux siècles de patience* de Gérard Bergeron qui trace un portrait si incisif de l'homme québécois, ou bien encore un livre dont le succès est international, *Les Italiens* de Luigi Barzini, me donnent l'impression que ce *Portrait de l'Haïtien* peut présenter quelque intérêt puisqu'il témoigne d'un souci que l'on semble éprouver un peu partout.

février 1968

PORTRAIT DE L'HAÏTIEN

PRÉFACE

"... car malgré le drame qui éclate à chaque pas ici, dans toutes les rues de toutes les villes et de tous les villages, malgré le tragique de la vie dans ce pays nègre-là, il y a dans l'air et sur les visages une dignité qui revêt tous les tons humains de blanc, de gris et de noir, une dignité dans la démarche et dans les expressions, qui rejette la tristesse et le désespoir".

Réal BENOIT

[Retour à la table des matières](#)

C'est en lisant le très ingénieux commentaire d'Emmanuel C. Paul sur Bouqui et Ti-Malice ¹ et la conclusion de son chapitre sur les contes et la vie haïtienne que j'ai pris la décision d'écrire ce livre dont je portais l'idée depuis quelque temps. Car j'ai été soudainement frappé par ce fait : l'Haïtien que nous connaissons n'est pas toujours celui que nous dépeignent nos écrivains. Il y a même parfois entre les différentes images que l'on nous en donne comme la distance entre l'Haïtien réel et l'Haïtien idéal. Que l'on rapproche par exemple tel passage d'"[Ainsi Parla l'Oncle](#)" sur la bonté de l'Haïtien, qui serait celle du Galiléen même et les réflexions d'Emmanuel C. Paul sur la ruse et la méfiance dont sont si souvent empreintes les relations sociales chez nous. D'ailleurs mes compatriotes expriment sur eux-mêmes des jugements aussi radicaux que contradictoires. Personne ne

¹ Héros légendaires du folklore Haïtien.

peut penser plus de bien et en même temps dire plus de mal de lui-même que l'Haïtien. Les deux textes qui suivent en donnent la preuve. Le premier est de Jean F. Brière, le second, d'Émile Roumer, deux poètes contemporains :

"HAÏTI : À peine a-t-on abordé ses rives que déjà l'on est pris dans le charme trouble et inexplicable de ce pays si semblable aux autres îles des Caraïbes et si différent d'elles toutes, non seulement par le langage imagé des foules, mais par mille nuances décelables dans la tenue de l'homme commun (je ne parle pas de ce maintien dû au dressage ou à l'éducation qui ressortit aux manuels de savoir faire à l'usage des salons) ; dans son rire franc et large qui s'arrête loin des frontières du vulgaire ; dans le port de sa tête qu'elle soit d'un portefaix, d'un paysan ou d'un intellectuel qui tend vers le ciel, conscient de la dignité du travail et de celle du rêve, anxieuse de créer des conditions de vie qui soient à la hauteur de l'humain ; dans sa manière d'affronter l'existence (sa placidité ne cache pas moins une sourde inquiétude, sa joie est un bonheur triste, sa pensée lutte à tous moments dans les brouillards de l'avenir) en demeurant attentif à toutes les rumeurs du monde, fracas de batailles, combats de rues, conflagrations internationales ..."

(VISAGES DE LA VIE)

"L'haïtien est un traître par essence. Son nombril n'est pas encore coupé des attaches étrangères. Le pays est pour lui un lieu d'exil. Prenez-en un au hasard. Dès qu'il "tue une tortue" le mirage des villes étrangères l'appelle irrésistiblement.

[18]

L'argent le dénationalise tout à fait. Le misérable d'hier ne saurait boire que du gin aujourd'hui que ses poches sont pleines.

Le mot nègre remplit sa bouche, il le jette à tout venant. L'étranger ahuri ne comprend pas qu'il a devant lui la crème des clients, un monsieur qui n'achète que sur étiquettes d'outremer, un animal qui sur la foi d'un "made in" ingurgitera du pipi pour de la bière. Notre farine de banane fruitée, vitaminée, c'est pour les petites gens. Sa bête de moitié et lui s'estoqueront à coups d'ouvre-boîte pour préparer le lolo du bébé avec des ingrédients largement claironnés par les postes de radio.

(MOL OREILLER)

Quelque part dans cet ouvrage je fais ressortir cet orgueil d'être nous-mêmes, cette complaisance à être nous-mêmes, que nous éprouvons et dont je ne veux pour preuve que ce poème de Morisseau-Leroy "Méci, Dessalines" où l'on voit le poète remercier le fondateur de l'Indépendance de nous avoir permis d'être tels que nous sommes : fiers, orgueilleux, insoumis et non point pareils à ces gens qui disent : "yessè" (yes sir !). Pourtant nous savons être ironiques à nos dépens, je crois même que parmi nos dénigreur, nous ne sommes dépassés que par les détracteurs de notre race. L'on connaît cette anecdote typique : quelqu'un ayant demandé à un haïtien quelle était l'origine des mots "Haïti" et "Haïtien" se fit répondre qu'ils venaient de "haïr les siens" ². Ce qui est une satire assez cruelle. Mais le plus souvent, et surtout pour la consommation externe, nous sommes portés à nous peindre en beau. C'est certainement à cela que Moral a voulu faire allusion quand il parle d'une pratique de la peinture en "trompe-l'œil" de la perle des Antilles qu'il est grand temps d'abandonner. Il est peut-être temps de commencer à nous voir tels que nous sommes et de nous débarrasser de ces oripeaux dont nous nous affublons pour mieux paraître ou dont nous nous déguisons pour mieux nous dénigrer. Nous avons vécu dans une telle atmosphère mystique (mystique dessalinienne, christophienne, louverturienne et que sais-je encore !) que nous nous sommes toujours regardés à travers un écran embellissant ou enlaidissant selon que nous voulions nous montrer aux autres ou nous voir nous-mêmes. J'ai donc pensé à repasser nos écrivains et à les convier à une sorte de débat contradictoire d'où une image tant soit peu vraisemblable de l'Haïtien pourrait sortir. Certaines expériences personnelles ont pu me guider dans cette tentative. Ainsi ce livre est le résultat d'une plongée dans mes souvenirs et d'un recensement de mes observations mises en parallèle avec mes lectures.

Cependant que l'on ne s'attende point à trouver ici un fichier qui permettra de départager l'humanité en deux groupes : les Haïtiens et

² Pour rétablir la vérité historique, rappelons qu'Haïti est le nom indien, signifiant "terre montagnaise" que portait l'île avant sa découverte par Christophe Colomb.

les autres. Ce n'est pas une étude anthropologique non plus ³ et je ne m'attarderai pas, par exemple, à faire de [19] longues considérations sur le physique de mes compatriotes. Nous sommes des nègres, c'est connu. L'on retrouve donc chez nous toutes les nuances épidermiques de ce groupe humain. Nous présentons même une telle variété que les dénominations qui fourmillent dans notre langue (marabout, griffe, chabin, brunprun, grimaud, grimelle, chabine dorée, etc...) n'arrivent pas à exprimer une réalité bien plus bigarrée encore que les termes. Cette diversité de nuances rend difficile sinon impossible toute peinture brossée à grands traits. Et sur le seul chapitre des femmes, que de portraits différents il me faudrait tracer car, ainsi que dit le poète :

Notre pays est peuplé de femmes,
belles dans la diversité bizarre des nuances,
belles, mais d'une unique beauté,
car nos payses, poésie d'Haïti,
ne ressemblent à aucune autre femme.

(FRANCK FOUCHÉ, *Notre Pays*)

Et s'il faut en croire l'auteur d'"Haïti Chérie", c'est là un des charmes majeurs de notre coin de terre puisque :

Quand ou lan pays blanc ou ouè toute figu gnon seul coulé
Lan point mulâtresse, bel marabout, bel griffonne créole
qui rainmin bel robe, bon poude et bon odè,
ni bel jeune négresse qui con'ne de bon ti parole,
Lan pays moin, lor toute bel moune ci la yo
Sorti lan messe ou sorti lan cinéma,
Ce pou gardé, ce pou rété diol lolo. ⁴

³ Sur la base des premières études d'anthropologie physique et de conclusions qu'il qualifie lui-même de provisoires, J.B. Romain nous présente ainsi l'Haïtien : "De grande taille, à l'allure hypsosome, c'est un individu à buste court, aux jambes longues et au poignet au-dessus du pubis, dit brachycorme, à la tête aux dimensions soit modérées (mésaticéphales) soit nettement longues (dolicocephales). (J.B. Romain, *Introduction à l'Anthropologie Physique des Haïtiens* — Stature, indice céphalique. Port-au-Prince, 1962, Imprimerie N.A. Théodore, p. 133.

⁴ *Traduction littéraire :*

Si je m'aventurais dans ce domaine, l'on voit quels tableaux tour à tour voluptueux, aguichants, pervers, sensuels, affriolants ou troublants il me faudrait tracer. Je serais fatalement porté à faire des considérations qui seraient délectables à "moult oreilles" mais qui, à franchement parler, n'auraient que fort peu de rapports avec mon intention première.

J'ai dit plus haut que ce livre n'était pas une étude anthropologique, ce n'est pas non plus un essai sociologique. Que l'on ne s'étonne donc point si je n'aborde pas directement ici le domaine religieux. Trop d'ouvrages ont été consacrés à la religion populaire haïtienne, le voodoo ; au syncrétisme auquel ce culte a donné lieu avec le catholicisme et aux survivances dans nos diverses couches sociales de croyances et de [20] pratiques ancestrales, pour que je vienne résumer des faits mille fois répétés et déjà connus. Qu'il me suffise de dire, par manière de boutade, que l'Haïtien est sans aucun doute un être foncièrement religieux puisqu'il pratique souvent deux religions au lieu d'une. L'on a voulu montrer que le sentiment religieux de nos masses était nuancé de fatalisme, de pessimisme, d'un certain pragmatisme (débrouiller pas pécher !) et même en s'appuyant sur le dicton populaire "coup pour coup Bon Dieu rit" ⁵ l'on a voulu y retrouver un certain scepticisme. Je crois que sur ce dernier point l'on a quelque peu exagéré en donnant une signification métaphysique à un proverbe qui n'a nullement cette prétention. Le tempérament foncièrement religieux de l'haïtien n'est pas douteux et il est mis en évidence par les moindres démarches de sa vie quotidienne. Ainsi cette expression familière : "si Bon Dieu vler" (si Dieu le veut), qui accompagne toutes ses paroles, fait qu'en Haïti l'on ne dit même pas "demain" tout simplement mais "demain, si Dieu vler" ...

Quand vous êtes en pays étranger vous ne voyez que des visages de la même couleur,
pas de mulâtresse, de belle marabout, de belle griffonne créole
qui aiment les belles robes, la poudre et le parfum qui fleurent bon,
ni de belle jeune négresse qui a des mots si doux à la bouche.
Dans mon pays, quand toutes ces belles filles sortent de l'église ou du cinéma,
on ne peut que s'arrêter et regarder, ébloui !

⁵ Le titre du roman d'Edris St-Amand "*Bon Dieu Rit*" est tiré précisément de là.

"Et par dessus tout, la loi suprême de notre vie, n'est-elle pas condensée dans cette confiance inaltérable cette espérance indestructible dans la miséricorde divine qui s'exhale en myriades de supplications et qui monte en orbes infinis vers le ciel en ce simple vocable : "Bon Dieu bon".

Et la forme explosive des danses collectives, les démarches insolites des possessions mystiques et des rites sacrificiels, les adjurations muettes ou sonores des dévots à travers les temples et les églises, la flamme vacillante des bougies sur la dalle des sanctuaires, les hymnes et les lamentations de ceux que courbent le deuil et le chagrin, qu'est-ce donc que cela si ce n'est la forme et l'essence du Message discret, maladroit peut-être, mais formel et sincère et candide que notre âme inquiète transmet à Celui qui règne dans les Cieux et de qui relèvent tous les empires".

(DR JEAN PRICE-MARS)

L'importance de cet aspect de notre tempérament aurait donc dû me conduire à en parler un peu plus longuement mais si je n'aborde cette question que par le biais de ses répercussions d'ordre culturel c'est tout d'abord pour la raison que j'ai exposé un peu plus avant mais aussi parce qu'il s'agit d'une situation particulièrement complexe et qui évolue rapidement. En effet non seulement le sentiment religieux connaît des variations selon l'appartenance sociale de l'individu mais aussi il faut reconnaître que le vodou n'est plus tel que continuent de nous le présenter les ethnologues. Sous les pressions conjuguées de la situation économique et d'une campagne d'évangélisation intense menée par le clergé catholique, l'on assiste à une nette dégénérescence de ce culte. Surtout avec la prise de position de nos prêtres indigènes qui voient dans l'utilisation de certains éléments du vodou, un moyen d'approfondir la christianisation de nos masses et la publication d'évangiles et de catéchismes en créole qui mettent la Doctrine chrétienne à la portée de tous, on doit s'attendre à de profonds changements dans la mentalité religieuse haïtienne. Je souligne en passant, à l'attention de ceux à qui la question ne serait pas familière, qu'il n'y a rien dans le "vodou" qui [21] doive être un épouvantail ⁶ car lorsque le

⁶ Rappelons que les plus importantes prières de la liturgie catholique, dont celles de la Messe, ont été traduites en créole, que de la musique religieuse a été composée sur des rythmes populaires et qu'enfin cela se fait avec la collaboration des missionnaires étrangers, parmi lesquels on peut compter des

catholicisme combat ce culte, ce n'est pas tellement parce que ce dernier se pose en adversaire de la religion du Christ mais plutôt en allié indésirable et encombrant et que le risque est moins qu'il détruise la religion chrétienne qu'il ne la contamine et la fasse dégénérer en pratiques superstitieuses. Pour en revenir à ce que nous disions, parler du sentiment religieux des Haïtiens serait aborder un état de choses particulièrement instable et en constante évolution, n'offrant pas de base à des considérations définitives et sur lequel je n'ai pas voulu porter de jugement à caractère transitoire.

Sur un autre plan, si je m'étais donné pour tâche de décrire l'entière situation haïtienne, je devrais accorder une attention particulière au comportement amoureux de mes compatriotes si spontanément érotiques, voluptueux et paillards même. Avec la diversité des types féminins, cela se comprend. Il y aurait des considérations fort intéressantes à faire sur ce sujet. Sans doute qu'en Haïti, en définitive, il n'y a rien d'intrinsèquement différent. L'on pourra rencontrer les mêmes types d'amoureux que partout : le transi, le timide, l'effronté, le désinvolte (le "pourrien" dirait-on là-bas...). Cependant il est un fait que la sensualité haïtienne présente des caractéristiques propres. Léon-François Hoffmann a publié dans *Présence Africaine* un article fort original sur l'image de la femme dans notre poésie et il fait ressortir du même coup ce qui caractérise notre sensualité. Pour le poète de chez nous, et j'ajouterai pour l'haïtien moyen, car le répertoire des chansons populaires est là pour le confirmer :

"Le corps de l'haïtienne est vu comme une véritable corbeille de fruits tropicaux". Car ajoute Hoffmann

"si la femme est un fruit plutôt qu'une fleur, c'est, nous semble-t-il, que la sensibilité haïtienne ne se contente pas d'un plaisir esthétique. La beauté d'une fleur suffit à la rendre précieuse : la qualité d'un fruit ne se révèle que lorsqu'on le goûte".

religieux et même un évêque québécois. Le Père Augustin vient de publier deux recueils de ces prières créoles et de ces chants chrétiens adaptés de notre folklore qui ont été accueillis avec un vif enthousiasme.

La sémantique comparée pourrait, dans ce domaine, permettre d'intéressantes découvertes. Maurice Laroche l'a démontré en faisant voir comment un même adjectif utilisé en français et en créole, acquerrait en passant d'une langue à l'autre tout une charge de significations nouvelles. "L'expression une "belle négresse", nous dit-il, qui en français signifie une négresse d'un joli visage, signifie en créole une femme forte, bien moulée, appétissante quelle que soit sa couleur : "belle négresse". Ainsi à cette idée d'une harmonie et d'une régularité des traits du visage, l'haïtien, dans cet adjectif "belle" qui lui vient du français, ajoute l'idée d'une plénitude et d'un épanouissement des formes du corps. Ce qui est bien propre à sa mentalité, laquelle, selon la métaphore d'Hoffmann, lui fait voir dans la femme moins une fleur à la couleur vive et au parfum capiteux qu'un fruit à la pulpe charnue et juteuse.

[22]

De la sorte si nous pouvions dire que le comportement amoureux de l'haïtien ne différerait pas intrinsèquement de celui de n'importe quel autre homme, il n'est pas moins vrai que les comportements varient selon les climats, les mentalités et les éducations, celui de l'haïtien ne pouvait ne pas être influencé par les conditions du milieu où il vit.

Fortuné Bogat qui est en passe de devenir notre La Bruyère a tracé avec autant d'humour que de vérité le portrait d'un personnage bien connu chez nous. En décrivant un aspect inattendu et amusant de l'activité amoureuse, il a fait voir que si l'amour est le même sous tous les cieux, il peut parfois sous les tropiques prendre une allure typiquement haïtienne. Voici donc d'après Fortuné Bogat le "cavalier-servant" haïtien :

"... il évite de faire entrer l'amour passion dans le cadre de ses présentes occupations. Vu la nature des circonstances, l'amour raison lui suffit... Il se protège contre tout sentiment embarrassant en se répétant : "moins vine mangé zé moin pas vine compter poules" "(je n'ai pas de temps à perdre à des vétilles)".

"... s'il est vrai que la douce distraction du cavalier servant lui procure beaucoup de plaisir, par contre il se dépense énormément en se couchant très tard et par conséquent en dormant très peu. Il passe une bonne partie de la nuit dans les dancings à donner des leçons bénévoles à sa campagne

de fortune. Il accélère le progrès de sa partner en lui enseignant manuellement les mouvements les plus érotiques de notre tentante meringue ; le temps presse et la belle enfant ne doit pas laisser le pays sans avoir maîtrisé les contorsions, les mouvements ondulatoires, le balancer en place, enfin, toutes les spécialités chorégraphiques du cavalier. En réalité, ces leçons de danse sont d'une importance capitale pour lui, car c'est au cours de ces émouvants débats que sa partner troublée par la dextérité avec laquelle il lui donne un maximum de plaisir dans un minimum de place, s'empresse de lui donner le "greenlight".

Pour comprendre ce que ce comportement peut avoir de particulier, il faut avoir à l'esprit les multiples faits qui le conditionnent. A l'âge de la puberté, tout jeune haïtien, Tristan à rebours, a rêvé, et peut-être même s'est servi de ces philtres soi-disant magiques, capables de lui conquérir en un clin d'œil le cœur de sa dulcinée. Les poudres "tavlé" (consentement) et "ouanga-néguesse" (enchante-femme) sont les plus célèbres. La dernière est obtenue en faisant brûler un oiseau-mouche dénommé "ouanga-néguesse". Il s'agit, on l'a deviné, pures croyances sans aucun fond de vérité. Ces fameuses poudres, d'ordinaire, ne sont rien d'autre que du vulgaire talc.

Si le mâle haïtien adulte, par vanité, suffisance ou assurance n'a plus recours à ces moyens extra-naturels, se fiant à sa seule apparence, à son savoir-dire ou à son savoir-faire en amour, il n'en est peut-être pas de même pour la femme haïtienne, du moins une rumeur persistante le prétend. Pour toutes sortes de raisons : disproportions entre les populations masculines et féminines, totale dépendance économique des femmes à l'égard des hommes, organisation patriarcale de la vie à la campagne et principalement ce que Yves L. Auguste dénomme "les aspects volages et les tendances invétérées au papillonnage" du mâle haïtien. La femme haïtienne doit mener [23] sur plusieurs fronts une lutte serrée. N'y a-t-il pas une chanson populaire, d'inspiration vraisemblablement masculine dont le refrain proclame : "Madanm marié, fanm deyor pi doux" (l'amante a des séductions ignorées de l'épouse) ? C'est pourquoi en matière culinaire, la tradition orale prétend que dans l'apprêt de mets raffinés, certaines femmes n'hésitent pas à faire entrer des philtres redoutables sous forme de liquides plus ou moins extravagants et qu'elles n'hésitent pas à recourir à des méthodes magiques pour éliminer les rivales. Qui en Haïti n'a point entendu parler de ces histoires impressionnantes dont les héroïnes, des

femmes souvent connues, auraient, à l'aide de procédés magiques obtenu que leur mari perde leur virilité en présence d'une autre femme ou encore auraient transmis par le mari à une rivale un poison aussi subtil qu'efficace ? L'on comprend bien que même si toutes ces croyances n'ont aucun fondement scientifique, les répercussions psychologiques dans l'âme du peuple haïtien n'en sont pas moins capitales. Cela explique que le mâle haïtien soit un bien précieux, contesté, une sorte d'idole, objet des plus flatteuses manœuvres de séduction et que ses goûts et son comportement soient orientés de façon particulière.

Il y aurait bien d'autres facteurs à relever, parmi tous ceux-là qui conditionnent notre comportement amoureux. Le Carnaval par exemple. En effet cette manifestation nationale constitue une gigantesque "entreprise" de défoulement où la libido, à découvert, se donne en spectacle dans un grand théâtre qui est le pays entier et avec toute la population communiant dans une ferveur dionysiaque comme acteurs. Et dans le Carnaval il faudrait accorder une importance primordiale à la danse qui en mettant l'accent sur des éléments accessoires ou préliminaires de l'amour tels que la flexibilité ou la souplesse ondulatoire du corps, la parfaite maîtrise des mouvements des hanches, contribue, à imposer en dehors des tabous, l'image d'une eurythmie à deux, mobilisant l'être entier et associant les moindre fibres de l'âme et du corps.

Peut-être même qu'il conviendrait de relever certaines similitudes de conceptions ou de comportements avec les peuples latino-américains. L'on verrait par exemple, combien nous partageons avec nos voisins, l'idéal du "macho" (le terme est espagnol mais il fait partie du vocabulaire créole) aussi grand tombeur de femmes que de gouvernements.

Cependant comme ce n'est pas mon intention d'établir un rapport Kinsey et comme de toutes façons, ceci relèverait bien plus de la compétence d'un sexologue, je coupe au plus court en disant que l'on s'accorde à reconnaître que l'haïtien est volontiers paillard, féroce jaloux et "monopoleur" en amour (monopoleur est d'ailleurs un terme très employé là-bas), qu'il garde en ce domaine un certain idéalisme qui le porte au sentimentalisme et le rend parfois même un peu vieux

jeu et qu'en définitive il y a en tout haïtien mâle un "cadet-Jacques"⁷ qui sommeille et qui ne s'ignore pas forcément.

[24]

En politique, je pourrais facilement montrer comment à un certain fanatisme et à un pragmatisme cynique (le plumin-poulisme : haïtianisme de "plumer la poule"), l'haïtien allie une étrange naïveté qui lui fait gober les bobards les plus invraisemblables. Ce qui ne l'empêche pas de faire en même temps preuve d'un humour et d'un sens de la satire si percutants qu'ils deviennent à l'occasion de véritables armes. Mais il me faudrait rappeler des faits historiques, parler du sous-développement et de l'analphabétisme et expliquer tout ce qui rend l'exercice de la démocratie à l'occidentale passablement difficile. Et puis là encore la situation est tellement complexe et évolue avec une telle rapidité qu'il serait pour le moins hasardeux de vouloir parler avec quelque certitude. D'ailleurs, si nous laissons de côté les innombrables essayistes qui ont glosé là-dessus, pour ne tenir compte que de nos romanciers, Justin Lhérisson, Frédéric Marcellin, Fernand Hibbert, Jean-Baptiste Cinéas, (pour ne citer que les plus grands !) qui ont donné des tableaux si vivants de notre vie politique, tout n'est-il pas dit... et je viens trop tard ? Justin Lhérisson, à mon sens, a su trouver des paroles définitives pour fixer à la fois notre attitude vis-à-vis de la politique et l'emprise de celle-ci sur nous :

"Renoncer à la politique ! Vivre en dehors de la politique ! Quoi de plus facile à dire, mais aussi de plus malaisé dans ce pays !

"La politique ! Mais on ne s'occupe que de ça ; on met et on voit ça dans tout et partout ; on ne respire que ça ; on ne vit que de ça et ça est tout. Comme les animaux de la Fable, si nous n'en mourrons pas tous, tous nous en sommes frappés ..."

Enfin je pourrais dire que l'haïtien est volontiers "bambocheur" (noceur), ripailleur avec passion et pratique le "caler-ouest" (la dolce farniente) avec délice. Mais en définitive, quelque soient les qualités ou les défauts qu'on lui trouvera, il faudra, comme pour ce personnage de Marot, dire de lui qu'il est :

⁷ *Le Cadet-Jacques* c'est le trousseur de Jupons.

"Au demeurant le meilleur fils du monde".

À première vue, il semble n'y avoir rien de bien original à souligner cette vénération dont la mère est entourée dans l'esprit de tout haïtien d'autant plus que cela ne semble pas avoir constitué, comme ailleurs, un handicap ou un complexe. Je crois qu'il convient tout de même de le mettre en évidence car il n'y a pas là seulement un sentiment filial particulièrement développé mais une conséquence de notre mode de vie et la persistance d'institutions ancestrales. J.B. Romain parlant des mœurs et coutumes des paysans haïtiens, ne nous dit-il pas que dans les campagnes "la mère exerce la vraie autorité" et Paul Moral qui constate que le "rôle économique de la femme établit dans les campagnes un matriarcat discret" ne voit-il pas dans ce fait un vestige du matriarcat africain que notre situation économique et notre histoire politique ont contribué à faire renaître ?

En somme il y aurait de quoi fournir la matière de plusieurs études assez approfondies d'autant plus que l'Haïtien, selon que l'on passe d'une région à une autre, présente des particularités assez frappantes pour constituer de véritables caractéristiques. Nous portons encore la marque d'un passé mouvementé au cours duquel plusieurs [25] régimes politiques et sociaux, d'orientation tout-à-fait différente, se sont parfois installés simultanément dans le pays. Ainsi dans les années 1810, alors que dans le nord s'établissait le régime autoritaire, hiérarchisé et dirigiste d'Henri Christophe, le sud et l'ouest connaissaient avec Rigaud et Pétion un ordre de choses bien différent. La mentalité des gens en a été suffisamment influencée pour que même aujourd'hui on puisse parler de mentalité christophienne, par exemple. Mais ce livre n'a nullement la prétention d'être exhaustif et encore moins de donner des recettes pour reconnaître à coup sûr un Haïtien. J'ai voulu dégager quelques traits de notre physionomie morale, des traits qui sont des résultantes du contexte local et qui ont modelé notre personnalité, et non pas tellement étudier notre comportement général, des attitudes ou des manières d'être et de penser transitoires et dues à des circonstances passagères. J'ai voulu aussi éviter de tomber dans l'anecdote ou pire que cela, dans la caricature et la peinture bouffonne. Peut-être qu'il aurait été plus divertissant que je fasse un roman humoristique de l'objet de ce livre. Il m'aurait fallu alors outrer les carac-

tères, montrer à la loupe grossissante les situations, multiplier les gags et tordre un peu les faits au risque de voir ce portrait prendre aux yeux de mes compatriotes à la susceptibilité si ombrageuse, l'allure d'un dénigrement. Or je ne voudrais pas avoir l'air de brûler ce que j'adore. Et puis cela a été fait et réussi avec trop de succès par Justin Lhérisson, Jean-Baptiste Cinéas, Grimard et Chevalier, pour que je prétende faire quoi que ce soit de bien neuf. Ainsi ni traité de caractère, ni étude sociologique, ce livre n'est qu'une tentative de dégager de l'ombre le vrai visage de l'Haïtien. J'ai surtout voulu voir combien le tempérament pouvait être un reflet du milieu et pouvait dans une certaine mesure s'expliquer par des circonstances locales. Ce n'est donc pas à la manière du topographe un relevé de cette "terre incognita" qu'est la mentalité de mes compatriotes. Il reste bien des coins d'ombre car il est une réalité psychologique, "infiniment ondoyante et diverses" que l'on ne parvient jamais à emprisonner totalement sous "la paille des mots". Pour emprunter une comparaison au domaine pictural, ce livre serait bien moins une photographie reproduisant fidèlement les traits du modèle d'un dessin au fusain, évoquant et suggérant les traits de l'Haïtien, une ébauche gardant dans les lignes assez de vague, de flou et d'imprécis pour n'être limitatif en rien, mais donnant tout de même une idée globale de l'ensemble.

[26]

PORTRAIT DE L'HAÏTIEN

LE DIRE

Les gens qui traitent les mots avec insouciance et négligence ne sont pas à proprement parler civilisés.

Yves PÈRES et Day LEWIS

[Retour à la table des matières](#)

En Haïti, personne ne le contestera, la parole est reine. C'est même pour reprendre l'expression d'un de nos hommes politiques, célèbre précisément à cause de son verbe, une arme magique capable de faire trembler la terre : une autre Bombe H quoi ! Dans son roman "*La Famille des Pitites-Caille*", Justin Lhérisson disait malicieusement du personnage principal : "parce qu'il avait une grande facilité d'élocution il se croyait un phénix". C'est là un trait que l'on peut relever non seulement chez le héros de Lhérisson mais chez un grand nombre d'Haïtiens. Et à cet égard, rien ne me paraît plus typique que ce passage du roman de Fernand Hibbert, *Séna*, que Pompilus reproduit dans son *Manuel de Littérature* sous le titre : "Des Haïtiens à Paris".

Quatre haïtiens : Porus, Philippe Auguste, Mentor Labbé et Sirius Neptune, déambulaient dans un quartier de Paris. Apercevant un de leurs compatriotes, Séna, ils se mirent à l'appeler à grand renfort de cris, sans se soucier du tapage qu'ils causaient et croyant disposer de la même "Liberté de parole" qu'ils avaient en Haïti. Interviennent aussitôt deux agents qui les menacent de les amener au poste. Mais pen-

dant que les policiers leur faisaient des remontrances, l'un d'eux, Philippe Auguste, voyant passer un autre compatriote dans une voiture découverte, se remit à vociférer dans sa direction : "Lacorne ! Lacorne ! ban m l'haussière !" Immédiatement les agents l'empoignèrent. Il protesta avec véhémence et dans une envolée oratoire du style le plus ampoulé il ne manqua pas de flétrir l'attitude des policiers. Cette altercation avait provoqué un attroupement et la foule commençait déjà à manifester son indignation devant l'injustice dont était victime le vieux nègre. Les gardiens de la paix, comprenant que tout cela pouvait finalement dégénérer en bagarre, relâchèrent notre bonhomme. Alors Philippe Auguste en profita pour placer un second discours dans lequel il remercia le "peuple français" des marques de sympathie et d'intérêt [27] qu'il venait de lui témoigner, parla de "flambeau de la liberté et de la civilisation", fit allusion aux "droits de l'homme solennellement proclamés par l'immortelle révolution française, émancipatrice du genre humain" ! et termina en évoquant les mânes de Mirabeau, de Danton, de Brissot, de Grégoire, de Lamartine, de Michelet, de Schœlcher et de Victor Hugo. "Ces propos emphatiques, nous dit Hibbert, lancés avec feu et conviction émurent la foule. On applaudit avec ardeur". Alors, devant ces ovations, au fond de lui-même, notre compère se mit à penser avec délices :

"Tonnè ! nous sommes terribles-oui, nous autres haïtiens ... voilà que nous déchaînons peut-être une révolution en plein Paris à présent !"

Réflexion qui montre dans son exagération comique, l'orgueil un peu naïf éprouvé par notre compatriote à l'idée de bouleverser le monde par la seule magie de son verbe.

Cependant il ne faudrait point conclure de ce seul fait et faire de l'Haïtien une manière de Marius verbeux et gesticulant. Au contraire, en présence de l'étranger, (et par ce mot je désigne non seulement le citoyen de nationalité étrangère mais même le compatriote avec qui il n'entretient pas des relations de confiance) l'Haïtien devient exagérément circonspect, renfermé et fort avare de paroles. Il fait volontiers montre, comme dit Emmanuel C. Paul, de ce "souci de discrétion qu'on rencontre si souvent dans notre psychologie sociale". Toute sa loquacité et sa verve disparaissent et l'on se trouve en présence d'un

personnage secret, impénétrable presque, peu soucieux de se compromettre et plutôt porté à donner le change sur ses véritables sentiments. Une pareille attitude s'observe surtout quand il est question de politique et l'on doit en rechercher l'explication dans le fait que nos différents gouvernements ayant toujours été portés à être plutôt intolérants, la prudence recommande donc d'éviter d'attirer sur soi les foudres du Pouvoir. Et c'est pourquoi Justin Lhérisson présente ainsi, en la caricaturant un peu, l'attitude typique de "l'homme politique" :

"... dans ce pays, sont considérés généralement comme tels, les personnages qui, avec un air de penseur, n'ouvrent la bouche que pour n'en laisser choir que des oh ! ... et des ah ! ..., ou qui, grâce à un maniement habile de leur cure-dent — ingénieuse soupape de sûreté — ne lâchent, par petits jets intermittents, que des phrases-formules, ne pouvant en rien les compromettre".

D'autres raisons peuvent également motiver une certaine réticence chez l'Haïtien. Elles tiennent à certains tabous, à certaines croyances superstitieuses. Mais en somme l'on peut dire que, la question politique étant écartée, et sitôt qu'il est mis en confiance, l'Haïtien retrouve toute son exubérance et la parole redevient pour lui ce joyau prestigieux et chatoyant qu'il s'enorgueillit de faire briller de tous ses feux et dont il sait tirer des effets proprement magiques.

Pour marquer cette importance du Dire, nous nous attacherons à montrer quel usage l'Haïtien en fait dans la vie courante.

[28]

Avant d'aller plus notons que cet amour du verbe, l'haïtien le porte jusqu'à l'amour des sons eux-mêmes, indépendamment du sens, pour l'éclat, la musique du mot, pris comme éléments isolés. L'Haïtien aime à faire exploser des sons, à s'enivrer de mots comme d'un rhum violent, à faire un feu d'artifice de paroles. Je crois bien qu'il n'y a pas un seul de mes compatriotes qui ne serait prêt à reprendre à son compte ces paroles d'Yves Pères et de Day Lewis que je citais en exergue à ce chapitre. Le créole d'ailleurs se prête à merveille à ces caprices par ses modulations flexueuses et chantantes.

Déjà à l'époque de la colonie française, Moreau de St-Méry observait que les nègres avaient une prédilection pour l'emploi des onomatopées qui venaient heureusement ponctuer leurs idées :

"Ils aiment surtout à exprimer les sons imitatifs. Parlent-ils d'un coup de canon ? Ils ajoutent *boume* ; un coup de fusil, *poum* ; un soufflet, *pimme* ; un coup de pied ou de bâton, *bimme* ; des coups de fouet, *vlap ! vlap !* Est-on tombé légèrement ? c'est *bap* ; fort, c'est *boum* ; en dégringolant, *blou coutom ...*"

A ce point de vue, les haïtiens d'aujourd'hui sont demeurés fidèles à la tradition. Dans le domaine de nos contes-devinettes, fort souvent ce sont des onomatopées aussi cocasses qu'inattendues qui servent à désigner certaines choses. Par exemple : "Coussou ! Coussou !" est la natte qu'on secoue le matin sur le pas de la porte ; "tralali-tralala", ce sont les pantoufles que l'on traîne. Le son désigne la chose. Parfois même, étendant encore son aire d'influence, l'onomatopée devient un substantif dans le langage quotidien. Ainsi un "ouingne-ouangne" (rounou-rounou), c'est un petit mouvement révolutionnaire de peu de durée ; un "couri" : un sauve-qui-peut sans importance ; un "tap-tap" : c'est la camionnette servant au transport des passagers. L'on pourrait multiplier indéfiniment les exemples de la sorte.

Cet amour des mots pour leur simple valeur musicale est d'ailleurs si grand qu'il est peut-être difficile de distinguer où finit le langage proprement dit et où commence la chanson. En Haïti, chanter semble presque aussi naturel que parler. Tout le monde chante et tout est matière à chansons. Les enfants chantent le soir dans leurs rondes, ou le jour en s'en allant à la fontaine. Les adultes chantent aussi : les loas africains dans les rites vodouesques, Dieu et les saints dans les cérémonies chrétiennes, la joie et le plaisir dans les chansons de carnaval. Le cantonnier qui travaille sur la route, le débardeur qui décharge le navire, le porte-faix qui pousse sa brouette soutiennent leurs efforts par des chansons de travail tantôt pleines d'allant, tantôt réduites à de simples phrases syncopées. La lavandière au bord de la rivière rythme les coups de son battoir en chantant, la marchande qui se querelle avec une rivale lui lance une "chanson-pointe", le citoyen qui place son espoir dans ses nouveaux dirigeants politiques entonne un dithyrambe en leur honneur et quand ceux-ci l'ont déçu, il se venge d'eux en chan-

tant encore. Enfin tous pour s'encourager à supporter avec résignation cette vie si pleine d'incertitudes et de misères chantent ces mélodies où se retrouve si nettement l'empreinte africaine dans ces tournoisements et virevoltes plaintifs à la manière de la musique arabe. Comme dit Franck Fouché :

[29]

Nous avons un pays de danses et de chansons, de chansons et de danses...

— Mais c'est toute notre âme, la chanson et la danse—

Nous chantons et dansons

quand la joie allume un boucan

au fond de nos poitrines bronzées ;

nous chantons et dansons

quand la vie nous lacère le coeur

et accroche une larme au bord de nos prunelles.

(Notre Pays)

Je concède qu'on verra plus facilement l'homme du peuple ou le paysan mêler le chant à toutes les occupations de sa vie. Le citadin, enfermé dans le carcan des conventions et des préjugés de toutes sortes, réfrène davantage certaines de ses tendances naturelles. Mais je crois que chez l'un comme l'autre, les inclinations sont fondamentalement les mêmes. Je me demande même quel est l'haïtien qui ne se sent pas les fourmis aux jambes aux premiers battements du tambour ? Et quel est celui qui résisterait au plaisir de lancer sa malice dans une "chanson-pointe" ? Voici un fait qui prouvera sans conteste l'importance du chant dans notre vie. On a vu lors d'une récente campagne électorale, spectacle qui serait pour le moins inattendu ailleurs, un candidat à la présidence faire l'éloge des qualités littéraires et artistiques des chants composés en son honneur et prendre avantage de ceci pour dénigrer ses adversaires. Et il est bien vrai que ceux des candidats dont les chants manquaient d'entrain et pouvaient prêter à quelques calembours ou déformations facétieuses en subissaient un préjudice.

Si la chanson occupe une si grande place dans la vie de l'haïtien c'est peut-être parce qu'à son berceau il a reçu en partage de quelques

divinités ancestrales le don de poésie. Du moins de nombreux écrivains aussi bien haïtiens qu'étrangers s'accordent à le reconnaître. C'est Auguste Viatte qui dit :

"Tout haïtien naît poète : la beauté de son pays, sa propre émotivité stimulant cet instinct spontané, tout haïtien raffole du spectacle. Aux heures les plus tragiques, les Muses gardent leurs droits".

Alfred Métraux, pour sa part, affirme que l'haïtien est :

"détenteur de traditions artistiques que l'Occident a perdues"

Il convient en effet de faire ressortir que si la prééminence du Dire chez nous est pour une bonne part le résultat du fait que nous vivons dans une société analphabète où l'écrit n'est pas le principal mode de communication, pour la plus grande part nous le devons à nos origines ethniques. Les considérations que fait Georges Balandier, par exemple, sur les littératures noires, nous amènent à faire des rapprochements fort révélateurs, et c'est sans doute dans ce domaine du Dire que l'influence de l'Afrique se révèle la plus vivace.

"Nombre de ces peuples, nous dit-il, tels les Fang du Gabon, accordent une prééminence spéciale au meilleur orateur... le bien dire impose le bien faire ... l'on ne maudit que, réduit à la dernière extrémité, à l'encontre d'une descendance rebelle et indigne". (Encyclopédie de la Pléiade).

[30]

Cela rappelle le "Jonosser Satan" qui chez nous, consiste essentiellement à repousser le démon ou un mauvais "loa" en prononçant des paroles rituelles, en récitant certains psaumes, le psaume 91 tout spécialement, réputé infailible en cas de rencontre avec un "loup-garou"⁸, "un galipote", un "bisango" ou encore en récitant les fameuses oraisons (à St-Barthold et autres) que parfois même l'on apprend par cœur, l'on fait brûler et dont on avale les cendres mêlées au vin.

⁸ Loup-garou, galipote, bisango : noms que dans la croyance populaire l'on donne à ces suppôts des diables, dont les activités nocturnes terrorisent le commun des mortels.

Egalement dans le cas de malédiction, l'on sait comment répéter les paroles "tchoué ! tchoué ! malhoré ! misérab !" en crachant un certain nombre de fois par terre est supposé porter malheur à celui contre qui ces paroles sont lancées. L'on sait également combien il faut garder les enfants des "bouches madioc"⁹ à l'aide de colliers dénommés précisément "collier-madioc". Certaines personnes donc étant réputées posséder une telle "bouche-madioc", le simple fait par elles de former un souhait à propos d'un enfant équivalait à lui jeter un mauvais sort. De là notre expression créole : "Pas metter bouche sou moin",¹⁰ ou encore la nécessité de prémunir les nouveaux-nés si vulnérables en leur faisant porter ces colliers et bracelets madioc, formés de petites rondelles de verroteries de multiples couleurs, ces sortes de scapulaires contenant des talismans.

En fin de compte, on n'ignore pas combien est tenace, chez nous, la croyance à ces enfants "madichons", en d'autres termes maudits, et qui dans leur turbulence et leurs égarements ne font que subir le déterminisme d'une malédiction lancée contre eux.

Sur un autre plan, le même auteur, fait remarquer combien en Afrique : "l'existence des tabous linguistiques suggère constamment les dangers liés à l'usage de la parole". Ces tabous se retrouvent dans l'interdiction de dire nos contes, le jour, et même quand ils sont racontés le soir, de les entourer de tout un rituel : formules consacrées d'introductions ou de conclusions sans lesquelles ils ne se conçoivent pas.

D'une façon plus générale, parlant de la richesse littéraire des noirs africains et américains, Balandier note que "leurs œuvres traditionnelles" sont la création de sociétés où les anthropologues se sont plu à reconnaître la prédominance du verbe et du geste sur le signe graphique" et il s'appuie sur Mauss pour déclarer que : "dès qu'il y a effort pour bien dire et pas seulement pour dire, il y a effort littéraire". C'est peut-être à ce point de vue que se justifie la parole de Viatte : "tout haïtien naît poète".

D'ailleurs quand on évoque la figure des professionnels du langage que sont en Afrique les Griots, les poètes dynastiques et les trouvères

⁹ Jeteurs de sort.

¹⁰ Ne me jetez pas de sort.

itinérants, cela ne fait-il [31] pas songer à nos Simidors dont les services sont indispensables à tout "combite", à toute "veille" ou "dernière prière" ? ¹¹ Ne pensons-nous pas à ces "reines-chanterelles" qui sont les maîtres de chapelle de nos hounforts ¹² et sans qui les "services", "manger-loas" ¹³ et autres ne se conçoivent pas ¹⁴. Cela ne nous rappelle-t-il pas ces bonimenteurs qui, à l'occasion du Carnaval, font les délices des badauds par leurs bouffonneries verbales ! J'en ai connu un, pour ma part, qui s'était lui-même dénommé : "Boum-boum nan zoreille".

Si donc, par la place privilégiée qu'il réserve au Dire, l'haïtien a su traduire ce qui s'apparente à une véritable vocation artistique, c'est à n'en pas douter à son héritage africain qu'il le doit.

Cette vocation artistique s'est manifestée non seulement dans le chant, la danse et la musique en général mais aussi dans une floraison de contes, de jeux littéraires où le rêve, la fantaisie et l'imagination se sont donné libre cours et où l'haïtien a pu porter à son zénith ses dons de magicien des sons, de créateur d'images et d'artificier des mots.

La littérature orale haïtienne constitue un vaste domaine encore inexploité. Si des folkloristes comme Michelson Hippolyte ou des linguistes comme Suzanne Comhaire ont recueilli et publié quelques-uns de nos contes, leur utilisation à des fins proprement littéraires n'a pas encore été entreprise. Pourtant l'importance de ces récits dans la vie de le haïtien est capitale. Emmanuel C. Paul souligne que l'enfant haïtien, du moins le petit campagnard, ne joue pas :

"L'enfance populaire qui est paysanne au moins dans ses 90%, compte tenu de ses conditions sociales, peut facilement se passer des jeux. Ce qu'on désigne comme âge scolaire dans les autres couches de la population est pour elle, un âge d'apprentissage au travail agricole dont la division laisse de la place à sa participation". Mais, ajoute Paul, "il y a par ailleurs

¹¹ Veillée funèbre.

¹² C'est la case du prêtre vodou.

¹³ Cérémonies vodonesques.

¹⁴ Balandier fait précisément remarquer "la diversité dans le culte vodou, de l'appareil littéraire destiné, à la fois, à favoriser et à maîtriser l'émotion, à établir une communication entre le groupe des fidèles et les divinités sur lesquelles ceux-ci fondent leur action".

un jeu non considéré comme tel et qui remplace les autres : ce sont les contes".

Ainsi on peut dire que le petit haïtien ne joue pas ou plutôt qu'il joue à rêver. Car aussi bien l'ambiance dans laquelle nos légendes sont contées que ces légendes elles-mêmes se prêtent à cela.

Ces histoires fantastiques, tantôt terribles tantôt cocasses, toujours poétiques et nostalgiques, constituent la plus magnifique floraison de l'imagination. Des divinités du Panthéon vodouesque, des personnages fabuleux nés sur le sol d'Haïti ou venus de la lointaine Afrique : la Maîtresse de l'eau ; Simbi, le dieu des sources ; le Roi-Minuit, géant chaussé d'échasses qui terrorise les noctambules ; les zombis, ces morts [32] vivants qui sèment la terreur et la désolation ; le Bisango, personnage mystérieux qui possède le pouvoir de se dépouiller de sa peau et de voler ; les baccahs, espèces de lutins espiègles et malicieux et tant d'autres encore qui nous font tour à tour trembler de peur ou frémir d'espoir. Il y a enfin le tandem Bouqui-Malice dont les aventures désopilantes ne cesseront jamais de nous égayer, la balourdise et la gourmandise du premier associées au machiavélisme du second ayant la vertu de jeter nos deux compères dans des aventures rocambolesques. Mais si, comme dit Ulysse Pierre-Louis :

"... nos contes et légendes s'installent dans un monde surréel... (et) ont une fraîcheur de jeunesse du monde".

cela tient non seulement aux aventures fabuleuses qui en font l'objet mais aussi à une organisation structurale et à l'ambiance un peu magique dans laquelle ils sont racontés.

Tout d'abord, il y a un rituel d'introduction et de conclusion qui constituent l'équivalent des trois coups et du baisser de rideau au théâtre et qui sert à nous détacher de la réalité ou à nous y replonger. En effet, le narrateur commence toujours par lancer le fameux : Cric ! auquel l'assistance répond : Crac ! Et ce n'est qu'après un échange de questions et de réponses conventionnelles entre l'auditoire et le conteur que celui-ci entreprend de narrer son histoire. Enfin en terminant celle-ci il emploiera la formule consacrée qui nous ramènera de plain-pied dans la réalité : "C'est ce à quoi j'ai assisté. Mon effronterie m'a

valu un coup de pied au derrière, qui m'a fait retomber ici juste à point pour vous conter cela".

Et puis, il y a ce retour en refrain tout au long de l'histoire d'une même chanson-thème nostalgique et plaintive. Ce qui donne encore à nos contes un cachet particulier, c'est l'ambiance, l'atmosphère dans laquelle ils sont dits. En effet, sous peine de s'exposer aux plus grands malheurs, il est formellement interdit d'après la tradition de les raconter le jour. C'est donc toujours le soir que s'élève la voix du conteur, quand une ombre complice semble faire des boucans dans la montagne autant de clignement d'yeux et que le battement du tambour que la brise s'amuse capricieusement à rapprocher ou à éloigner peuple de présences invisibles le moindre bosquet. Alors l'imagination emportée sur les ailes de la fantaisie se perd dans mille féeries et tous les espoirs refoulés, tous les rêves contenus se transmutent en légendes en fleur. Est-il étonnant dès lors que l'haïtien ait un côté rêveur irréductible et que "le modernisme n'a pas eu raison du mystère dont est truffée la vie haïtienne" ? Serait-ce cette accoutumance à la féerie, à l'illusion et au jeu qui donne au théâtre chez nous, cette emprise qu'a soulignée Viatte ? Le rituel fixe des contes, ces chants dont ils sont parsemés, ces dialogues que le conteur reproduit avec des tons de voix différents, font de leur narration un véritable théâtre embryonnaire pour l'assistance captive.

Mais si nos contes témoignent de l'importance du Dire dans notre vie, c'est dans ces devinettes dénommées également "contes" chez nous, et qui sont de vrais jeux littéraires qu'on retrouve encore mieux cette magnificence verbale et cette passion des [33] images dont nous parlions. N'est-ce point un véritable exercice littéraire, une sorte de prime donnée à l'imagination poétique que ce jeu de devinettes qui consiste pour quelqu'un à faire découvrir par un partenaire l'identité d'un objet sous son expression imagée ?

À ce propos il me semble qu'il y aurait toute une étude à faire sur la langue créole. D'ailleurs le langage courant, les chansons, les proverbes, tout est truffé de ces expressions imagées, de ces onomatopées fort souvent intraduisibles en français.

Dans un pays où l'analphabétisme restreint singulièrement la diffusion du journal et où la précarité des ressources rend hypothétique l'acquisition d'appareils de radio ou de télévision ; où l'on a la passion

de la politique qu'on fait surtout en parlant ; où l'on a le goût des histoires aussi bien légendaires que d'actualité et où l'on goûte particulièrement le plaisir d'en entendre et d'en raconter, entre amis, dans une atmosphère de joyeuse détente, cette passion du Dire devait trouver son expression la plus parfaite dans ce qui est pour certains un passe-temps, pour d'autres une occupation, pour quelques-uns un genre littéraire même et qui est en définitive une institution nationale : "l'Audience", à la fois la réunion au cours de laquelle des amis se racontent tous les menus faits d'intérêt et aussi ces racontars eux-mêmes.

À toute heure du jour, il est possible de rencontrer sous une galerie, au coin d'une rue, appuyés à un lampadaire, assis sur un banc de square ou réunis sous le parasol protecteur d'un arbre, des groupes de gens d'âges variés, devisant joyeusement. Mais c'est le plus souvent l'après-midi, quand l'ardeur de la canicule est tombée, dans les premières heures de la soirée, après le travail, que se réunissent ces groupes. On y parle de tout. Ce sont des clubs sans lois ni règlements. On n'y vient que pour son plaisir, pour le plaisir de raconter des histoires, d'en entendre, de se récréer, car bien entendu ce sont d'ordinaire des histoires plaisantes qui se content là. Les faits sont revus, corrigés, métamorphosés et présentés sous un jour "hénaurme" et en fin de compte tout cela prend bien plus l'allure d'un conte que d'un récit de faits véridiques, et même on ne s'y fait pas faute de médire ou de calomnier. La politique, les potins journaliers, les histoires gail-lardes, tout y passe.

J'ai dit plus haut que "l'Audience" était une véritable institution nationale. Je n'exagère pas car non seulement elle est pratiquée à la dimension du territoire de la république par les haïtiens de tout âge (je parle surtout des haïtiens mâles car pour les haïtiennes, le péché mignon des personnes de ce sexe étant le même à travers le monde, je n'insisterai pas) mais elle a connu même dans les débuts de ce siècle une manière de consécration officielle puisque le président de la République, lui-même, tenait "Audience". En effet, c'est Pradel Pompilus qui nous dit :

"Le mot a désigné une coutume disparue depuis 1915, d'après laquelle le chef de l'État recevait le dimanche au palais national les principaux fonctionnaires et employés publics et même les simples citoyens pour leur adresser la parole et répondre à leurs questions".

[34]

Et c'est même devenu un genre littéraire puisque certains écrivains (Justin Lhérisson, Grimard et Chevalier, Jean-Baptiste Cinéas) ont écrit des œuvres romanesques qu'ils ont dénommées "Audiences". C'est dire sa place dans la vie haïtienne.

La popularité, l'ampleur, la vogue de l'"Audience" doivent être liée à une autre institution nationale : le "télédjol", auquel l'"Audience" offre un champ d'action particulièrement favorable. Voici comment Pradel Pompilus définit le "télédjol" :

"Mot hybride formé sur la racine grecque télé qui se trouve dans téléphone, télépathie et le mot gueule : il se réfère à la propagation rapide, de bouche en bouche, de fausses nouvelles, parfois susceptibles de faire du tort au gouvernement... Mais le moi s'entend également de la propagation rapide de n'importe quelle nouvelle".

Et il donne l'exemple suivant tiré de "Gouverneurs de la Rosée" de Jacques Roumain :

"Avant midi, le bruit que Manuel avait découvert une source s'était répandu à travers le village. Nous avons un mot pour ça, nous autres nègres d'Haïti : le télégueule que nous disons, et faut pas plus pour qu'une nouvelle, bonne ou mauvaise, véridique ou fausse, agréable ou malveillante, circule de bouche en bouche, de porte en porte, et bientôt elle a fait le tour du pays, on est tout étonné tellement c'est rapide."

Pour comprendre le phénomène du télédjol il suffira de se rappeler cet amour du peuple haïtien pour le Dire, ce "sens inné de l'affabulation" qui lui fait prendre goût aux fables les plus extraordinaires et aussi songer à la place qu'occupe la politique chez nous. Bien entendu l'on doit retenir aussi le fait qu'il s'agisse d'une société fortement analphabète et chez qui les modes de transmissions orales prédominent.

Mais il ne faut pas commettre l'erreur de vouloir l'expliquer par le seul analphabétisme car :

"... les lecteurs les plus assidus des journaux, même les faiseurs de journaux (rédacteurs, éditeurs, etc...) ne dédaignent pas le télédjol comme moyen d'information pour opiner, y croient et s'en font les agents conscients ou inconscients" (EMMANUEL C. PAUL)

Dans un travail qui fait autorité et qu'il a publié sous le titre de *"Mythomanie Sociale en Haïti"*, Roger Mortel a consacré une étude pénétrante aux principales formes d'affabulation populaire : le télédjol, entre autres, et tout ce que la terminologie officielle dénomme "propagande". Toutefois il me semble que le titre de cet ouvrage peut porter le lecteur qui n'est pas prévenu à faire quelques généralisations hâtives et je voudrais sans tarder faire ressortir que même quand il fait ses délices des rumeurs les plus fantastiques, l'haïtien n'est jamais dupe ou du moins il ne n'est qu'au tiers, tout au plus à la moitié et de son plein gré, et qu'à la rigueur cela ressemble bien plus à l'enchantement que nous procurent les images en poésie qu'à l'entraînement irrésistible dû à un trouble pathologique.

Sans doute il peut arriver que la "propagande", à certains moments de crise, prenne un caractère tellement agressif et déformateur, que les images qu'elle répand et les situations qu'elle évoque véhiculent un contenu émotionnel si explosif que dans [35] un milieu comme le nôtre à l'affectivité particulièrement tendue, cela se traduise par des mouvements de foule (couri, panique), des courants d'opinion, d'opposition et de protestations... mais là, nous relevons d'un domaine bien différent de celui de nos "bénignes" audiences... Nous ne sommes pas, que je sache, les inventeurs du bourrage de crâne ni les découvreurs de l'action psychologique !

J'ai cru bon de faire ces remarques parce que Mortel, lui-même n'a pas hésité à nous faire cette mise en garde. L'haïtien fabule souvent en paroles et parfois aussi en gestes. Pour le fabulateur, son récit devient une sorte de pièce à un seul personnage où il met en œuvre tous les moyens d'expression possibles pour donner vie aux produits de son imagination.

"Est-ce à dire pour cela que les haïtiens qui usent de la fabulation somatique, soient des psycho-névrosés ? Nous le contestons certes, parce que nous n'avons pas noté chez les intéressés aucun indice pithiatique, parce que les adultes de ce pays qui, accidentellement, recourent à des

trucs corporels, ne le font que pour se tirer d'une impasse ou pour obtenir un avantage prémédité ; alors que l'occidental qui "fabulise avec sa personne physique" semble être surtout agi par des incitations nettement névropathiques".

Il appert qu'il faut non seulement rejeter toute impression prématurée d'une quelconque origine névropathique de ces phénomènes mais aussi se garder de ce que Mortel appelle l'ethnocentrisme de certains clercs européens qui, pris dans les mailles de généralisation vérifiables sans doute dans le monde occidental, oublient que l'homme en définitive ne peut être lumineusement compris et analysé qu'à travers le prisme de sa civilisation spécifique. Or il est évident que l'homme haïtien, compte tenu de ses origines ethniques, de ses antécédents religieux et des facteurs politiques, économiques et géographiques particulières qui conditionnent son histoire, doit présenter quelques particularités.

Mais pour en revenir au télédjôl que nous sommes en passe d'oublier, voici comment Mortel présente cette forme de fabulation locale caractérisé par l'impersonnalisme mythomane : "Yo di'm" (on me dit) :

"Au demeurant, c'est sur les places publiques, où les mythomanes haïtiens aiment se prélasser en battant leur flemme sous le signe de la "folle du logis", que l'extériorisation bénigne du télédjôl se donne libre cours. C'est ainsi que naguère nous avons eu l'opportunité d'ouïr au Champs de Mars, des relations hardies sur le conflit germano-russe. C'étaient des récits aussi dantesques que fantaisistes ! En effet — avec le "yo di'm" traditionnel pour point de départ, des narrateurs en verve brodaient, parfois sur un laconique communiqué d'état-major, des romans où le tohubohu des engins mécanisés se mariaient aux rôles des mourants, et où le vrombissement des avions plongeurs se fusionnait aux détonations des pièces d'artillerie en une symphonie à rebours que les intéressés parallèlement à l'explication de la stratégie employée, mimaient par des onomatopées chuintantes ou pétaradantes les plus cocasses".

Cet exemple démontre l'étendue des sujets qu'embrassent le télédjôl et les audiences : aussi bien la politique nationale qu'internationale, les faits d'actualité et les événements de la petite ou de la grande Histoire, revus, corrigés au goût de l'humour, de la fantaisie ou de la

salacité du moment. Et bien entendu le récit de ces faits est ponctué de ces nombreuses interjections ou onomatopées : bing ! bang ! boum ! [36] badap ! zoum !, qui l'agrémentent d'un élément comique inattendu et en renforcent le piquant. Emmanuel C. Paul, dans son article, "*Psychologie du "Télédjol"*", a fixé fort bien la place du télédjol dans notre vie. Non seulement il y voit le substitut pour notre peuple de la presse, de la radio, de la télévision et du cinéma, mais il y reconnaît l'expression d'un certain fond de notre mentalité et aussi il y détecte un exutoire de l'agressivité et de la frustration collectives, une forme de défoulement qui allie un certain sadisme à la sublimation de l'ardeur belliqueuse. En somme un miroir du tempérament et de la condition de l'Haïtien.

Je ne reviendrai pas sur l'analyse de la place qu'occupe chez nous la politique. Je me contenterai de rappeler la citation de Justin Lhérisson que j'ai déjà reproduite dans la préface. Comme depuis 1915, les "prises d'armes" et les soulèvements insurrectionnels sont moins fréquents, les politiciens professionnels, les affairistes de tous crins, les ont remplacés par des "prises de gueule". L'opposition politique qui chez nous est bien différente de ce qu'elle est ailleurs et qui est bien plus à l'aise pour œuvrer dans l'ombre ne fonctionne qu'à coups de fausses rumeurs, de bobards, de nouvelles sensationnelles, inouïes, d'autant plus destructives qu'elles sont plus fantastiques. Car comme le disait déjà l'autre : "mentez ! mentez ! ... Les agents de ce travail de sape, ce sont les "propagandistes" ¹⁵.

Ces faits sont aggravés par la faible circulation des journaux et comme ceux-ci, selon leurs tendances pro ou antigouvernementales, ne se font pas faute de reproduire, d'étayer, de provoquer ou de répandre les "propagandes". La politique haïtienne se réduit fort souvent

¹⁵ Voici la définition et les exemples que Pompilus donne de ce haïtianisme : *Propagandiste* : propagateur de fausses nouvelles qui portent préjudice au gouvernement : "Dans le cercle intime de la famille, on s'étonna certain jour du désespoir de Mme Thazar, parce que Cresson, qui n'était pas mince dans l'art d'inventer les nouvelles les plus extraordinaires, avait été arrêté et déposé en prison comme propagandiste." Une nouvelle qu'apprendront avec peine les propagandistes, c'est que la police a arrêté trois d'entre eux et ne manquera certainement pas. Par ceux-ci de remonter à la source de ces propagandes qui ont cours ces jours-ci".

à une guerre de fausses rumeurs, ou de "coups de langue", comme on dit chez nous.

Le ressort le plus formidable de toute l'affaire, c'est le travail invisible qu'opèrent mille parleurs anonymes qui répandent sans relâche les rumeurs les plus fantaisistes et qui trouvent dans le peuple un complice amusé. Ces rumeurs amplifiées et multipliées créent vite un climat d'anxiété, d'angoisse et d'insécurité, une ambiance de crise en somme, qui ira en se détériorant jusqu'à cet état idéal qu'est la panique, "le courri", à la faveur duquel un coup de main audacieux permettra de renverser le gouvernement. L'on songe à l'image antique de la *Renommée aux mille bouches*.

Les politiciens officiels, (je ne veux pas parler de ces mille ouvriers anonymes de la politique, les propagandistes, mais des gens en place, de ceux que Franck Fouché a appelés "les éternels profiteurs qui ont sucé et pompé le sang généreux du pays"), se sont bien rendu compte de l'importance capitale du Dire dans la vie haïtienne.

[37]

C'est pourquoi ils se sont toujours arrangés pour maintenir la nation captive, dans les mailles d'un filet de formules aussi sonores que creuses. Comme le serpent hypnotise sa proie et la paralyse, ils ont perpétuellement endormi les misères du peuple par des formules enjôleuses, prestigieuses sans doute, mais invariablement hypocrites et mensongères. Par la vertu de ce pouvoir magique du verbe s'exerçant à travers le prisme grossissant de l'imagination populaire, ils ont su perpétuer leur domination.

Paul Moral a fait une critique ironique de cette tradition de démagogie oratoire en énumérant les diverses formules dont on s'est servi, selon les circonstances, pour détourner l'attention du peuple.

"À toutes les époques, le monde urbain n'a cessé d'exprimer sa sympathie, voire sa gratitude à l'égard de "ses frères des mornes". N'a-t-on pas écrit maintes fois qu'en Haïti "un bon gouvernement devait être un gouvernement agricole" et prôné "le sauvetage par le retour à la terre".

Et il termine cette revue en mettant toujours en relief l'utilisation de formules creuses propres à jeter la poudre aux yeux :

"Mais il faut avant tout que ceux que les publicistes de la ville ont accoutumé de nommer *"nos frères des campagnes"* après avoir été *"les cultivateurs de 1804"*, *"Les bons et naïfs habitants de 1900"* et les *"nègres authentiques de 1940"* deviennent enfin *"les paysans de la terre haïtienne"*.

Le vers rageur de Morisseau-Leroy : "Qui moune qu'ap coûter dis-cou minisse" (qui va écouter pérorer les ministres) stigmatise la tartufferie de nos politiciens-sophistes qui, si souvent, se muent en professeurs d'Histoire pour ne pas dire en professeurs de rhétorique.

J'ai donc montré l'importance du Dire par l'usage qui en est fait. Il me reste à le situer dans l'échelle des valeurs de mes compatriotes.

C'est un paradoxe, je crois, que les haïtiens soient également fiers de s'être tirés en 1804 de la tutelle politique de la France et d'avoir cependant conservé la langue et la culture française. Cet amour, je devrais plutôt dire ce culte qu'ils rendent à la langue et à la culture françaises va si loin qu'il serait assez difficile, à mon avis, de convaincre bon nombre d'entre eux que l'anglais, l'espagnol, l'italien, le russe ou le japonais sont des véhicules de cultures aussi admirables que le français. Pour l'Haïtien moyen, le parler français plane bien haut, inaccessible, solitaire et majestueux. Au-dessous de lui, s'étagent pêle-mêle toutes les autres langues bourgeoises, roturières, prolétaires et inférieures ! Celui qui réussit à dompter cette langue des dieux, est un être à part, digne de la vénération universelle. Pour se convaincre de l'estime qu'on professe en Haïti pour la maîtrise du verbe et en particulier pour celle de la langue française, qu'on se rappelle l'aventure des "quatre haïtiens à Paris" dont Fernand Hibbert fait le récit dans son roman *Séna*. Qu'on se rappelle aussi la réflexion de Justin Lhérisson à propos d'un de ses personnages qui se croyait un phénix à cause de sa facilité d'élocution, réflexion dont j'avais dit qu'il pouvait fort bien à la rigueur [38] s'appliquer à chacun de mes compatriotes. Il y a de nombreux autres exemples pour confirmer ceci.

Aux débuts de l'émigration haïtienne aux États-Unis, on pouvait entendre de la bouche de nombre de ceux qui revenaient du pays de l'Oncle Sam les récits merveilleux des succès que leur valait leur seul état de nègres d'expression française. À les entendre, le simple fait que l'haïtien parlait français et qu'il se distinguait ainsi de ses congénères

américains, antillais ou britanniques, opérait sur les yankees un effet instantané : ségrégation, discrimination, brimades et autres mesures vexatoires, tout était aboli comme par enchantement à cette seule révélation. Selon eux, nous pouvions presque nous prévaloir d'un nouveau droit de "Civis romanus" qui ouvrait toutes les portes, aplanissait toutes les difficultés et rangeait devant nous l'univers non francophone en une assemblée d'adorateurs.

En somme par un phénomène assez curieux, la langue des ennemis de Dessalines, de Christophe et de Toussaint Louverture est aussi chère aux Haïtiens que ces héros mêmes. La langue française a même été à l'origine de querelles, de révoltes ou de colères qui ont mobilisé l'opinion nationale. C'est ce qui fait comprendre les infinies précautions que prend Pradel Pompilus et les explications prudentes qu'il juge nécessaire d'apporter sur l'intention qui a résidé à la rédaction de son étude sur *La Langue Française en Haïti*. Cette thèse de doctorat qui est un travail d'érudit ne devrait à la rigueur passionner que quelques lettrés, grammairiens, philosophes ou linguistes et en aucun cas ne devrait lui attirer l'ire de la foule. Cependant Pompilus sait sur quel terrain particulièrement dangereux il s'engage et quel déchaînement de colère il provoquerait s'il s'avisait le moindrement de suggérer (je ne dis même pas démontrer ou prouver) que les haïtiens parlent mal le français. C'est pourquoi il est assez significatif de le voir clore la préface de son livre par ces prudentissimes précisions :

"Il nous paraît maintenant nécessaire de préciser pour nos compatriotes, si attachés à la langue française et si chatouilleux sur ce chapitre, que notre travail n'est pas une critique de leur langue, mais une œuvre d'observation objective qui aidera peut-être nos professeurs de français à discerner des éléments sur lesquels leur enseignement devrait insister : notre point de vue n'est pas celui d'un censeur ; nous ne relevons pas des fautes, nous faisons au contraire la description objective des aspects réels du français parlé chez nous par la moyenne des locuteurs. Que des haïtiens soient capables d'écrire un français absolument correct et même élégant, les différentes anthologies de la littérature haïtienne ne le prouvent que trop. Mais l'objet de cette étude est bien différent".

Je crois qu'on peut aller jusqu'à dire qu'en Haïti, se piquer de bien parler le français est un motif d'orgueil national.

Si l'on veut trouver les raisons d'un tel culte, il ne faudra pas l'attribuer au seul souci du bien dire et du beau parler. Il faudra aussi considérer les incidences sociales. En Haïti le français est seulement langue officielle. Mais comme elle est la langue de l'élite intellectuelle et de la classe dirigeante, c'est elle, la chef du succès, le sésame qui ouvrira les avenues de la fonction publique, qui permettra de monter dans l'échelle sociale, qui apportera considération, influence, prestige et, bien entendu, amélioration [39] du niveau de vie. C'est par le seul canal du français que l'on pourra avancer en connaissance, briller aux yeux de ses supérieurs, surclasser ses pairs et s'attirer gloire, honneur et pouvoir. L'on comprendra encore mieux ceci, si l'on songe que dans ce pays, les avocats (gens particulièrement dévoués à l'art de la parole) ont été pratiquement jusqu'à une époque récente les seuls techniciens et que la politique (avec la bénédiction des militaires) était leur chasse gardée. Et c'est ainsi que le parler français est devenu une sorte de baguette magique capable d'opérer des prodiges et, entre autres, celui de permettre le passage d'une classe sociale à l'autre. En Haïti il n'existe en effet que deux classes : les nantis et les dépourvus. S'il fallait distinguer une troisième classe dite moyenne, ce ne serait tant à l'aide de critères économiques mais plutôt par celui de l'instruction qui en facilitant la conquête du pouvoir politique permet de sortir du prolétariat et de se hisser au niveau des nantis. On s'explique dès lors ce culte du français, cette fascination qu'il exerce même sur cette partie de la population qui ne le parle pas. De là aussi, vient de la part de ceux qui le parlent, cette susceptibilité, ce soin jaloux.

"... les professeurs et les critiques haïtiens veillent avec un soin jaloux à la correction, à la pureté et même à l'élégance du français. L'homme de la masse admire ceux qui le parlent et aspire, lui-aussi, à le parler, car la connaissance de cette langue est l'un des facteurs essentiels du progrès social : les échelons supérieurs de l'administration ne sont pas accessibles à ceux qui l'ignorent".

(PRADEL POMPILUS)

La malice populaire n'a pas manqué d'ironiser sur cette idolâtrie. Elle s'est donné libre cours dans de nombreux dictons, chansons, aphorismes ou proverbes comme par exemple celui-ci :

"Bel francé pas dit l'esprit" ¹⁶

Il est, entre autres, une chanson fort populaire qui ne se contente pas de jeter le ridicule sur les partisans fanatiques du français mais y ajoute, mine de rien, un brin de mépris car on y perçoit un léger défi.

Zote parler latin,
Zote parler francé,
Moin m'parler créole,
Moin m'connain ça qui bon ¹⁷.

Enfin si pour clore ce chapitre, je voulais parler de ce que je dénommerais pompeusement la philosophie du Dire, c'est dans la sagesse populaire que je la trouverais car c'est là que l'on eut saisir la véritable attitude du peuple vis-à-vis de ce phénomène : le parler. Un premier dicton déclare :

[40]

"Langue pas lanmè, pourtant li neyer maite li" ¹⁸

ce qui est à la fois un avertissement et une constatation. Le peuple, conscient de l'importance du Dire chez nous, semble mettre en garde contre un usage inconsidéré qui pourrait déchaîner les plus grands malheurs. C'est une invitation à restreindre l'usage immodéré de la parole, à songer à ses conséquences désastreuses, à la fois sur autrui et sur soi, et se servir plus judicieusement de cette arme à double tranchant. (Nous avons vu à propos du télédjol et des "audiences" de quelle efficacité le Dire pouvait être dans la propagande politique !). Mais à ce précepte de sagesse normative, de tendance plutôt austère

¹⁶ Traduction : Bien parler français ne rend pas génial.

¹⁷ Traduction : Vous autres, vous parlez le français
Moi je parle créole,
Et j'ai meilleur goût que vous !

¹⁸ Traduction : La langue, ce n'est pas la mer, pourtant on peut s'y noyer.

puisqu'il brandit l'image farouche d'une punition vient apporter un correctif insouciant et fantaisiste, cet autre proverbe :

"Oui pas monter morne" ¹⁹

Bien dans la ligne de cette philosophie d'un peuple qui pour avoir appris à faire de la résignation, de la patience et de l'espérance les règles de sa vie, est enclin à ne pas trop prendre les choses à conséquence puisque après tout si peu de choses dépendent de nous et que la vie en définitive il faut bien plus la subir que la façonner. De quelles conséquences peuvent bien être une ou deux paroles de plus ou de moins, ici ou là, hier ou aujourd'hui ? Après tout, si parler peut entraîner des conséquences terribles, c'est aussi un plaisir, l'un des rares plaisirs que l'on puisse s'accorder, un plaisir qui n'engage pas à grand-chose, qui s'évanouit comme la fumée dans l'air et dont on ne devrait point trop se préoccuper. De là les expressions telles que :

"zanmi nan dents" ²⁰

"paroles nan bouche" ²¹

"djol à railai" ²²

etc... Qui associent l'idée d'une certaine futilité à celle de parler.

Cette dernière attitude qui consiste à ne pas trop s'en faire et à ne pas prêter une importance excessive à la parole peut sembler d'autant plus contradictoire avec la première que nous avons relevée à propos du proverbe sur la langue où l'on se noie comme dans la mer qu'une coutume issue de la religion populaire semble appuyer surtout cette première attitude. Comme le signale J.B. Romain, les croyances populaires, le matin, au réveil, font une défense stricte "d'engager la conversation avec les voisins avant d'avoir arrosé le pas de la porte et même tout le pourtour de la maison" ou encore recommandent de

¹⁹ Traduction : Promettre, dire oui, n'engage pas à grand-chose.

²⁰ Traduction : Amis du bout des lèvres, en paroles.

²¹ Traduction : Paroles en l'air, sans conséquences.

²² Traduction : Bouche à l'air, hâbleur, bavard.

s'emplir la bouche d'eau et de ne point parler à quiconque avant d'en avoir rejeté le contenu à un carrefour. Ces coutumes qui sont vivantes non seulement dans les campagnes mais dans les couches laborieuses [41] des villes montrent bien que dans la mentalité populaire, le parole est considérée comme une sorte de force vitale, bénéfique ou maléfique, qu'il importe de se concilier, de maîtriser par des pratiques appropriées et dont il ne faut pas en conséquence user sans discernement ²³.

Que mes compatriotes fassent grand cas du Dire et recommandent même la circonspection dans son utilisation et que dans le même temps ils en fassent l'utilisation la plus désinvolte sinon la plus désordonnée, tout cela peut paraître contradictoire. Mais, selon moi, la contradiction n'est qu'apparente. Elle est même tout simplement révélatrice de cette attitude nuancée de l'haïtien pour qui le Dire est à la fois un Art, une Arme et un Bonheur.

[42]

²³ L'on peut rapprocher ceci de ce que nous dit Georges Balandier : "Si l'on s'en rapporte à la mythologie des Bambara du Soudan ... on s'aperçoit qu'il (le langage) est évoqué comme un instrument dangereux et singulièrement puissant... L'existence de tabous linguistiques suggère constamment les dangers liés à l'usage de la parole ; chez les Dogon du Soudan, l'un des mythes d'origines attribue justement à la rupture d'un de ces interdits, en même temps qu'à d'autres causes, la mort de l'ancêtre mythique".

[43]

PORTRAIT DE L'HAÏTIEN

LE FAIRE

"Parmi tous les émigrants venus coloniser le Nouveau Monde, il n'est aucun groupe qui ait eu à vaincre plus d'obstacles et à fournir plus d'efforts que ceux qui, contre leur gré, ont débarqué par millions sur cette terre pour eux cruelle et meurtrière. Ils l'ont cependant fécondée par leur travail et lui ont apporté de nouvelles formes d'art dont elle s'enorgueillit".

(Alfred MÉTRAUX, Haïti, Poètes Noirs)

[Retour à la table des matières](#)

En Amérique du Nord, on se représente volontiers l'habitant des pays de soleil sous l'aspect d'un mexicain accroupi, le corps presque tout entier caché sous un large sombrero et qui somnole à l'année longue. À croire que ces gens-là sont exempts de la fameuse condamnation de gagner leur pain à la sueur de leur front. De la fausseté d'une telle représentation, le paysan haïtien est la preuve manifeste, lui qui s'esquinte sans relâche, avec des moyens rudimentaires, pour tirer au prix de sacrifices inouïs, une maigre subsistance d'une terre qui dépérit.

Dans des pays sans capitaux, sans industries par conséquent, en proie à la démagogie d'une oligarchie inconsciente, où le peuple courageux et laborieux certes mais illettré et par conséquent incapable de

fournir la masse des ouvriers qualifiés et des techniciens qui pourraient faire avancer l'économie, où le chômage est la règle et l'emploi l'exception, comment veut-on que les gens soient aussi occupés et dynamiques que dans les pays qui regorgent d'industries ? L'on aurait beau jeu de dire que ces pays sous-développés n'ont qu'à amasser leurs propres capitaux comme les pays riches l'ont fait à une époque antérieure. C'est qu'on oublie alors que les pays actuellement développés ont édifié leur richesse au début de l'ère capitaliste par l'exploitation des colonies, l'asservissement des nègres d'Afrique et des classes inférieures de leurs propres sociétés et que ces conditions n'existent plus de nos jours. En outre il ne faut pas oublier que de par les lois de la concurrence commerciale, les pays dits sous-développés se trouvent en compétition avec les pays développés, et bien entendu dans un état d'infériorité puisqu'ils constituent la demande, une demande pléthorique et affamée en face d'une offre exigeante, impitoyable et calculatrice ; [44] puisqu'ils sont les fournisseurs à prix dérisoires des matières premières et des produits bruts et les acheteurs à prix exorbitants des produits manufacturés puisqu'ils sont les vendeurs de bananes, de café et les acheteurs de voitures et de réfrigérateurs (quand ils le peuvent !) ²⁴ Et qu'on ne dise pas qu'il s'agit là de produits de luxe car je doute qu'on puisse aller bien vite ni même bien loin sur la route du progrès à dos d'âne et dans l'ignorance de la congélation des aliments. Ainsi après avoir contribué à édifier les richesses des pays dits développés en tant que colonies d'exploitation ou terres à esclaves, les pays sous-développés même s'ils ont conquis leur indépendance politique sont encore loin d'avoir brisé la dépendance économique qui les maintient sous la férule de leurs anciens maîtres.

À ces questions d'ordre économique est étroitement lié un problème culturel. Dans le prochain chapitre sur l'Etre et le Paraître, j'en

²⁴ Cette spécialisation de la production des pays dits sous-développés est une autre séquelle de l'ère coloniale. Alors que les métropoles diversifiaient leur production et s'industrialisaient, elles imposaient à leurs colonies, la monoculture. Et aujourd'hui encore, grâce à un colonialisme déguisé, elles continuent de maintenir leurs anciennes dépendances dans un circuit économique de caractère colonial. L'on parle souvent avec beaucoup d'ironie des républiques de bananes mais comme il est dit en langage policier, il faudrait chercher à qui profite le crime. Bien entendu le "capital humain" dans tout cela, n'a jamais été considéré comme digne d'un intérêt différent de celui qu'on pourrait réserver, au mieux, à une simple force productrice.

parlerai et tout particulièrement de ce dualisme culturel qui déchire l'haïtien entre deux pôles d'attraction. Cependant je voudrais sans plus tarder, à la lumière des considérations que je viens de faire, mettre en évidence l'influence du culturel sur le Faire. La classe aisée des villes par le processus de ce que Paul Moral appelle le "parasitisme urbain", draine les capitaux produits par la masse paysanne. Mais alors qu'elle pourrait en faire le réinvestissement, tournée comme elle est vers les pays développés d'Europe et d'Amérique dans les cultures desquels elle veut se retrouver, chercher un modèle et un idéal, elle est amenée à faire du mimétisme culturel. Pour lire donc "Jours de France" et rouler en Cadillac, boire du whisky et jouer au golf, elle exporte le café qu'elle aurait pu échanger contre des turbines et des générateurs. Ainsi c'est l'enlèvement ou, à tout le moins, la stagnation.

Il se pose en outre un problème de dialogue. Cette classe tournée culturellement et économiquement vers l'extérieur comment pourrait-elle entrer en contact avec le peuple de l'intérieur pour le diriger vers son relèvement économique ?

En fin de compte il ne faut pas oublier cette autre séquelle de l'ère coloniale que nous portons dans notre psychisme comme une sorte de stigmaté : du fait de l'esclavage, le travail manuel (et cela se vérifie chez nos gens à partir du moment qu'ils acquièrent un minimum d'instruction) demeure irrémédiablement frappé d'un caractère dégradant et avilissant.

Si dans le rendement, le Faire peut parfois laisser à désirer, il faut en imputer une part de responsabilité à ces multiples handicaps que nous traînons comme des boulets de forçat.

[45]

C'est donc un cercle vicieux dont on voit bien qu'il n'est pas facile de sortir surtout si l'on songe qu'à l'intérieur même des pays sous-développés, nombre de dirigeants en collusion avec les intérêts étrangers ont profité de leur situation pour améliorer leur propre sort au détriment de la masse nationale, taillable et corvéable. Celle-ci pour faire taire sa misère et s'encourager à la résignation n'a d'autre alternative que de se dire que Dieu qui est bon changera bien son sort et qu'en attendant il lui faut prendre son mal en patience.

D'ailleurs une preuve que l'haïtien, quand l'occasion d'agir se présente, ne manque pas d'y apporter courage, activité et diligence, c'est la liste des innombrables conjurations qui jalonnent notre histoire. Il faut tout de même un certain courage pour risquer sa vie. Sans doute l'on pourra trouver drôle que je cite des révolutions comme des exemples de travail. Mais si l'on songe à la situation que je viens d'évoquer et que Ghislain Gouraige résume sous la forme du dilemme suivant :

"... en Haïti, faute d'industries, l'État est le plus gros employeur. À part de rares exceptions l'alternative haïtienne est le chômage ou la politique".

L'on verra que la réalisation d'un coup d'état peut être une forme de gagne-pain ou de lutte pour la vie, et que dans cette perspective, mon point de vue n'est pas faux.

"Trop souvent sommes-nous palabreurs et trop peu comptons-nous avec les actes qui marquent, comptent, sont des révolutions".

dit le poète Franck Fouché. Peut-être faut-il comprendre que dans l'impossibilité de Faire l'on est parfois comme forcé de se rattraper sur le Dire.

Il est vrai que nous avons élevé à la hauteur d'un art le "caler ouest" qui est l'équivalent de la "dolce farniente" en plus méthodique et plus savamment organisée. Cela teinte nos habitudes de je ne sais quelle langueur, quelle nonchalance que l'on peut retrouver jusque dans ce parler volontiers traînant et chantant des isles, dans cette démarche, surtout chez nos femmes, au roulis accusé et dans cette manière de danser, ondoyante. Les facteurs que nous avons précédemment relevés conférant à la vie une certaine gratuité, la notion du temps devient plus élastique. Les minutes et les heures perdent de ce caractère impératif qu'elles ont dans des sociétés riches où "time is money". Jusqu'à notre conception de la vie qui s'en ressent. Voici ce qu'à propos dit Fortuné Bogat :

"Quand nous sommes à l'étranger et que nous regardons cette multitude de gens pressés, soucieux et préoccupés qui à toutes les heures en-

combrent les rues, nous nous demandons ce qu'ils peuvent bien avoir à faire qui soit si urgent. Malgré nos efforts nous n'avons pas encore trouvé cette chose dont l'exécution ne puisse être renvoyée à demain. Aux États-Unis ou en Europe, on vous demande d'être à l'heure exacte au rendez-vous, et bien certainement nous nous efforçons d'y être. Ici, à l'heure convenue, tout le monde est en retard de telle sorte qu'on arrive quand l'autre est déjà parti, on vice-versa. Des semaines peuvent ainsi se passer sans qu'on se rencontre. La preuve qu'un rendez-vous n'est pas tellement important pour nous est que nous répondons toujours "lè ou vle" (quand vous voudrez) à celui qui nous dit "qui lè ma wè ou ?" (quand vous reverrai-je). Naturellement il n'est nullement question de se revoir de si tôt, et encore moins quand »n le voudra. Pour nous le proverbe [46] qui dit : "trop pressé pas fait jou l'ouvri" (rien ne sert de courir) est d'une importance capitale. Nous éprouvons une agréable satisfaction de pouvoir dire à quelqu'un "m ap fè lè" (je fais passer le temps).

Nous avons une fois demandé à un ami qui était venu nous voir pour affaire, la raison de ce long préambule avant de nous exposer l'objet de sa visite. "Je suis certain que vous n'êtes pas pressé — nous dit-il —, "alô moin bas ou ion ti l'audience avant" (je vous contais quelques blagues avant).

Cette attitude d'indifférence envers le temps est commune aux habitants du Tiers-Monde, avec cette différence que l'haïtien a su en tirer profit. En effet, notre hospitalité proverbiale, notre réputation d'hôte splendide, les bonnes attentions que nous dispensons généreusement à tous ceux qui nous visitent, tout ceci n'est possible que par ce que nous croyons avoir en abondance ce temps dont on est si avare ailleurs".

Sans doute que nos paroles outrepassent parfois (je dirais même souvent !) nos pensées et nos actes. Notre grandiloquence et notre propension à outrer ! Peut-être vaudrait-il mieux que je n'insiste pas trop là-dessus... J'exagérerais, moi-même. Si je voulais tout de même en donner un exemple, je n'aurais qu'à rappeler cette définition que le Docteur Price-Mars donnait de l'haïtien et où il n'hésite pas à attribuer à ce dernier "une bonté qui est celle du Galiléen même". Mais n'est-ce point naturel dans un pays où la nature est excessive dans ses beautés comme dans ses déchaînements, où l'éclat du soleil incendie les cœurs et les esprits, où l'impétuosité de nos rivières en crue, la violence de nos cyclones et nos brusques flambées insurrectionnelles sont autant de phénomènes excessifs qui invitent à l'outrance ? Cela peut bien ex-

pliquer sinon justifier que nos paroles aillent plus loin que nos actes et que fort souvent le Dire tiennne lieu et place du Faire.

Je viens de parler d'un côté excessif du tempérament haïtien. J'aurai bientôt l'occasion de mettre en évidence l'ambivalence qui paraît caractériser la mentalité de l'haïtien. Cependant déjà au niveau du Faire, c'est-à-dire du comportement, on peut découvrir ce dualisme car s'il y a chez l'haïtien un côté excessif qui le porte vers l'intransigeance et la passion l'on trouve en même temps chez lui une recherche de l'équilibre, un sens de la vie communautaire et un désir d'harmonie tout-à-fait contradictoires.

Il y a donc quelque chose de passionné en nous qui relève certainement du sang et d'une longue tradition nationale. Le nègre haïtien a toujours été un rebelle, un insoumis, un radical et un intransigeant. Sur le plan de la lutte pour la liberté il l'a démontré. Alors que les indiens, les premiers habitants de l'île, avaient en règle générale passivement subi leur sort et s'étaient laissé décimer par les espagnols, dès 1522, les esclaves africains à peine introduits à Hispaniola organisaient la première révolte pour la liberté et les maîtres castillans se plaignaient que les noirs excitaient les indiens à la rébellion. Ces premiers soulèvements devaient être le début d'une longue suite d'insurrections qui allaient finalement nous mener à la libération de 1804. Quelque chose de passionné et d'excessif qui relève aussi de notre complexion de méridional façonné par le climat, excessif en tout, dans ses beautés comme dans ses colères. Joignez à tout cela notre tempérament profondément orgueilleux, susceptible [47] et chatouilleux et vous comprendrez notre expansivité naturelle et sur le plan de l'amitié, de l'amour, des sentiments en général, ce grand besoin de démonstrations. Maurice Laraque a bien observé tout cela :

"En Haïti, un salut cordial ou réservé, bref ou profond est affaire politique. L'absence de tout salut est une déclaration de guerre".

Quelque chose d'excessif qui nous conduit en politique à des prises de positions passionnées et irréductibles et qui est la cause de ces déchirements dont la nation souffre encore.

C'est en politique surtout que l'on peut constater les conséquences de ce caractère passionné. Je ne parlerai pas de cette partie de notre

histoire qui a précédé notre accession à l'indépendance : nos hommes d'état, nos professeurs, nos poètes et nos "palabreurs" de tout crin n'ont que trop péroré sur ce sujet pour que mes paroles n'aient point l'air de redites. Quant à cette période de l'histoire d'Haïti qui s'étend de 1804 à 1915, on n'a le plus souvent mis l'accent que sur les effets désastreux de ces insurrections perpétuelles qui ont conduit à la mainmise étrangère sur notre politique. Il reste cependant à souligner le caractère farouche de ces luttes dont on peut mettre en doute l'utilité mais au cours desquelles, il faut le reconnaître, dans la défense de leurs convictions, dans la lutte pour le triomphe de leurs idéaux, nos compatriotes ont fait preuve d'un héroïsme allant jusqu'au fanatisme. Le geste de l'amiral Killick qui, en décembre 1802, n'hésita pas à se faire sauter avec son navire plutôt que de se rendre à la canonnière allemande envoyée par le gouvernement pour le capturer a été célébré et immortalisé tant par nos poètes que par nos historiens. Il ne s'agit pourtant point d'un fait isolé. Pendant la révolte paysanne des piquets en 1846, tout au cours des innombrables "prises d'armes" de 1875 à 1915, au siège du Cap-Haïtien en 1865, à celle de Miragoane en 1883, dans l'aventure firministe en 1902, nombre de nos compatriotes et parfois la fleur de la jeunesse, n'hésitèrent pas à défendre leurs positions, les armes à la main et ce, jusqu'au sacrifice de leur vie. Ce n'est pas sans raison que l'on dénommait ceux qui avaient pris part à nos guerres civiles des "sans-manman", c'est-à-dire des "sans-mères". Le terme continue à être utilisé pour désigner tout individu fanatiquement dévoué à une cause ou à un chef.

D'ailleurs de notre naissance à la vie comme peuple jusqu'à ce jour, la politique n'a cessé d'être ce jeu cruel et fascinant auquel nous autres haïtiens, nous nous livrons avec passion et volupté. Et si aujourd'hui elle est devenue plutôt le champ d'action idéal des "propagandistes", si les batailles se livrent plus souvent à "coups de langue" qu'à coups de baïonnettes et si l'arme favorite des diverses factions politiques est plus volontiers le Dire que le fusil, l'on n'a qu'à repasser notre histoire récente pour constater qu'elle n'a rien perdu de la virulence d'antan. Que la politique ait été un champ où des passions exacerbées se sont donné libre cours, cela tient d'abord au fait qu'elle est l'unique industrie (du moins la principale !) de la nation, la seule voie qui mène à coup sûr à la richesse, à la fortune, à la gloire et aux honneurs. Cela [48] tient aussi pour beaucoup à notre tempérament volontiers excès-

sif, à une sorte d'ébullition permanente de notre sang qui nous porte à vouloir que nos honneurs, nos triomphes et nos victoires soient toujours entiers et nous entraîne à l'intransigeance dans nos amours comme dans nos haines.

Incidentement la politique a eu, elle aussi, des effets sur notre mentalité. Pour avoir été toujours opprimé (l'histoire est là pour montrer que le peuple de l'arrière-pays, le vrai peuple, en dépit de tous les bouleversements politiques, n'a rien fait d'autre que changer de maîtres), l'haïtien en est venu à nourrir à la fois un amour passionné de la liberté et un culte de la force, de la puissance et de *l'autorité*²⁵. Le mythe de Louis-Jean Beaugé et de Bôrôme, prototypes du bravache fort en rodomontades, tyrannique et impitoyable, le prouve. Aussi dans le cœur de tout haïtien, s'il y a un amant passionné de la liberté, il y a un tyran qui sommeille.

Tout cela s'est amalgamé pour donner à notre vie politique un ton haut en couleurs, en violences et en excès bien caractéristiques de notre tempérament passionné. Selon Emmanuel C. Paul, dans la mythologie vodou on retrouve à la fois un "pattern", un exutoire et une sublimation des traits caractéristiques du peuple. En ce cas, on doit reconnaître dans les loas Marinette, les Zandors et le Baron Samedi autant de personnifications, de sublimations, de divinisations de ce côté farouche de notre caractère dont l'histoire nous fournit d'ailleurs l'illustration la plus célèbre, dans la personne de Dessalines, le fondateur de la nation. En effet, à Miranda qui parlait de libérer son pays par des réunions de masses, des pétitions, des protestations et des discours n'avait-il pas déclaré tout net : "la seule méthode : coupé tête, boulé caille".²⁶

Aussi étrange que cela puisse sembler, chez ce même haïtien passionné, excessif et porté à la démesure, il existe aussi une tendance (et je dirais même plus qu'une tendance, une attitude foncière) de recherche d'un équilibre, un sens de la mesure, de la vie en commun, une volonté de paix qui sont peut-être à l'origine de ce que certains ont

²⁵ Pompilus, dans son étude sur la langue française en Haïti, a souligné ce curieux usage propre à Haïti et inconnu au français courant du mot "autorité" au singulier, pour désigner tout individu détenteur d'un pouvoir quelconque militaire, judiciaire ou administratif.

²⁶ *Traduction* : Coupez les têtes brûlez les maisons.

appelé une "douceur de vivre" en Haïti. Cette coexistence d'un versant mesuré, pondéré et d'un versant passionné, fougueux, exalté de notre tempérament semble transparaitre dans notre art où, nous dit Jacques S. Alexis, on retrouve à la fois la sobriété et la profusion :

"Le dépouillement, la recherche du trait caractéristique sonore, plastique ou verbal, s'accompagne fort bien de l'accumulation et de la richesse : chaque élément est dépouillé jusqu'à l'essence, mais ces éléments peuvent ensemble former une formidable accumulation".

La source de ce sens de la mesure doit être recherchée d'abord dans nos souffrances. Souffrances collectives et individuelles, souffrances passées et présentes. [49] Toute notre histoire n'est pas seulement, pour reprendre le mot de Corneille, un long tissu de belles actions mais également un long tissu de souffrances. Price-Mars disait que notre peuple a eu "sinon la plus belle, du moins la plus attachante, la plus émouvante histoire du monde, celle de la transplantation d'une race humaine sur un sol étranger dans les pires conditions biologiques". Nos souffrances ont accumulé en nous un trésor de sensibilité et de tendresse qui se traduit par cette joie de vivre, ce rire et cet optimisme toujours présents même sous les passions et les souffrances.

C'est ce que Price-Mars a très bien exprimé dans les termes suivants :

"... des siècles innombrables de refoulement, de compression, ont accumulé chez nous autres nègres haïtiens un trésor incalculable de sensibilité dont est tissée la fibre vivante de notre émotivité. Et cette sensibilité a patiemment élaboré en nos âmes une aptitude fondamentale de compassion, de pitié et de solidarité humaine..."

Sans doute ce n'est point là un phénomène uniquement haïtien et Césaire dans son fameux poème-manifeste "*Cahier d'un Retour au Pays Natal*" où il définit la négritude :

"Ceux qui n'ont inventé ni la poudre ni la boussole
ceux qui n'ont jamais su dompter la vapeur ni l'électricité
ceux qui n'ont exploré ni les mers ni le ciel

mais ils savent en ses moindres recoins le pays de souffrance
véritablement les fils aînés du monde
poreux à tous les souffles du monde
aire fraternelle de tous les souffles du monde
lit sans drain de toutes les eaux du monde
étincelle du feu sacré du monde
chair de la chair du monde palpitant du mouvement même du
monde !"

Revendique pour tous les nègres cette tendresse, cette sensibilité issues d'un passé de souffrances. Il n'en demeure pas moins que c'est pour une bonne part dans son expérience de la souffrance que l'haïtien puise ce sens du bonheur de vivre.

Il y a aussi cette philosophie native de nos gens, ce "Bon Dieu bon" qui semble résumer leur volonté de patience, de résignation et d'espérance. On a bien discuté le sens exact de ce dicton qui revient si souvent sur les lèvres de l'haïtien. On y a vu du fatalisme, du pessimisme, une forme de désespoir et que sais-je encore ? Price-Mars, lui, y voit de l'optimisme, la Foi inébranlable en Dieu :

"Et par-dessus tout, la loi suprême de notre vie n'est-elle pas dans cette confiance inaltérable, cette espérance indestructible dans la miséricorde divine qui s'exhale en myriades de supplications et qui monte en orbes infinis vers le ciel en ces simples vocables : "Bon Dieu Bon".

Alfred Métraux au contraire, y voit un fatalisme teinté de pessimisme. Et il est vrai que notre peuple habitué à la souffrance et aux misères séculaires a peut-être presque fini par les accepter comme son lot et n'espère plus en sortir que par la Miséricorde Divine. Sans doute qu'il y a un peu de tout cela mais surtout une grande part d'optimisme, une espérance tenace et comme le dit le même Price-Mars : "un [50] optimisme indéracinable et l'obscur intuition que ni l'injustice ni la souffrance ne sont éternelles", et qu'ainsi rien n'est désespérant.

D'autre part la vie même en Haïti est bien faite pour donner à nos gens ce goût d'un certain équilibre et ce sens de l'entraide. En effet, l'absence des grandes cités tentaculaires nous a encore protégés de cette "mécanisation accélérée", de cette vitesse et de cette sécheresse associées qui réduisent l'homme parfois à la condition de numéro,

déshumanisent les relations et font des populations une armée de gens sans visages, traversant la vie en une course éperdue et solitaire.

"Toute haïtien se fanmi" ²⁷ dit un adage que rejoint ce proverbe à la fois règle de bienséance et maxime de sagesse : "voisinaille se fanmi" ²⁸. À la dimension du territoire de la république, tout le monde se connaît (le pays est si petit, il est vrai !). Tout le monde est parent. L'on dit communément et par plaisanterie que c'est à l'occasion de l'accession de quelqu'un à un poste important que toute sa parenté se fait connaître parce que de par tout le pays surgissent des parents, des alliés, des collatéraux de la main gauche ou de la main droite, du premier au millionième degré. Cela se comprend fort bien d'un pays où la sécurité sociale est inexistante et où les solides amitiés sont encore les meilleures garanties pour les jours de vaches maigres. L'instabilité de la chose politique (politique ce tè glissé) ²⁹ qui du jour au lendemain renverse les fortunes les mieux établies, change en gueux et en pros-crits des hommes comblés d'honneur, de gloire et de puissance, rend même nécessaires, cette solidarité et cette entraide.

Enfin notre peuple tout entier et la classe cultivée en particulier est redevable de bien des choses à cette culture française faite de mesure, d'équilibre, de bon sens et d'esprit critique ; ennemie des outrances et du ridicule. Ainsi pour la musique haïtienne, l'on met d'ordinaire l'accent sur la contribution africaine. Il ne faudrait pas oublier que la musique française y est aussi pour quelque chose.

"Non seulement le français a transmis à nos pères maints usages courants dans nos campagnes, mais il leur a donné des formes artistiques qui ont été assimilées par notre peuple pour être exprimés dans une manière proprement haïtienne. Le menuet, la contredanse haïtienne actuelle, des berceuses, des chansons folkloriques, l'affabulation de certains contes, et tout un trésor qui, malgré un air de parenté avec son correspondant français ne peut plus être revendiqué comme français. La musique haïtienne dans certaines de ses formes expressives les plus authentiquement haïtiennes, notre danse nationale, la meringue par exemple, a reçu une influence de la musique française des 17^e et 18^e siècles".

(JACQUES S. ALEXIS)

²⁷ Traduction : Tous les haïtiens sont parents.

²⁸ Traduction : Les voisins sont des parents.

²⁹ Traduction : La politique, c'est du sable mouvant.

Et si nous nous enorgueillissons de notre prédilection pour les œuvres de raison et d'équilibre serein ; si nos goûts en littérature, nos affinités intellectuelles et artistiques et notre souci de l'harmonie dans les tons et les couleurs témoignent de notre [51] raffinement et de notre délicatesse ; si nous nous targuons d'observer les règles d'une politesse et d'une courtoisie qui peuvent paraître surannées, c'est sans conteste à la culture française que nous le devons. Et nos intellectuels se plaisent à le reconnaître.

Ce goût de la mesure, ce sens de l'équilibre et cette recherche de l'harmonie se traduisent par une affabilité naturelle chez l'haïtien, un respect pointilleux des convenances, une délicatesse et une sensibilité à fleur de peau qui font de la vie en Haïti fort souvent un ménagement réciproque. Ce sens de l'hospitalité qu'ont toujours vanté nos visiteurs vient de là.

C'est pourquoi même plongé dans la pire détresse matérielle, l'haïtien ne perd point des vertus fraternelles qui atténuent ce que la vie peut avoir d'aspérités.

"...après que le traditionnel "Honneur ! ...Respect ! ..." nous eut ouvert la porte d'une "caille" fruste et isolée, aux heures chaudes du jour, l'hospitalité du maître de céans, sa touchante prévenance, faisaient disparaître en quelque sorte la pauvreté du lieu sous les attraits d'une insoupçonnée richesse humaine".

(PAUL MORAL)

Cette attitude foncière est renforcée par une vanité et un souci des convenances qui lui font mettre son point d'honneur à traiter l'hôte ou l'étranger avec le plus d'éclat possible.

De là vient cette unanimité dans l'admiration de la part de tous ceux qui ont vraiment pratiqué le peuple haïtien. Parmi d'innombrables témoignages, je ne veux ici retenir que celui du professeur Harold A. Wood, qui après avoir passé son enfance en Haïti y est revenu vivre de nombreuses années de sa vie adulte comme chercheur et est donc un de ceux qui sont les plus autorisés à parler de l'haïtien. Dans

l'introduction de son livre sur le nord d'Haïti, il n'hésite pas à déclarer :

"The author wishes gratefully to acknowledge the invaluable assistance provided ... by...

The people of Haïti, whose courtesy, hospitality and cheerfulness in the face of difficulties indicate that they cherish values which make them one of the truly civilized people of the earth".

Il est certain que ces traits du tempérament de l'haïtien sont pour beaucoup dans ce qu'il est convenu d'appeler la douceur de vivre en Haïti.

Du comportement de l'haïtien et de sa philosophie où entrent son affabilité naturelle, un soupçon de fatalisme, beaucoup d'humour et une entière confiance dans le "Bon Dieu bon", Othello Bayard a donné une description aussi vivante que pittoresque dans "*Haïti Chérie*". Dans ce poème, l'auteur s'attache à faire ressortir les bons côtés de la vie en Haïti :

Lor ou lan pays moin, côté ou passé tout long chemin
Ce bonjou compè et maconnmè et pitite la yo ?
Ca'n pas ouè con ça, mangnè rentrer ti brin
Pou'n boit ti quichoye, pou nou joué dé ti coûte zo.

[52]

Fi'n bail lan main, ce rentrer lan grand parlé
Cé politique, cé mauvaise situation,
Ca pou nou fait ce pou nou prend li cou'l yé,
Mais bon Dié bon, l'a ban nou bénédiction.

Lan pays moin, moune pas rester avec l'heu
Gangne liberté, ou gangne temps pou prend fraîcheur
Côté ou passé, ce bonjou, ce bail lan main.
Moune pas jam pressé, yo causé tout long chemin.

Lor en Haïti, ou pas jam manqué temps pou souffler
Ca qui pas faite jodi, ou cap fait li demain si ou vlé.
Quand demain river, qu'il bon ou qu'il pas bon,
Ca pas fait engnin toute moune pas jam désespéré
Moune gangne la foi lan gnou Dié qui pas jam menti
N'ap fait jodi quand demin pas assuré,

À la bon pays, oh mon Dié, ce Haïti. *

Tel est donc le double aspect du comportement de l'haïtien : à la fois passionné et amant de la mesure, excessif et soucieux d'une certaine douceur de vivre empreinte de solidarité humaine. L'on retrouve jusque dans le langage vernaculaire des vocables caractérisant ces tendances opposées. D'un côté, il y a les "chiens-enragés" ³⁰, les "sans-manmans" ³¹, de l'autre les "cœur-popose" ³² et les "pourrien" ³³. Souvent l'on nous a accusés (trop vite et sans discernement) d'être indolents. Que de fois pourtant ne sommes-nous pas des "sans-manmans" ?

L'haïtien moyen que je rangerais volontiers dans la catégorie des "cœur-popose" est l'individu courbé sous le poids de sa misère et de ses soucis qui se repose sur le Bon Dieu, prend le parti d'accepter la vie comme elle vient, et autant que possible par le bon côté et essaie de trouver même au sein du malheur une sorte d'équilibre qui permette de garder sa sérénité, sa dignité comme dit Real Benoit,

* *Traduction* : Dans mon pays tout le long du chemin,
 On se salue "Bonjour compère ! Comment va ma commère ? et les enfants ?
 Mais on ne se voit plus ! Rentrez donc un moment.
 On prendra un coup, on jouera une partie !"
 Et après la poignée de mains, la grosse discussion commence :
 La politique, la situation qui est mauvaise.
 Que voulez-vous qu'on fasse, on n'y peut rien.
 Mais Dieu est bon, il nous sortira de là.
 Dans mon pays, on n'est pas l'esclave du temps.
 On est libre, que diable ! On prend le temps de souffler !
 Salut à droite, poignée de mains à gauche.
 On n'est jamais pressé, on s'arrête tout le long du chemin pour causer.
 Quand on est en Haïti on ne s'affole jamais.
 On fera demain ce qui n'a pas été fait aujourd'hui,
 Et demain, que cela marche ou pas,
 On ne s'en fait pas, on ne se décourage jamais
 On a foi en un Dieu infiniment bon
 On s'occupe du présent et l'avenir, on le remet entre les mains de Dieu
 Quel bon pays, mon Dieu, qu'Haïti !

³⁰ Les fanatiques.

³¹ Les fanatiques.

³² Les "Je-m'en-fous-bien"

³³ Les "Je-m'en-fous-bien"

[53]

Ce serait même, à mon avis, l'attitude la plus naturelle au peuple haïtien dont le côté jusqu'au boutiste ne prend le dessus que dans les moments de crise, quand le moi est survolté. Ordinairement l'haïtien est partisan de la joie de vivre et fait preuve d'un optimisme sans illusion basé sur la confiance indéracinable dans le "Bon Dieu bon".

Les deux attitudes que nous venons de relever étant également propres à l'haïtien, l'on serait peut-être porté à croire qu'il en résulte une contradiction, un déchirement dans le comportement. Il n'en est rien. Etant donné la place qu'occupe la politique dans notre vie nationale, les luttes et le fanatisme qu'elle provoque ; étant donné cette situation sociale explosive découlant notamment d'une économie qui se caractérise par le parasitisme urbain et enfin vu cette instabilité et cette précarité qui font de l'entraide, du ménagement réciproque des impératifs de la vie en Haïti, il résulte que l'haïtien adopte fort souvent un comportement nuancé qui est d'abord conciliation et aussi corruption des deux attitudes extrêmes décrites plus haut puisque ce comportement est nettement à base de ruse et de méfiance.

Le citadin exploite le paysan. Celui-ci pour contrebalancer son ignorance et ses faiblesses n'a d'autres recours que la ruse et la méfiance. Les citadins eux-mêmes se livrent une lutte acharnée pour le pouvoir politique. Leurs relations ne peuvent se placer que sous le signe de la méfiance et de la ruse. Si l'on doit se protéger contre les "coups de langue" et les "coups bas", s'il faut non seulement combattre les effets néfastes d'une "propagande" qui vous harcèle sans pitié mais riposter, si la rigueur farouche à laquelle on serait porté à l'égard de ses adversaires doit être tempérée par la nécessité de les ménager à cause de l'incertitude du lendemain, s'il faut enfin craindre l'utilisation contre soi de malélices d'ordre surnaturel, les superstitions issues de la religion populaire jetant en effet, sur les moindres choses un halo de mystère redoutable, on ne peut adopter qu'un comportement empreint de ruse et de méfiance.

Paul Moral, dans l'introduction de son livre "*Le Paysan Haïtien*", fait très bien voir comment cette méfiance est le résultat d'une misère grandissante et Emmanuel C. Paul qui a présenté dans cette optique

une interprétation assez originale de nos contes, principalement ceux de Bouqui et de Malice, déclare à propos de nos proverbes :

"Littérature d'opprimés, les proverbes sont un instrument idéal dans un contexte social où le comportement est si fortement masqué par la ruse, la méfiance, la discrétion... Conformément au behaviour pattern que nous avons montré dans l'étude des contes".

Il n'y aurait là d'ailleurs rien de nouveau, si l'on en croit la sagesse populaire qui déclare :

"Dimpi nan Guinin nèg ap trompé nèg" ³⁴

[54]

et si l'on songe que dans les premiers temps de notre existence comme peuple, la nation s'était donné pour emblème : la pintade, l'oiseau vigilant, symbole de la méfiance.

Ici je suis enclin à me demander jusqu'à quel point une certaine exagération dans le Dire n'est pas systématiquement voulue, consciente et nécessaire même. Nous avons vu, avec les "coups de langue" et l'"audience" que bien souvent la "propagande politique est menée à des fins très précises : provoquer un chambardement politique, par exemple. Dans cette ambiance de méfiance et de ruse, exagérer dans le Dire, ne serait-ce pas comme dresser entre les autres et soi un écran de mots, dissimuler sa pensée derrière un rideau de paroles ? Justin Lhérisson faisait remarquer que dans ce pays passent pour des hommes très forts aussi bien ceux-là qui opinent abondamment sur tout, que ceux qui observent toujours une attitude circonspecte et ne s'expriment que par des propos sentencieux et sybillins. Il me semble qu'on peut déjà trouver dans certaines attitudes vis-à-vis du Dire un reflet du machiavélisme dont la vie politique est empreinte et de l'hypocrisie dont les relations sociales sont marquées. Machiavélisme et hypocrisie qui sont incarnés à merveille dans le personnage du Bacou-

³⁴ Traduction : De temps immémoriaux les hommes sont faux.

lou et qui trouvent leur expression parfaite dans la pratique du "calbindage".

"Calbinder" c'est endormir de belles paroles, mettre en confiance et gonfler quelqu'un d'espoir pour mieux se l'attacher. Le Bacoulou est ce personnage qui en politique, en amour ou en affaires, partout, est passé maître dans l'art de "calbinder" donc de rouler tout le monde.

Voici comment Fortuné Bogat dépeint le Bacoulou :

"Le caractère appartient à toutes les classes sociales, et il s'arrange pour avoir accès à tous les milieux. Bacoulou a rarement un travail stable ; le plus souvent il se dit chômeur. Et, la grande question que tout le monde se pose est : de quoi vit-il ? Le travail de Bacoulou est surtout cérébral. Avant de vous "seller" ³⁵ comme il dit, vous devenez pendant des jours le sujet de ses méditations. Il réfléchit sérieusement sur la façon la plus efficace de vous approcher. Il se met au courant de vos moindres activités. Bien documenté sur vos faiblesses, Bacoulou vous aborde sous un prétexte quelconque, et commence par vous faire des compliments et à vanter des qualités qu'il prétend que tout le monde vous reconnaît. "Mon vieux frère, vous dit-il, hier on parlait de toi en haut lieu comme étant l'homme qu'il faudrait pour un poste important, vacant ces jour-ci". "Gadé non, moin gagné tan baille bons mots pou ou". ³⁶ Seulement pas blié'm" ³⁷. Ayant bien amorcé sa victime il pense à lui demander : "ion ti service que li pap mandé toute monde" ³⁸. Il est plutôt rare que son interlocuteur ne lui donne satisfaction.

De par sa façon d'opérer, Bacoulou est au courant de presque tout ce qui se passe dans son milieu. Aussi on le voit souvent en tête-à-tête avec des gens les plus bizarres. Pour ces individus, [55] Bacoulou est une source importante de tripotages, tandis qu'ils sont une source de revenus certains pour lui. Souvent des gens sont des neurasthéniques qui se croient suivis, espionnés, enviés, persécutés etc... Bacoulou le sait et il profite de leur état maladif pour s'ériger en protecteur, conseiller et même en ange gardien. Bien entendu, il leur explique pathétiquement qu'il n'est qu'un bon ami qui leur veut du bien, et il ajoute toujours : "Si ou vlé, ou a fai pas moin". ³⁹

³⁵ Expression créole : soutirer de l'argent à quelqu'un.

³⁶ Traduction : Mon cher, j'ai plaidé ta cause.

³⁷ Traduction : Seulement, ne m'oublie pas.

³⁸ Traduction : Un petit service qu'il ne demanderait pas au premier venu.

³⁹ Traduction : Si tu veux, tu me tireras d'embarras.

Il n'y aurait rien à ajouter au portrait que nous a tracé Bogat, s'il n'avait omis de nous parler des méfaits du Bacoulou en amour ou en politique. L'activité du personnage ne se limite pas à soutirer adroitement de l'argent à un gogo. On le voit mettre sa roublardise en amour au service de son donjuanisme, en politique au service de ses ambitions tout comme en affaires au service de son goût du luxe.

Il n'est pas jusqu'à son comportement physique et son parler cauteleux, insinuant, sa technique de faux-ami prêt à vous donner de larges tapes dans le dos, qui ne s'en ressentent. En somme, une manière de Tartuffe, mais doucereux, volontiers jovial, bon enfant, optimiste, donnant constamment le change et aussi changeant que "l'anganman" ⁴⁰. D'ailleurs sans scrupules, ne connaissant qu'une seule devise : "Débrouiller pas péché". Egoïste en plus, ne se fixant qu'un seul objectif : "moi, mon plaisir", et prompt aux revirements les plus cruels et les plus inattendus sitôt que la dissimulation ne serait plus de mise. Quoi qu'il puisse être cynique, il préfère cependant la cautèle. Il est vertueux (en toute occasion où cela ne lui nuit pas), le proclame, encourage hautement les autres à l'imiter, mais dans la pratique il se révèle un usurier hors pair, n'hésiterait pas à gruger son propre père et pour justifier ses ruses prend prétexte de la séparation non des pouvoirs mais des sentiments et des comportements. "En affaire, il n'y a pas d'amis", c'est sa devise. Traître envers ses amis, c'est à peine s'il ne se trompe lui-même. Il dissimule et feint perpétuellement car sa grande arme, c'est le calbindage. Il préfère "souffler ou pou manger ou" ⁴¹. La violence lui répugne. Du moins il préfère une violence secrète qui annihile l'adversaire, lui enlève toute chance de riposter, ne compromet en rien son attitude de bon apôtre aux yeux de tous et lui laisse toute latitude de poursuivre tranquillement ses méfaits. En conclusion un "sans-manman" qui se travestit en "cœur-popose".

Le mot "calbinder" s'emploie dans toutes les circonstances mais surtout quand il est question de politique tandis que le terme "bacoulou" désigne un type d'homme, en matière de relations personnelles. Mais l'on voit bien que l'un et l'autre ne se rapportent qu'à un seul et même comportement. Le calbindeur-type, c'est l'homme politique jo-

⁴⁰ Caméléon d'Haïti.

⁴¹ *Traduction* : Endormir pour avaler.

vial qui a les lèvres toujours fendues d'un large sourire. Le mot pour rire à la bouche et la parole de réconfort facile, il traverse les rues en saluant tout le monde, même les inconnus et s'enquiert des nouvelles du premier venu, de la santé de sa femme et de celle de ses enfants, comme s'il était un ami de longue date. Toujours [56] disposé à écouter les doléances de chacun, il sait prendre la mine soucieuse et l'air convaincu pour promettre sur le ton de la plus ferme assurance son plus entier concours. Promesse qu'il se hâtera d'oublier sitôt qu'il aura tourné le dos.

Les haïtiens qui sont de fameux égolâtres, pensent avoir inventé le "calbindage" :

"Il (l'haïtien) a inventé le calbindage, c'est-à-dire l'hypocrisie érigée en système"

(DANTÈS BELLECARDE)

Alors qu'ils n'ont fait que nationaliser une pratique vieille comme le monde. Ils peuvent toujours avancer à leur avantage qu'ils pratiquent la chose avec une science consommée, au point d'en faire un art bien de chez nous. Morisseau-Leroy dans son poème "Ce bon jige" a stigmatisé cette pratique en termes très vifs :

Ce bon jige
Bâte dos'm ⁴²

En conclusion nous pouvons dire que si une certaine tendance au radicalisme peut provoquer de brusques flambées de passion et le conduire à des actes extrêmes, le comportement habituel de l'haïtien se caractérise principalement par cette volonté d'entraide, de solidarité humaine, ce goût de la mesure et d'un équilibre harmonieux, sources de la joie de vivre. Les contingences locales peuvent le porter à opérer les mille acrobaties du calbindage ou du bacouloutisme mais il n'en faut pas exagérer l'importance. On doit plutôt y voir une manière de sport national, bien inoffensif somme toute, où celui qui y est passé

⁴² Traduction : C'est bien juge,
Donne-moi des tapes dans le dos

maître est avantageusement considéré comme un as et reçoit toute la louange méritée par ses prouesses. Je n'en veux pour preuve que cette chanson pleine d'humour et de gaieté, où le peuple rendant hommage à la suprême habileté d'un ancien président de la république, lui demandait de le rouler :

Estimé, papa, rouler'm deux bord ! (bis)
Rouler'm deux bord, ou a rouler'm deux bord !

[57]

PORTRAIT DE L'HAÏTIEN

L'ÊTRE ET LE PARAÎTRE

"Sans vouloir nier l'apport psychologique de plus d'une de nos composantes, nous croyons préférable de nous arrêter aux facteurs euro-poïdes et négroïdes, attendu qu'ils demeurent les facteurs primordiaux et forment la structure de la société haïtienne. Deux éléments opposés, deux psychologies différentes qui s'affrontent déjà, et qui se dramatiseront par la suite — par carence d'éducation — en "ambivalence" culturelle pour employer un terme cher à la psychiatrie. Cette ambivalence culturelle ou sociale dégènera en crise de conscience ou crise tout court, et le drame sera joué".

(Kléber Georges-Jacob,
Contribution à l'Étude de l'Homme Haïtien)

[Retour à la table des matières](#)

Au chapitre de la vie religieuse de son livre sur les mœurs et coutumes des paysans haïtiens, J.B. Romain nous explique de quelle façon le peuple se représente l'âme humaine :

"Le vodouisant considère l'homme comme composé d'un corps, support matériel et de deux principes spirituels : le Gros Bon Ange et le Petit Bon Ange".

Et il ajoute :

"Il règne entre le Petit Bon Ange et le Gros Bon Ange un conflit latent dont l'enjeu reste l'emprise sur l'individu. Ce conflit se traduit par la tolérance quand il pratique le catholicisme ; par la violence quand il professe une religion réformée ; par l'ambivalence sociale et religieuse, dans tous les cas".

Cette conception d'une âme composée de deux forces antagonistes, me paraît infiniment intéressante parce qu'elle est la transposition sur un plan mystique de ce qui caractérise la condition même de l'haïtien : l'ambivalence culturelle, le déchirement qui en résulte et l'effort continu pour dissimuler l'Être sous le Paraître.

Si je voulais prouver cette dernière affirmation en recherchant mes exemples chez les seuls paysans, je pourrais, entre autres choses, parler de ce souci du "mieux-paraître" [58] que Paul Moral relevait chez ces derniers. Mais je préfère montrer qu'il s'agit bien d'une situation généralisée à toutes les couches sociales et rappeler plutôt que déjà en 1925 le Docteur Jean Price-Mars avait stigmatisé chez l'élite citadine ce qu'il dénommait un "bovarysme collectif" c'est-à-dire cette volonté de paraître ce qu'on n'est pas, cet effort pour s'identifier à une image contraire aux plus criantes réalités de son être.

Contre le reniement de notre héritage africain l'auteur d'"[*Ainsi Par-la l'Oncle*](#)" s'éleva avec véhémence. Et ce n'était pas sans raison car ce bovarysme faisait de nous des déracinés pleins de nostalgies européennes, des inadaptes incapables de s'empêcher, malgré leur passé d'anciens esclaves, de rêver d'airs de Rameau, de jabots et de mari-vaudages. Il donnait naissance à ce personnage décrit par tous les romanciers du début du siècle : le jeune homme de famille aisée qui passe toute sa jeunesse en Europe et ne revint au pays, à la mort de ses parents, que pour dilapider sa part d'héritage et sombrer dans la déchéance la plus abjecte. Enfin il fut à l'origine de cette littérature d'évasion qui se complaisait dans ses réminiscences parisiennes et oubliait les réalités de chez nous. Et comme une propagande habile dont les dehors humanitaires et civilisateurs masquaient en fait des visées mercantiles et colonialistes fournissait machiavéliquement des justifications à une telle attitude, cela aboutissait parfois à une véritable

aliénation culturelle et raciale qui faisait d'un certain type d'haïtien un étranger à l'intérieur de sa propre peau puisqu'il était déchiré entre l'Afrique et l'Europe.

Aujourd'hui ce "bovarysme" que flétrissait Price-Mars a disparu ou tout au moins est ramené à des proportions insignifiantes. Dans le contexte politique et culturel d'une Afrique en voie de décolonisation complète et d'une négritude brillamment assumée en littérature par des poètes tels que Césaire et Senghor il n'est plus possible en effet de garder la mentalité d'un âge révolu.

Cependant le comportement flétri par Price-Mars n'était qu'un aspect particulier d'une attitude fondamentale extrêmement complexe. C'est pourquoi une ambiguïté mal dominée demeure encore notre grand problème. Cela se traduit chez certains, à l'état exacerbé, par une volonté de mystification permanente (à preuve : l'affabulation mythomane de nos audieniers et de nos "propagandistes") et chez le plus grand nombre par un désir de donner le change (ici on peut songer au "bacouloutisme", au "calbindage" à la ruse et à la méfiance dont sont empreintes trop souvent les relations chez nous). Chaque individu, et en définitive la nation entière, joue à paraître ce qu'il rêve d'être. L'on se rend compte particulièrement en observant le monde de la politique et les rapports entre les groupes sociaux et en constatant que les avantages tels que considération, prestige, influence et honneurs sont en grande partie fonction de cette image qu'on peut imposer de soi. La grande peur donc est de déchoir de ce piédestal qu'on s'est élevé dans l'imagination des autres. Ainsi, il y aura des activités, des occupations et des métiers interdits à certaines catégories de personnes ou encore on fera les pires excès, on s'imposera les sacrifices [59] les plus extravagants toujours pour garder intacte chez les autres, l'image qu'on projette de soi. Mais comme cette ambiguïté fondamentale dont nous parlions tout à l'heure n'aura pas pour autant disparu il y aura de la sorte au fond de chacun un tiraillement perpétuel qui fait de la vie presque une mascarade où les traits véritables de notre tempérament ne peuvent se découvrir que sous les masques et les déguisements de toutes sortes dont nous nous affublons. Ce côté mascarade est d'autant plus évident que la règle du jeu est de feindre d'être dupe alors que presque personne ne l'est en fait. De la sorte s'explique la férocité des "coups de langue", la force de la "propagande" et du "télédjol" et surtout leur importance et leur succès dans la vie haïtienne.

De là aussi l'importance du Dire sur le Faire puisqu'il s'agit avant tout de paraître, d'imposer aux autres une certaine image de soi, et qu'il est entendu que ce résultat s'obtient plus aisément par la magie du verbe.

Roger Mortel a étudié de nombreux cas de l'inclination fabulatrice locale qui en somme confirme cette "tendance à se concevoir autre qu'on est" dénommé par Price-Mars "bovarysme collectif" et qui témoigne de ce tiraillement entre l'Être et le Paraître chez l'haïtien. Cette fabulation, non seulement Mortel en souligne la valeur compensatoire mais il la fait découler d'une "ambivalence culturelle". Voici d'ailleurs, en s'appuyant sur l'autorité de Duvalier et Denis d'une part et d'Alain Locke de l'autre, ce qu'il dit à ce propos :

"... il n'est pas sans intérêt de rappeler tout d'abord qu'il y a chez nos compatriotes une affectivité intensive⁴³ qui ne cesse de se répercuter sur leur comportement collectif. Cependant, cette sensibilité prépondérante recèle une forte dose d'orgueil qu'exaspère le plus souvent un sentiment d'infériorité ou d'insuffisance sociale. Ce sentiment s'affirme d'ailleurs dans la psychologie de tous les groupements noirs de l'hémisphère occidental et doit être considéré comme "l'une des conséquences de l'esclavage qui a séparé brusquement les nègres d'Amérique de leurs cultures ancestrales africaines en leur imposant l'ignorance ou le mépris de leur passé ethnique, sans leur permettre, par une analyse comparative, de reconnaître si ce passé méritait ou non pareil abandon ou pareille condamnation⁴⁴".

Ailleurs Mortel déclare toujours à propos de la fabulation populaire :

"Voilà qui donne aux relations sociales de notre communauté un dénominateur de tartuferie ..."

et cite les exemples suivants :

"Ce phénomène est à ce point évident que des intellectuels haïtiens prônent parfois des idées, affichent des attitudes doctrinales qui ne sont

⁴³ Mortel fait ici appel à Lorimer Denis et au Docteur François Duvalier qui avec J.C. Dorsainvil ont souligné ce fait.

⁴⁴ Cette dernière phrase est une citation tirée du livre d'Alain Locke : *Rôle du Nègre dans la Culture des Amériques*.

guère en accord strict avec leur pensée ; cependant que des éléments de la classe moyenne sacrifient l'alimentation au chic vestimentaire".

Cela prend même parfois un tour franchement ridicule. Il est assez amusant de voir à quel déballage ostentatoire de déclarations dogmatiques, de considérations profondes et de dissertations savantes donnent lieu les polémiques qui éclatent si souvent dans nos journaux à propos de vétilles. L'on en vient rapidement à oublier le sujet [60] même de la discussion et chacun de son bord ne pense plus qu'à ériger l'échafaudage de ses élucubrations. Souvent, et c'est là le plus cocasse, de nouveaux contradicteurs interviennent hors de propos dans le débat dans l'unique but de placer un mot qui doit les faire paraître à leur avantage même si ce mot ne doit avoir qu'un lointain rapport avec la question débattue. Mais encore une fois il nous faut dire que ce n'est pas là l'apanage d'une seule catégorie sociale et dans les classes désavantagées (prolétariat urbain et paysan) l'on peut observer des phénomènes comparables car ne serait-ce, entre autre, que par ce désir de se hausser au niveau des gens de la "haute" et par mimétisme, elles deviennent la proie d'un même tiraillement entre l'Être et le Paraître. C'est à la dualité culturelle qu'il faut imputer cette division intérieure de l'haïtien, une division due à une hiérarchisation arbitraire de cultures en son for intérieur et hiérarchisation elle-même artificielle puisqu'elle est sans cesse contredite par la réalité ! Dans la vie de tous les jours en effet ce n'est pas la culture officielle française qui prime mais bien la culture locale à forte tendance africaine. L'on comprend dès lors que cela oblige plus d'un à dresser constamment dans leurs démarches cet écran d'une attitude de parade pour masquer leur Être véritable.

Sans doute après deux siècles l'on ne peut plus parler de culture africaine authentique en Haïti. Néanmoins le vieux fond ancestral persiste dans toutes ces superstitions, ces pratiques naïves et frustrées résultant des anciennes croyances tombées en désuétude, refoulées au fond des consciences et dont les résidus se sont mués en légendes, en contes et en pratiques religieuses. Tout cela constitue le soubassement psychologique qui maintient une atmosphère différente de celle de la culture officielle. Cela aboutit à un antagonisme que renforce une différence de langues. Chacune des deux cultures adopte un véhicule particulier : l'une le créole l'autre, le français. L'on pourrait glaner une

moisson abondante de faits justifiant ce que nous venons d'énoncer et cela dans n'importe quelle branche de l'activité sociale. Si l'on voulait considérer le seul domaine de la politique qui, nous l'avons dit, constitue l'épine dorsale de la vie haïtienne, l'on aurait un spectacle privilégié car il n'est pas jusqu'à nos lois et nos institutions politiques qui ne portent la marque de cette dualité. Dantès Bellegarde dans "[*Dessalines a Parlé*](#)" ne faisait-il pas ressortir que nos divers romanciers "comme Armand Thoby, dans "*Jacques Bonhomme d'Haïti*", Frédéric Marcelin dans "*Thémistocle Épaminondas Labasterre*", Fernand Hibbert dans "*Séna*", Justin Lhérisson dans "*Pitite-Caille*" ont dépeint les drôleries et aussi les tristesses qui résultent trop souvent de la disconvenance entre les moeurs et les lois". Si en effet, trop souvent notre vie politique prend un aspect caricatural c'est à cause de cet écart : l'attitude que l'on affiche n'étant nullement en accord avec les réalités et les besoins de notre milieu. A titre d'exemple, il suffira de rappeler la fameuse révolution de 1843 et l'échec lamentable de ces théoriciens beaucoup plus imbus des problèmes d'outre-Atlantique que des besoins réels de notre pays.

Si donc l'haïtien est ainsi tiraillé entre son Etre et son désir de Paraître, c'est qu'au plus intime de lui-même sa vie repose sur une opposition inconciliée que l'on peut résumer dans le dualisme : vodou-catholicisme, français-créole. Il est déchiré [61] par un malentendu perpétuel et ce conflit est aggravé du fait que même si les éléments d'opposition sont d'ordre culturel, ainsi qu'il appert à première vue, par leurs implications économiques et sociales ils ont une portée beaucoup plus vaste et en fait se répercutent sur l'ensemble de la vie.

Sur ce dualisme culturel et sur son importance, nombre d'écrivains ont opiné. Léon-François Hoffman, par exemple, pense que "peut-être est-ce la culture plus encore que le préjugé de couleur ou les différences économiques qui constitue la pierre de touche de la société haïtienne". Melville J. Herskovits affirme, et il est cautionné en cela par le Docteur Louis Mars, que l'on doit chercher dans l'agencement malhabile des deux cultures du nègre haïtien la cause de nombreux conflits qui le déchirent parfois. Et Kléber Georges Jacob dans une phrase à laquelle l'on peut faire le reproche d'être par trop lapidaire et simplificatrice mais qui n'en demeure pas moins vraie, déclare : "Nous pensons en français et réagissons en Africains". C'est un legs de la période coloniale, et je ferais remarquer ici que quand je parle de pé-

riode coloniale, il ne faut pas se hâter de considérer celle-ci close pour Haïti avec l'indépendance de 1804 puisque si au colonialisme politique s'est substitué un colonialisme économique plus subtil, une dépendance culturelle s'assimilant à un véritable colonialisme a prévalu et jusqu'à date fait sentir ses effets. Qu'on se réfère à "*Peaux Noires et Masques Blancs*" de Frantz Fanon.

Très tôt dans notre histoire une scène a illustré de manière frappante notre déchirement entre deux cultures. Quand durant la première guerre de l'indépendance, le propre fils de Toussaint Louverture fut placé devant le dilemme de choisir entre la France où il venait d'étudier et son père, chef des anciens esclaves qui luttait pour leur liberté, ne préféra-t-il pas opter pour la France en déclarant qu'il ne pouvait se résoudre à porter les armes contre sa patrie spirituelle ? D'une certaine façon, nous souffrons à des degrés divers du complexe d'Isaac Louverture.

Pour trouver des exemples de ce dualisme il n'est que de considérer deux domaines : la religion et le langage.

L'haïtien est, à coup sûr, profondément religieux. La sagesse populaire exprimée dans nos contes, nos proverbes, nos chansons, nos légendes, nos croyances et nos coutumes en témoigne. Et je pourrais même ajouter, par manière de boutade, que le fait qu'un grand nombre de mes compatriotes pratique deux religions au lieu d'une le prouve avec surabondance.

"Malgré le baptême chrétien, malgré une adhésion tout extérieure aux dogmes et aux rites de la religion romaine, la majorité des haïtiens demeurent fidèles à la foi de leurs ancêtres africains et pratiquent en secret, parfois même ouvertement — le vodou, mot d'origine dahoméenne et qui désigne le culte des esprits et diverses sortes de danses, dont l'exécution fait partie du culte en question".

Pompilus a certainement raison quand il dit que le vodou est pratiqué par la majorité des haïtiens car la population campagnarde chez qui les croyances vodouesques [62] sont encore vivaces représente plus des quatre cinquième du peuple haïtien. Chez les citadins, le vodou se réduit fort souvent à de vagues superstitions ou à des pratiques magiques exécutées sous le manteau. Mais il convient aussi de rappé-

ler ce que Paul Moral dénomme la dégénérescence du vodou. En effet, par suite d'une évangélisation soit catholique soit protestante particulièrement dynamique le vodou comme pratique et comme croyance religieuse subit des transformations. Des articles récemment publiés et même des thèses soutenues à l'École Normale Supérieure de Port-au-Prince l'ont fait ressortir. D'ailleurs l'on aura noté cette restriction implicite contenue dans le passage que je viens de citer : "... la majorité des haïtiens . . . pratiquent en secret — parfois ouvertement...". Car même dans la conscience de l'habitant du coin le plus reculé de nos mornes, les croyances ancestrales coexistent plus ou moins pacifiquement avec la foi chrétienne et l'accent est porté tantôt d'un côté tantôt de l'autre dans un dosage tout à fait personnel et selon la formule : "moceau Bon Dié, moceau Sôlôcôtor". Aussi l'importance du vodou me paraît tenir surtout dans cette ambiance particulière qu'il crée et maintient et dans cette manière de réagir et de sentir propre à nous, issue de ce fond de légendes et de coutumes qui sont encore ce qu'il y a de plus valable dans la religion populaire. Comme la population entière, aussi bien ceux qui rejettent le vodou que ceux qui acceptent sa coexistence pacifique avec le christianisme, participe à cette ambiance dont je viens de faire état et dans ses réactions ou sensations obéit à l'influence du legs ancestral, c'est par ce biais que peut s'observer un dualisme sur le plan général, dirions-nous, des croyances.

Suzanne Comhaire-Sylvain a fait des considérations très pertinentes sur l'atmosphère dans laquelle ces contes, légendes, tabous et superstitions font baigner l'enfance paysanne en Haïti. Mais nous savons que même dans les familles citadines les plus huppées, l'enfant n'échappe pas à cette influence et c'est pourquoi Roger Mortel a pu parler, comme d'un phénomène national, de ce "bain domestique constant d'inventions mystiques que reçoit l'enfance locale ou bien (de) ce halo de fables animistes, qui, sous notre climat, entoure la vie adulte". Ce même auteur, dans l'optique très particulière, il est vrai, de son étude de la mythomanie sociale en Haïti, souligne comment "ces survivances ancestrales anachroniques . . . dans l'âme ambivalente des gens de notre contrée . . ." finissent par constituer une hérédité sociale et dépeint le climat psychologique qui en résulte. Complexe irrationnel d'impressionnabilité apeurée, crédulité presque foncière, mysticisme fabulateur, pharisaïsme social, utilitarisme mythomane, fabulation compensatoire et mythomanie impersonnelle seront, entre autres,

quelques manifestations d'un dualisme dont il n'est pas question ici d'inventorier tous les aspects.

L'autre domaine où je voudrais relever quelques manifestations de notre ambivalence, c'est celui de la langue. Haïti est un pays bilingue puisque si le dixième de la population parle et écrit, dans les circonstances où cela s'impose, le français qui est la langue officielle, tout le monde utilise dans la pratique, et le plus souvent, le créole qui est la langue nationale. Or ce bilinguisme est en fait l'expression d'un biculturalisme. Le créole est sorti de la rencontre des langues multiples des africains amenés à [63] St-Domingue et du parler des colons français. Il est né de la nécessité dans laquelle se trouvaient les esclaves de comprendre leurs maîtres et de communiquer avec ceux-ci. C'est ce qui explique que son vocabulaire soit presque entièrement français avec quelques archaïsmes, des déformations ou variations phonétiques et des apports anglais et espagnols, mais que sa grammaire porte l'empreinte des idiomes africains. C'est la langue qui exprime la véritable réalité haïtienne. A preuve : les nombreux "haïtianismes" auxquels le français d'Haïti doit avoir recours. D'ailleurs sans l'aide du créole, il est presque impossible d'appréhender l'entière réalité du monde haïtien, du monde rural surtout qui représente les quatre cinquièmes de la population.

Ainsi le créole exprime fort souvent une réalité haïtienne différente de la situation étrangère que traduit le français. De là parfois un dédoublement entre un Être haïtien et une expression ou un Paraître français. Cette différence n'est point passée inaperçue aux yeux du peuple comme on peut le constater par les vers de la chanson satirique "Zote parler francé" dont j'ai cité quelques vers.

Il y a dans cette chanson, et c'est sans doute l'aspect le plus intéressant, un côté revendicatif, un désir de stigmatiser le comportement d'une classe parfois trop portée à mépriser ce qui est national. Mais pour l'instant ne nous arrêtons qu'au seul aspect linguistique.

C'est ce bilinguisme et le jeu de cache-cache entre l'Être créole et le Paraître français qui dans les années 1900 susciteront chez nos écrivains ce désir de conquérir à tout prix et avant tout l'estime de leurs maîtres français et quand notre littérature sera devenue plus indigène à partir de 1915, et sociale à partir de 1940, une prise de position très nette en faveur d'un créole littéraire. C'est encore ce dualisme culturel

dont notre bilinguisme est le signe qui portera certains de nos hommes de lettres à nier au créole son caractère de langue et à en préconiser le rejet pur et simple au nom de notre prétendue vocation de "phare de la latinité dans les trois Amériques" et amènera même certains linguistes à prétendre que le créole n'est qu'un patois français apporté, déjà formé, aux Antilles par les boucaniers et les flibustiers de Normandie, de Poitou et de Saint-Onge.

Il n'est pas question ici de démontrer qu'en dehors de l'usage exclusif d'une des deux langues en présence il n'est point de salut pour notre littérature d'autant plus que si Morisseau-Leroy, Claude Innocent, Franck Fouché et avant eux Oswald Durand ont laissé entrevoir à quelle authenticité pouvait atteindre une littérature d'expression créole, les écrivains indigénistes, les romanciers de la terre et les poètes révoltés de ces dernières décades ont prouvé qu'il pouvait y avoir une littérature haïtienne très valable en français. Il est cependant très intéressant de constater comment le choix de ce dernier idiome a pu parfois avoir des conséquences regrettables sur le plan de l'art et sur celui de la vérité sociale parce que l'esprit qui a guidé nos écrivains témoignait d'un désir artificiel de Paraître français plutôt que d'Être haïtien. Comme le constate le Docteur Price-Mars :

[64]

"... Nous ne pouvons plus nous étonner que pendant plus d'un siècle notre littérature ait été si peu, si médiocrement haïtienne. Car le public auquel elle voulait plaire était d'abord le public français. La langue que sollicitaient ses ambitions et ses aspirations était celle de l'appréciateur français".

C'est dans ce même désir artificiel qu'il faut voir une des causes de cette cécité qui caractérise tant de discours ou d'écrits et que Paul Moral a dénoncée dans ce qu'il appelle "la peinture en trompe l'œil de la Perle des Antilles". Kléber Georges Jacob va même plus loin dans la condamnation puisqu'il nous dit "qu'un comportement encore plus difficile à combattre est l'attitude de faux clerc de notre élite intellectuelle, le mensonge socialisé, cette insistance à peindre le peuple haïtien autre qu'il n'est en réalité".

Georges Devereux est allé jusqu'à séparer entièrement le peuple haïtien en deux groupes culturels différents pour ne pas dire antagonistes :

"La ligne de division qui sépare l'élite haïtienne des masses est non seulement une ligne de démarcation culturelle entre la civilisation française et la civilisation afro-franco-américaine du paysan mais en même temps, une ligne de division, de stratification sociale".

Je crois que c'est simplifier un peu trop les choses. Il faut d'abord dire qu'entre le paysan et l'intellectuel haïtien, il n'y a pas de différence de cultures. Tous deux partagent la même culture haïtienne dans laquelle il importe d'ailleurs de le remarquer, l'homo africanus s'était déjà donné quelques traits européens, et chez tous deux l'on peut retrouver une communauté de réactions, de sentiments et d'attitudes. L'ambivalence culturelle naît de la formation intellectuelle et du jeu des relations sociales. Chez les intellectuels, elle est provoquée et aggravée par suite d'une grande familiarité avec les cultures européennes tandis que dans les classes populaires elle est la résultante de la situation sociale qui fait de l'acquisition de la culture officielle la clé de la réussite. Jacques S. Alexis a su très bien exprimer cela :

"C'est courant de dire dans certains milieux haïtiens qu'il y aurait pratiquement deux cultures qui cohabitent en Haïti. Les classes dirigeantes seraient de langue et de culture française et les classes populaires analphabètes dans leur écrasante majorité seraient de culture haïtienne, c'est-à-dire fortement africanisées. Ces vues, qui sont couramment exprimées chez nous par les assimilationnistes, les perroquets de la culture qui veulent faire d'Haïti une "province culturelle de la France" sont naturellement fausses dans ce sens qu'elles ne s'arrêtent qu'à l'apparence extérieure des choses.

Nous disions que les classes dirigeantes haïtiennes sont de culture haïtienne bourgeoise, sous le vernis tout apparent de leur culture française et leur cosmopolitisme. Toutes les réactions intimes, politiques, artistiques, religieuses, sentimentales, sociales de ces gens correspondent à la structure particulière semi-féodale et pré-capitaliste d'Haïti. Ils aiment d'ailleurs et vibrent intensément à la musique nationale, dès leur plus jeune âge ils apprennent, ne serait-ce que de leurs domestiques, les contes, les légendes et la littérature orale d'Haïti, ils participent aux bandes du carna-

val populaire, en un mot, ils réagissent généralement comme les autres haïtiens".

En somme, à une unité culturelle de base correspond une dualité culturelle de surface. Et c'est pourquoi l'antagonisme entre les deux cultures se situe dans cette [65] frange plus ou moins européanisée de la conscience et c'est aussi pourquoi il se traduit par cet effort pour masquer l'Être profond sous un Paraître de parade.

Ce dualisme se trouve accentué et voit ses conséquences s'aggraver du fait qu'il s'intègre dans le contexte d'une autre opposition, celle-ci d'ordre économique et social, qui partage le peuple haïtien en une élite qui rejette officiellement le vodou et se pique de parler la langue de Racine et une masse prolétarienne qui pratique ouvertement le syncrétisme religieux et ne connaît d'autre langage que le créole. Il y a bien entre ces deux groupes une classe qu'il est convenu d'appeler "moyenne". Mais comme elle est déchirée au même degré sinon d'une façon plus tragique par l'ambivalence culturelle dont l'élite est la proie et que d'ailleurs pour l'exercice du pouvoir politique il lui arrive de s'associer à cette dernière classe, nous pouvons donc pour la commodité de notre étude conserver cette division en deux groupes. Or nous savons que si la classe privilégiée souffre d'être partagée entre deux cultures, les classes populaires elles aussi, sont aux prises avec le même problème du moins dans ses conséquences. Comme le faisait remarquer Pradel Pompilus dans son livre sur la langue française en Haïti, sans l'aide du français, il est impossible d'entrer dans l'administration publique et de s'élever dans les échelons du pouvoir. Des domaines essentiels de la vie nationale deviennent ainsi des chasses gardées. Et c'est pourquoi nous dit le même auteur : "L'homme de la masse admire ceux qui le (le français) parlent et aspire, lui aussi, à le parler", car il va sans dire que cette situation crée chez cet homme du peuple un sentiment de frustration et le désir d'accéder par la maîtrise du français à la dignité et à l'aisance. De telle sorte que de l'échelon le plus bas de la société haïtienne au niveau le plus élevé chacun subit d'une manière et à un titre différents les effets de ce dualisme culturel.

Cependant si l'on veut bien comprendre tout ceci, il faut remonter à nos origines comme peuple car si nous sommes des africains transplantés aux Antilles et latinisés en surface c'est d'abord à la traite des

nègres, à la colonisation française et à tout ce qui s'ensuivit qu'on doit l'imputer.

Parlant des débuts de notre histoire, j'ai fait ressortir le côté quelque peu paradoxal qu'il pouvait y avoir à nous glorifier d'avoir conquis au prix d'efforts titanesques notre indépendance sur la France et en même temps à tirer vanité d'avoir gardé la langue de nos anciens maîtres. Je crois que ces deux attitudes sont significatives et symboliques.

Des luttes qui nous menèrent à l'indépendance et donnèrent à tant d'hommes de génie l'occasion de s'illustrer, nous tirons un motif de légitime fierté ... je suis presque porté à dire que nous en faisons un complexe ... de supériorité. Morisseau-Leroy ne dit-il pas :

Chaque fois m'gadé l'autre nèg
m'di : Merci, Dessalines

.....

Dessalines,

[66]

.....

C'é ous qui fait'm oun gen oun manié
Nous pas con tout nèg

.....

Yo di gan nèg qui dit : yessè
Ous montré'm dit : non
Dessalines, montrez tout nèg
Toute nèg sou la tè dit : non ⁴⁵

C'est le sentiment de plus d'un haïtien. En vérité notre histoire et l'orgueil que nous en tirons nous ont certainement modelés. Notre moi en a été survolté. Et pour être franc, il faut avouer qu'il y avait quelque

⁴⁵ *Traduction* : Chaque fois que je regarde autour de moi
Je dis : Merci, Dessalines !

Dessalines,

C'est toi qui nous as façonnés de telle manière que nous ne sommes pas
comme les autres.

Il paraît qu'il y a des nègres qui disent : Yes Sir !

Tu nous as appris à dire : non !

Dessalines, apprend à tous les nègres,

À tous les nègres de la terre, à dire : non !

raison de se monter légitimement la tête. Pendant longtemps, nous avons été les seuls nègres à avoir osé... Dans un monde esclavagiste et colonialiste nous étions un sujet d'étonnement et d'émerveillement pour nous-mêmes. Car seuls contre tous, nous avons eu l'audace de devenir libres, et, en dépit de tous, nous prétendions maintenir notre indépendance. Il y avait de quoi nous persuader que nous étions sortis tous armés de la tête de Dambalah Ouédo. De là cette manie d'invoquer à tout bout de champ nos héros et de mettre à contribution Dessalines, Pétion et Christophe pour la moindre bagatelle. Nous étions donc naturellement portés à nous faire une image héroïque de nous-mêmes, à nous voir et à nous peindre en beau. Mais nos troubles politiques, notre retard dans le domaine économique et technique et nos conflits sociaux se chargeaient de nous ramener à des réalités assez décevantes. Bien plus, les détracteurs de notre race et les ennemis de notre indépendance trouvaient là une occasion de nous placer en face de cruelles contradictions et de lancer contre nous des attaques humiliantes pour notre orgueil, sur notre inaptitude foncière à nous gouverner nous-mêmes, sur notre immaturité ou même sur notre infériorité intrinsèque. L'on comprend qu'il devint impératif de nous justifier et de nous faire valoir, et cela en fonction d'un modèle tout trouvé : nos anciens maîtres. Que nous ayons dès lors été portés à rejeter tout ce qui en nous-mêmes n'était pas conforme à l'image que nous voulions avoir et donner de nous et que nous nous soyons empressés de revêtir de la défroque des anciens maîtres tout ce qui pouvait nous rehausser à nos propres yeux et à ceux des autres, et qu'ainsi un souci de paraître ait eu le pas sur l'acceptation sereine de notre Être, il n'est pas nécessaire d'être grand clerc pour se l'expliquer. De cela notre littérature des origines jusqu'au début du siècle en témoigne, et entre tous les genres littéraires : l'Histoire. C'est la raison pour laquelle nos historiens, à quelques exceptions près, ont surtout écrit des espèces d'hagiographies. À ce propos, je ferai remarquer que cette habitude de toujours penser à nous-mêmes en nous situant dans une échelle idéale de valeurs constituées [67] par les réalisations françaises et européennes, de toujours nous juger nous-mêmes, en nous comparant à ce modèle idéal que nous offre la culture française ou européenne n'a pas disparu. En font foi les déclarations de ces poètes de la nouvelle génération littéraire selon lesquels il n'y a pas de littérature haïtienne. (Entendez puisqu'il n'y a rien de comparable à Michaux, Lautréamont ou Aragon).

Quand on songe à ce que Price-Mars disait de notre bovarysme collectif ou aux observations que Frantz Fanon consignait dans "*Peaux Noires et Masques Blancs*" on s'aperçoit tout de suite qu'il y a dans tout cela un sentiment d'infériorité par rapport à un modèle étranger et que c'est ce sentiment qui par besoin de compensation est pour une bonne part à l'origine d'un complexe de supériorité tourné tout naturellement contre des congénères. Qu'on juge de ces réactions d'un jeune haïtien fraîchement débarqué à Miami et apercevant des noirs américains :

"Soudain, comme mes yeux parcouraient distraitemment l'immense salle d'attente, je reçus un choc au cœur ; dans un coin, groupés, soit par l'effet d'une règle inflexible, ou par leur commun accord, à l'écart des blancs, étaient assis une vingtaine de nègres et de négresses américaines".

"... Physiquement parlant, il n'y avait aucune comparaison possible entre leur type et celui de l'haïtien qui était beaucoup plus fin, beaucoup plus beau, beaucoup plus racé. Et rien qu'à évoquer la fine silhouette et la démarche chaloupée de nos paysannes, l'attitude tranquille et la noble simplicité de nos paysans, je me sentis envahi par une allégresse égoïste. Je dus faire un effort de volonté pour surmonter cette désagréable impression que m'avait laissée ce premier contact avec nos frères de race, en me disant que ces gens appartenaient certainement aux classes les plus pauvres, les moins instruites, soumises à toutes sortes de travaux avilissants, les plus opprimées par le préjugé de couleur, (ce qui était vrai) et que certainement par la suite, je rencontrerais des éléments plus représentatifs de cette race qui a su donner à l'Amérique de grands savants, de grands artistes et de grands industriels, (ce qui s'est d'ailleurs produit). Mais pour l'instant, je ne pouvais empêcher les vers de notre douce romance nationale de me revenir à l'esprit et d'éprouver à me les murmurer tout bas, un immense plaisir :

CHOUCOUNE, CE TÉ OU MARABOU
YEUX LI CLAIRE COU CHANDELLE

Comme j'éprouvais à leur vue plus de peine que de plaisir, et aussi le sentiment que la responsabilité du blanc devait être grande dans un tel état de dégradation voulue, (s'imagine-t-on quelqu'un s'enlaidissant à plaisir) je les quittai, emportant malgré moi la sensation que doivent éprouver les gens riches quand ils rencontrent des petits cousins pauvres et timides. Ils se disent : "Ils n'ont tout de même pas eu de chance, les pauvres. C'est vrai qu'aussi, ils sont loin d'être très intelligents". Sous-entendu, comme nous-même, nous le sommes".

(JACQUES LARGE)

J'ai déjà montré comment à cause de ses répercussions sociales, notre ambivalence culturelle se trouvait aggravée : il ne serait pas hors de propos dans le cadre de ces considérations sur l'histoire que je mette en relief comment des facteurs d'ordre économique également peuvent influencer sur la question, d'autant plus que notre situation économique et notre organisation sociale sont des corollaires de notre histoire.

[68]

Nos luttes politiques stériles n'ayant point remédié à la situation désastreuse à laquelle nous faisons face dès notre naissance comme peuple indépendant, notre économie n'a fait que se détériorer chaque jour davantage, nous plaçant ainsi de plus en plus sous la dépendance des grands pays développés. Il en est résulté une situation dont ces remarques de Pradel Pompilus sur la pénétration de l'anglais chez nous peuvent donner une idée :

"L'emploi de termes anglais est au contraire pour l'haïtien, dans la plupart des cas, une tragique nécessité : la grande industrie n'existe pas chez nous, et comme nous le verrons, c'est de l'Amérique que nous avons appris à reconnaître certaines choses : nous n'avons pas le choix des mots qui les désignent".

Tout ou presque nous vient de l'extérieur. Et avec les choses, une certaine conception de la vie et une façon d'être. Que sur la situation déjà existante soit venu se greffer cet apport américain, cela n'a pu que renforcer l'antagonisme entre une certaine manière d'être haïtienne et de penser exotique.

Et puis il y a aussi le contexte international. Frantz Fanon a fait une analyse pénétrante de la situation de la culture dans les pays décolonisés. Les pays d'Amérique latine sont sans doute sortis de leur sujétion à l'égard des anciennes métropoles française, anglaise ou espagnole mais les liens de dépendance économique et politique à l'égard du grand voisin du Nord, la politique de Big Stick toujours pratiquée par celui-ci, le droit de police qu'il s'est arrogé en vertu de la Doctrine de

Monroe et les manœuvres du capitalisme international ont créé un type de relations étrangement calquées sur celles d'avant l'indépendance.

À cause de tout cela, notre culture se développe dans une atmosphère particulière et notre dépendance de l'étranger devient tragique. Ainsi nous recevons de l'extérieur des produits manufacturés mais aussi des livres, des revues et des manuels de classe. Notre littérature encore vagissante et la situation générale du pays ne permettant pas d'avoir une production littéraire qui puisse espérer sur le plan des prix de vente concurrencer les livres étrangers, nos lectures sont donc presque exclusivement étrangères. Et comme cette situation n'est pas faite pour amener la promotion de notre littérature mais au contraire pour la maintenir dans un état de stagnation, nous sommes enfermés dans un cercle vicieux. Or nous savons que par le canal de la littérature, ce sont des modes de pensée et des attitudes qui s'imposent. Notre collectivité incapable de résister à tous ces courants étrangers est de plus en plus poussée vers l'aliénation. Surtout que les moyens d'information et de distractions modernes, le journal, la radio, le cinéma, la télévision et le disque, se mettent de la partie pour accélérer cette poussée. Emmanuel C. Paul a montré dans *"Panorama du Folklore Haïtien"* comment des distractions populaires cèdent le pas à des divertissements plus modernes. Il y a là une évolution dont on ne pourrait que se réjouir s'il ne s'avérait pas que cette substitution s'opère parfois au profit d'une dépersonnalisation. L'on se souvient que dans les années 1950, il a fallu une campagne passionnée dans la presse pour [69] donner un regain de vie à notre meringue populaire qui menaçait de disparaître devant l'invasion des rythmes latino-américains. Par ailleurs sur un autre plan, Pradel Pompilus a montré comment par la diffusion des nouvelles étrangères traduites en un français approximatif par les Agences de Presse, notre langage s'anglicisait.

Il faudrait aussi dire un mot sur notre enseignement qu'il conviendrait d'adapter davantage à notre situation et qui devrait avoir un peu plus pour objectif d'intégrer l'individu à notre milieu. Mais comme d'importantes réformes viennent d'être entreprises dans ce domaine, il faut souhaiter qu'elles apportent ce correctif nécessaire.

Enfin signalons que la centralisation excessive sur les divers plans : culturel, politique, administratif et économique qui a tout placé

entre les mains d'une minorité d'une ville (ne parle-t-on pas parfois de la république de Port-au-Prince ?) et qui fait des problèmes de culture l'affaire de deux ou trois clans rivaux, n'a pas peu contribué à faire produire tous leurs effets aux divers facteurs que nous avons passés en revue.

Ce sont donc ces facteurs qui ont modelé un visage de l'haïtien et lui ont dicté un comportement où l'on peut relever les traces de son ambivalence culturelle.

Dans la période qui s'étend de la fin du siècle dernier jusqu'à l'occupation américaine, il semble que l'antagonisme intérieur et l'aliénation provoquée par cette ambivalence aient atteint leur paroxysme en produisant un type d'haïtien dont l'espèce est sans conteste en voie de disparaître mais dont l'extinction n'est peut-être pas encore complète puisqu'un écrivain contemporain, Fortuné Bogat, nous le présente encore dans la galerie de ses caractères. Chez les romanciers de l'époque 1900-1915, il était cependant un personnage plus familier et l'on se souvient sans doute d'Etienne Pitite-Caille, dont Justin Lhérisson nous a tracé un portrait cruel. Mais empruntons plutôt à Fortuné Bogat sa plume :

"Ce dernier caractère que nous baptiserons de ROCHENANDLO, est presque toujours un fils à papa élevé à l'étranger. Il est instruit, éduqué, tout en étant mal élevé et ne comprenant rien aux choses de son pays... Ne se sentant ni étranger ni haïtien, il rend tout le monde responsable de ses sentiments de frustration, y compris ses propres parents. Il vit dans un quasi-isolement et semble se désintéresser des activités sociales ou autres qui ont lieu autour de lui"

Ce type d'haïtien dépaysé chez lui, étranger sur son propre sol, est peut-être un cas extrême. Nous pouvons par là mesurer l'importance des répercussions de cette ambivalence culturelle.

C'est sur le plan de la conscience et des sentiments, des attitudes et du comportement que peuvent s'observer les effets de cette ambiguïté qui conduit si souvent à faire prédominer le Paraître sur l'Être.

Notre susceptibilité est un fait avéré :

[70]

"En Haïti, la susceptibilité est à fleur de peau chez les dieux comme chez les hommes : un rien les offense".

(ALFRED MÉTRAUX)

La raison en est que nous avons été trop longtemps en butte à la malveillance et aux attaques injustifiées des détracteurs de notre race et de notre indépendance. Nous avons été trop longtemps la risée du monde esclavagiste et colonialiste qui surveillait, épiait les moindres démarches de notre vie politique pour les déformer et les colporter partout comme autant de preuves de notre incapacité à nous gouverner. D'ailleurs quand nous n'étions pas les cibles réelles, nous servions de prétexte aux moqueries que l'on voulait en fait déverser sur les potentats ou les pays d'Europe. Ainsi en 1850, l'avènement de notre second Empire ayant eu le malheur de coïncider avec celui de Napoléon III, notre malheureux Soulouque connut une immortalité dans le ridicule parce que les pamphlétaires de France, trop couards pour s'attaquer directement à Badinguet, déversaient leur bile sur Haïti et son chef. Comme cette pratique dure encore l'on comprendra que notre sensibilité soit loin d'être démobilisée. Et puis pour surexciter cette susceptibilité il y a notre orgueil. L'on sait quelle légitime fierté nous tirons de notre histoire et le poème de Morisseau-Leroy sur Dessalines tendant à montrer que l'haïtien était le nègre par excellence, le paragon du rebelle et l'archétype de l'insoumis, celui qui ne disait pas : yes sir ! Voici une anecdote qui montrera combien ce sentiment est encore vivace en nous.

C'était en l'année 1956. Nous étions quelques étudiants réunis devant l'École Libre de Droit et discussions des derniers événements politiques. Je ne sais trop comment l'on vint à parler du dictateur Trujillo dont l'astre brillait à ce moment du plus sinistre éclat. L'un d'entre nous, emporté sans doute par son indignation, déclara péremptoirement que seul le peuple dominicain pouvait tolérer aussi longtemps une dictature aussi monstrueuse et que jamais au grand jamais on ne verrait les fils de Dessalines, de Christophe et de Pétion accepter pareille infamie. À l'en croire le peuple haïtien dans un cas pareil, aurait tôt fait de renverser le tyran et de rétablir la liberté. Cette sortie pour

le moins extravagante jeta un froid. Enfin l'un d'entre nous, rompant le silence, lui demanda : "Ainsi selon vous, le peuple haïtien serait supérieur au peuple russe, par exemple, qui a pourtant bien supporté la dictature de Staline ?" Inutile d'ajouter que sur cette remarque notre bonhomme se tint coi et que la discussion tourna court. Nous avons donc été portés à dresser de nous-mêmes une image historique, martiale, généreuse, fière et noble à laquelle nous nous sommes, avec un peu trop de complaisance, mis à rendre un culte narcissique de sorte que plus s'agrandissait le décalage entre cette image et la réalité, plus notre orgueil et par voie de conséquence notre susceptibilité étaient mis à vif. Car les dures réalités économiques et sociales se chargeaient de nous ramener à des réalités fort déprimantes. Pourtant dans la mesure même où ce portrait en beau correspondait à quelque chose de passé et collait de moins en moins à la réalité, plus nous nous y accrochions désespérément par une sorte de réflexe de compensation. Il en résultait une frustration qui se traduisait [71] par un renforcement de la susceptibilité, de l'attitude traditionnelle de substitution du Paraître à l'Être.

Il est évident que pour la susceptibilité et l'orgueil tout autant que pour la vanité dont l'anecdote rapportée plus haut a pu donner une preuve que l'on ne saurait attribuer à l'haïtien aucun monopole. Le vantard, l'orgueilleux et le susceptible ou encore le "grand banda", comme on dirait en Haïti, sont de tous les temps et de tous les pays. Néanmoins je crois que chez nous ces traits de caractère si fréquents ont ceci de particulier qu'on doit les considérer principalement comme une manifestation de notre ambiguïté culturelle. D'ailleurs tout y concourt : la situation économique par sa précarité, la politique par son instabilité, l'ordre social par son arbitraire, l'importance du Dire sur le Faire ... et surtout la politique, la politique qui occupe une place capitale dans notre vie et qui fait du prestige, de la considération, du Paraître en somme, une nécessité.

Presque tous nos romanciers ont dépeint dans leurs livres le politicien vantard et "calbindeur". Mais ce n'est pas seulement dans notre vie politique qu'on rencontre un tel personnage. C'est partout et dans la vie de tous les jours qu'on peut retracer un comportement et des sentiments orientés dans le sens du "mieux-paraître".

Paul Moral dans son livre sur le paysan haïtien montre comment certaines traditions en voie de disparaître, comme le coumbite, ne se

maintiennent, en dépit de leur caractère ruineux que par ce souci qu'a "l'habitant" de gagner du prestige et de la considération aux yeux de ses proches :

" ... la persistance du "coumbite" à l'ancienne répond ... à une sorte de tradition de prestige, ruineuse pour le petit exploitant qui, par émulation ou désir de paraître, n'hésite pas à engager une bonne partie de la future récolte pour organiser une spectaculaire "corvée". Par exemple, le défrichage de 2 hectares de terre, occupant une vingtaine d'hommes pendant deux jours, ne coûte pas moins de 150 gourdes, alors que la terre plantée en maïs n'en rapportera que 200 à 250 gourdes".

Ce souci du décorum, du "mieux-paraître" est tellement marquant dans la vie de l'haïtien que ses moindres démarches en sont influencées. Ainsi, non seulement Moral mais encore tous ceux-là qui se sont attachés à décrire la vie des gens de nos campagnes le disent : si souvent les paysans vivent dans les liens d'une sorte de mariage naturel dénommé "placage", ce n'est pas par un désir de vivre dans le vice, mais tout simplement parce qu'un "mariage selon les règles" représente un déboursé considérable :

"... le mariage religieux qui, depuis une vingtaine d'années possède une valeur légale — est regardé dans les campagnes comme un événement considérable, attestant une promotion sociale certaine, une émancipation effective de la commune condition, et qu'à ce titre il doit être entouré de réjouissances particulières, accompli dans un décorum compassé et brillant, d'inspiration urbaine. Tout cela coûte très cher : préparation de la "bamboche" (fête joyeuse où l'on s'amuse tout son saoul) offerte à la famille et au voisinage, achat de vêtements et de colifichets... Mais on ne concevrait pas un mariage "chiche", dépourvu de faste, une "noce-chien" qui déconsidérerait le nouveau ménage, lui ferait d'emblée une réputation d'avarice, [72] de "crasse". Il ne faut donc pas s'étonner que des tentatives de "mariages de dévotion", avec des sacrements gratuits et austère tenue de pénitent, n'aient mené à l'église que quelques rares couples vieillis dans le "placage" et désireux, sur le tard, par ultime crainte du "diab", de régulariser leur situation".

Il n'est pas jusqu'au sentiment religieux lui-même qui ne soit soumis à ce souci du "mieux-paraître" :

"...la majorité des " mounes communies" (catholiques pratiquants) se recrute parmi les paysans un peu aisés, pour qui le catholicisme apparaît en partie, on l'a vu, comme une marque d'honorabilité et de distinction".

Si de la campagne nous passons à la ville, nous pourrions faire des considérations similaires avec cette différence que les manifestations de cette vanité seront plus exagérées, les subtiles différences sociales, le snobisme et l'imitation de l'étranger rendant plus impérieuse cette nécessité de Paraître. Dans les classes populaires des villes, à quelles démarches aberrantes les "communions solennelles", les baptêmes et les mariages n'entraînent-ils pas les gens ? On n'hésite pas à se ruiner (ou à ruiner les autres) pour pouvoir offrir un "barbaco" (fête où les aliments et la boisson regorgent) ou organiser une véritable bamboche et l'on est fier que la ville entière s'extasie sur la bombance à laquelle la communion, le baptême ou le mariage ont donné lieu. Bien entendu ce comportement ne fait que s'aggraver à mesure qu'on s'élève dans l'échelle sociale. En somme le pays lui-même, ne vit-il pas au-dessus de ses moyens, en maintenant par exemple une théorie d'ambassadeurs et d'attachés militaires chez des peuples avec lesquels nous avons parfois à peine des relations d'amitié. Une économiste avait proposé comme mesure d'austérité la réduction de notre représentation diplomatique. On cria haro sur elle, la "carrière" diplomatique convenant sans doute trop bien à des gens si friands du plaisir de Dire et de Paraître.

Enfin je ne crois pas qu'il soit bien nécessaire d'insister sur la politique qui est tout axée sur le Paraître, surtout si on sait qu'en Haïti c'est l'alpha et l'oméga, et que tout dépend d'elle : fortune, rang social, considération, prestige, honneurs.

Ce sur quoi, il convient de mettre l'accent, c'est sur une contradiction, qui est un autre reflet de notre ambivalence. Que l'Haïtien soit orgueilleux, susceptible et fort préoccupé de Paraître, c'est ce que nous venons de voir, mais que ce même Haïtien soit, lui aussi, né malin, qu'il fasse preuve d'humour, de malice, d'ironie et ait un goût presque immodéré de la satire, c'est ce dont nous convainquent son comportement quotidien, le langage créole si imagé, son amour du Dire, les "coups de langue" dont se nourrissent la "propagande politique" et le

télédjol. Dans le seul domaine des chansons (chansons-pointes, chansons politiques, chansons de carnaval, chansons égrillardes...) nous aurions de quoi occuper longtemps nos réflexions. Pour donner une idée à la fois de la violence de cet humour et de l'importance qu'il peut prendre qu'il me suffise de dire que certaines chansons politiques ont fait l'objet d'une interdiction officielle parce qu'elles se révélaient d'un effet beaucoup trop nocif pour les autorités en place. Voici une anecdote que nous rapporte, à ce propos, Suzanne Comhaire-Sylvain ;

[73]

"J'ai été témoin d'un fait de ce genre : une chanson de Carnaval, paraît-il assez obscène, avait eu tant de succès grâce à son air entraînant et facile, que tous les orchestres populaires l'avaient adoptée, même les jazz des bals mondains en jouaient la mélodie en y apportant des variations, Les écoliers s'en emparèrent. Dans mon quartier, les bambins de sept à huit ans s'en servaient comme air de ronde. Soudain, la chanson perdit de sa popularité : elle ne fut plus jouée dans les bals ; si un passant la fredonnait, on le regardait avec suspicion ; j'appris de ma[^] cuisinière, qui avait toujours eu l'air sur les lèvres, que cette chanson avait pris un sens séditieux et qu'elle était maintenant défendue par la police. Un ivrogne qui la chantait avait été jeté en prison".

Comment dès lors expliquer que ce même Haïtien si malicieux, si ironique et si plein d'humour soit si prompt à se raidir et à prendre la mouche ? Peut-être qu'il faut voir dans cet orgueil et cette susceptibilité une conséquence de cette situation fautive dans laquelle nous nous plaçons en voulant trop artificiellement substituer un certain Paraître à notre Être véritable et en même temps dans cet humour et ce goût de la satire, une lucidité, une conscience aiguë de notre situation, qui nous porte à en dénoncer le côté mascarade.

C'est là une première contradiction. Il en est d'autres. J'ai relevé notre goût pour l'emphase, la grandiloquence. Dans celui du faire, j'ai parlé du "calbindage" qui consiste à donner le change sur ses sentiments véritables et à endormir de belles paroles. Également j'ai parlé de notre penchant pour les attitudes outrancières et les positions extrêmes. Enfin je viens de mettre en relief notre souci de "mieux-paraître" qui se traduit fort souvent par la vanité, le désir de Paraître et de jeter la poudre aux yeux. Or il s'évidente qu'à ce goût du cérémo-

nial, qu'aux démonstrations enthousiastes de sentiments chaleureux, aux protestations d'amitié éternelle ou de sincérité correspondent trop souvent l'inconstance ou même l'inconsistance des sentiments que nous prétendons éprouver. En d'autres termes il y a trop souvent disparité entre les idées et les sentiments que nous éprouvons et les manifestations que nous en donnons. C'est ce que dans le langage vernaculaire l'on caractérise par l'expression "di fé paille maïs" (feu de paille !). Parfois même l'exubérance, la chaleur des transports ne recouvrent que de l'indifférence et les intempérances de langage ou les attitudes extrêmes sont vite suivies par l'oubli.

"Dans une effervescence politique vous n'avez qu'à éviter le premier mouvement pour que vous soyez quitte, au moins pour la face. "Boisez" et revenez plus tard : vous êtes sauvé tant l'oubli est l'une de nos suprêmes qualités".

(CITÉ PAR PRADEL POMPIUS)

Une telle contradiction ne pouvait passer inaperçue et la sagesse populaire la dénonce dans de nombreux proverbes ou dictons dont le plus cruel est certainement celui-ci : "Dèyè dos, nan Guinin" ⁴⁶ qui exprime d'une façon à la fois imagée et saisissante ce caractère éphémère des sentiments. Et là encore nous retrouvons le Paraître dissimulant l'être car n'est-ce pas la volonté de masquer une indifférence et de [74] donner le change sur nos véritables sentiments qui sont à l'origine de cette inéquation des sentiments et des attitudes ?

Si nous poursuivons notre inventaire je crois qu'à côté de notre optimisme (réel) indéracinable il faudrait placer notre pessimisme (feint) tout aussi indéracinable. Ici je pense à la fameuse définition de l'haïtien du Docteur Price-Mars que j'ai rapportée et aux vers d "*Haïti Chérie*" d'Othello Bavard que j'ai déjà également cités. Tandis que *l'Oncle*" met lyriquement l'accent sur notre bonté qui est celle du Galiléen même et notre optimisme, notre confiance dans le "Bon Dieu bon", le poète créole met ironiquement l'accent sur notre manie de

⁴⁶ *Traduction* : À peine parti, on est comme mort.

N.B. "Nan Guinin", La Guinée (en Afrique) c'est la terre des ancêtres, donc les pays des morts...

Traduction littérale : Tout ce qu'on a laissé derrière soi, c'est la Guinée.

toujours parler de politique "et d'entonner un sempiternel refrain" sur la mauvaise situation. Manie tellement ancrée dans nos habitudes qu'elle pourrait nous faire passer presque pour des gens tristes. De quoi provoquer l'ire de Morisseau-Leroy :

Côté ous prend nous trisse là ?

Nous pas pi trisse passé l'autre. ⁴⁷

Sans doute la "situation économique" est loin d'être gaie mais trop souvent dans ces éternelles plaintes sur les affaires qui ne marchent pas (zaffai pas bon !) il y a aussi une attitude de circonstance. Et puis l'unanimité, pour une fois, est trop parfaite aussi bien de la part des nantis que des dépourvus pour qu'on ne sente pas la simulation sous ce pessimisme de façade. Cette dernière attitude d'ailleurs doit être considérée dans la ligne de ce que nous disions sur notre comportement si souvent marqué au coin de l'hypocrisie et de la ruse, du bacouloutisme et du calbindage.

Puisque nous parlons de bacouloutisme et de ruse, relevons une autre contradiction. L'haïtien se vante (de bien des choses mais entre autres...) d'être d'un scepticisme foncier, d'une incrédulité naïve et radicale en tout (sauf en religion bien entendu). La sagesse populaire encore une fois le confirme par un de ses dictons : "Haïtiens, tizoreilles, for li oué pou li crè" ⁴⁸. Cela est fort compréhensible dans un milieu où tout le monde joue à Paraître plus qu'à Être et où l'hypocrisie et la ruse sont monnaie courante. C'est sans doute pour bien souligner ce scepticisme et indiquer son intention de ne pas s'en laisser imposer que l'haïtien a pris l'habitude de se désigner lui-même, et aussi le pays, par l'expression : "d'Haïti-Thomas". ⁴⁹

⁴⁷ *Traduction* : Qui vous fait croire que nous sommes tristes ? Nous ne le sommes pas plus que les autres.

⁴⁸ *Traduction* : C'est en touchant du doigt la réalité qu'un haïtien se laisse convaincre.

⁴⁹ Jusqu'à présent personne n'a donné une explication valable des raisons et des circonstances qui ont été à l'origine de cette expression. Et Pradel Pompilus, pour sa part, dans son étude sur la langue française en Haïti est obligé d'avouer que : "l'origine de l'expression est obscure". Cependant il reproduit, entre autres exemples, cette phrase du romancier Gérard Duc qui est la traduction fidèle de l'adage créole que je viens de citer : En cela, il ne faisait

Mais ce qu'il est piquant de constater c'est que ce même d'Haïti-Thomas qui se [75] targue d'être un esprit fort, revenu de toutes les ruses et de toutes les hypocrisies est en même temps cet haïtien tellement crédule, friand d'"audiences" qui fait ses délices du télédjol et de la "propagande" et à qui, même à un âge adulte, les légendes et les superstitions de notre folklore procurent des peurs si délicieuses.

Il est vrai que dès la plus tendre enfance nous sommes entraînés à une sorte de pratique intensive du rêve éveillé. Emmanuel C. Paul nous a fait voir quelle place privilégiée occupaient dans la vie de nos campagnards, les contes. En effet si entendre des histoires et en conter, proposer des devinettes et y répondre constitue l'unique divertissement des jeunes, les paysans, même adultes, en font encore leur délectation, au cours des veillées funéraires, des combites et des soirées récréatives. D'un autre côté, Roger Mortel et Jacques S. Alexis nous ont rappelé que nos jeunes citadins, eux aussi, semblables en cela à tous les enfants de leur âge n'ont pas de plus grand plaisir que de se faire raconter les histoires légendaires de notre folklore, et nous avons pu voir que leurs aînés, s'ils éprouvent quelque gêne à parler de Bouqui et de Ti-Malice ⁵⁰, par les "audiences", le télédjol et la "propagande" continuent de "tirer des contes" ⁵¹. De cette passion des contes nous gardons certainement un goût pour l'évasion, le merveilleux et la fantaisie que la réalité souvent décevante, la religion populaire si fertile en légendes et superstitions, notre optimisme indéradicable (Bon Dieu bon) et notre sens de l'humour viennent accentuer. Je garde le souvenir de ces journées ensoleillées que nous consacrons alors que nous n'étions plus de tout jeunes bambins, par une sorte de jeu délibéré et systématique à de passionnantes séances de rêve éveillé. Nous poussions même le souci du réalisme jusqu'à introduire une intention satirique dans ces récréations de notre imagination en réservant des

que suivre cet instinct qui veut qu'un nègre d'Haïti-Thomas, avant de croire mesure à l'aune de ses propres yeux". (P. Pompilus, *La Langue Française en Haïti*, p. 190). Je ne sais plus quel auteur, cependant, inversant la formule, parlait des "Thomas d'Haïti" pour désigner les haïtiens. Ce qui confirme mon impression que pour comprendre cette expression l'on doit songer au fameux Thomas Didyme de l'Évangile, célèbre à cause de son scepticisme justement. Et en effet, tout s'éclaire dans l'optique de cette tradition d'incrédulité dont je parlais.

⁵⁰ Personnages de notre folklore.

⁵¹ Raconter des histoires, en créole.

rôles plus ou moins grotesques à ceux d'entre nous que nous voulions taquiner ou aux dépens de qui nous voulions rire.

C'est sans doute ce compagnonnage quotidien du rêve et de la réalité dans la vie de l'Haïtien et dans son art aussi, que Jacques S. Alexis a voulu désigner sous le nom de "réalisme merveilleux" car depuis toujours nous avons fait nôtre cette parole d'André Breton : "Le merveilleux est toujours beau, seul le merveilleux est beau". C'est sans doute aussi en ce sens que se justifie l'opinion d'Auguste Viatte : "Tout Haïtien naît poète : la beauté de son pays, sa propre émotivité, stimulant cet instinct spontané". Enfin cela explique qu'en dépit de la ruse, de l'hypocrisie, et malgré le scepticisme dont il se targue, en face des êtres et des choses, l'haïtien soit toujours en état de réceptivité.

En résumé j'ai essayé de montrer que la vie de l'Haïtien se déroule sous le signe d'une ambiguïté que j'ai caractérisée par la prédominance du Paraître sur l'Être. Dans ce but j'ai examiné les manifestations les plus évidentes de cette ambiguïté dont nous avons vu qu'elle était fondamentalement d'ordre culturel. Je suis heureux de [76] trouver une nouvelle confirmation de cette opinion dans la pensée de l'Ecole des Griots.

Les ethnologues et sociologues qui composaient cette école ont voulu pousser jusqu'à leurs conséquences extrêmes les idées du Docteur Price-Mars et, selon Pradel Pompilus qui résume l'essentiel de leur doctrine, ils "ont montré que de la rencontre des éléments africains et européens et du contact de ces deux civilisations sur le sol de Saint-Domingue sont sortis non seulement une nouvelle variété ethnique, les sang-mêlés, mais aussi, sur le plan culturel, un phénomène de concentration, "un métissage culturel" affectant la religion, la langue, les mœurs, les traditions...". Et comme, pour reprendre les paroles même du groupe, après l'indépendance "l'élite haïtienne rejette le facteur primordial au bénéfice exclusif de l'appoint gallo-latin cette démarche purement spirituelle se répercute sur le plan politico-social". Lorimer Denis et le Docteur François Duvalier, les deux porte-parole de cette école n'hésitent pas à déclarer : "Puisqu'en outre l'histoire et la sociologie enseignent que le génie d'un peuple est fonction de la stabilité de ses composantes ethniques, laquelle stabilisation commande son rayonnement dans tous les domaines de l'activité (agriculture, industrie, art) nous avons toujours préconisé l'harmonisation des deux tendances profondes et directrices de l'âme haïtienne". Et, ajoutent-

ils : "à la lumière de ces données, le problème haïtien nous paraît avant tout un problème culturel".

En plus de cette référence prestigieuse je pourrais trouver encore une caution chez de nombreux romanciers ou poètes qui ont développé un point de vue similaire. Ainsi nous dépeignant l'Haïtien dans son très beau poème "*Notre Pays*", Franck Fouché insiste sur ce dualisme culturel :

Nous aimons le violon,
Autant que le tambour.
Nous aimons l'Église,
Et nous adorons le Vodou.

Mais plus encore que ces vers me paraît significatif un bref récit de Léon Laleau intitulé "*Souvenir de Carnaval*". En tête de cette courte nouvelle, de cette "audience", je devrais dire, l'auteur a placé en épigraphe cette pensée de Georges Ohnet : "Dans toute femme il y a l'étoffe d'une comédienne" et il nous présente ce récit comme une illustration de la ruse et de la dissimulation féminines. Mais bien plus que ce lieu commun rebattu et sujet à caution, il me semble qu'il y a plutôt dans cette relation d'un fait vécu, selon toute évidence, un exemple de cette comédie que donne si souvent la vie chez nous, un exemple donc de cette division entre l'Être et le Paraître que j'ai voulu montrer chez l'haïtien. Ce récit prend en ce sens une valeur de témoignage que l'habileté, la sûreté de touche et d'ironie avec lesquelles Laleau nous relate les faits, fixe les attitudes et note les mêmes détails ne contribuent pas peu à renforcer.

Le lecteur le moins averti des choses d'Haïti saisira de suite la valeur symbolique de cette histoire. Je crois cependant qu'il ne serait pas contre-indiqué de mettre en lumière la place qu'occupe la danse chez nous. Pour cela nous n'hésiterons [77] pas à remonter très loin, à l'Afrique en l'occurrence. Dans son livre, "*Apport de l'Afrique à la Pensée Humaine*" Eugène Guerrier constate que : "La musique chez le noir est une forme fonctionnelle et aussi une forme interprétative de pensée". Il faut croire qu'à ce point de vue nous sommes les fidèles héritiers de nos pères puisque nos poètes, nos essayistes et nos romanciers ont toujours mis au premier plan la danse quand il s'agissait de nous caractériser. Et si le Docteur Price-Mars définissant l'Haïtien met

l'accent d'abord sur le chant sans négliger la danse (... l'Haïtien : un peuple qui chante et qui souffre, qui peine et qui rit, un peuple qui rit, qui danse et se résigne...), Franck Fouché, lui, accorde toute son importance aux deux :

Nous avons un pays de danses et de chansons,
de chansons et de danses ...
— Mais s'est toute notre âme, la chanson et la danse ! —
Nous dansons et chantons
quand la joie allume un "boucan"
au fond de nos poitrines bronzées,
Nous chantons et dansons
quand la vie nous lacère le cœur
et accroche une larme au bord de nos prunelles.

Quant à Justin Lhérisson il nous déclare sur un ton où il serait assez difficile de faire la part de l'humour et de la conviction qu'en Haïti "faire un mauvais pas dans une affaire quelconque ne pouvait procéder d'autre chose que de ne pas savoir danser".

En vérité, il semble bien, comme le fait remarquer le même auteur, que même si l'on ne trouve pas trace de ceci dans nos constitutions, nos us et coutumes aient fait de l'obligation de savoir danser, une obligation morale et sociale et un exutoire aussi bien spirituel qu'érotique. Car il faut dire que si la musique, le chant, sont les fidèles compagnons de chaque instant de notre vie, la danse, elle, en est la synthèse parfaite et l'expression la plus complète. D'ailleurs la musique pour nous est avant tout, et peut-être uniquement, rythme par conséquent danse. Que l'on considère par exemple que nos compositeurs ne feront jamais dans leurs œuvres, la séparation entre la chanson à "dire" et la pièce à danser mais combinent toujours ces deux genres ou bien encore que nos instruments de musique populaire, les *vaccines*⁵², loin de constituer les "vents" et de jouer la mélodie, ne font que ponctuer par des soufflements brefs le rythme qu'ils marquent en définitive comme le tambour. En outre l'on connaît le rôle essentiel que joue la danse dans le vodou. Elle précède, prépare et provoque la crise de

⁵² *Vaccines* : instrument de musique populaire fait d'un tuyau de bambou dans lequel le joueur souffle tout en marquant le rythme en frappant dessus avec une baguette de bois.

possession et est ainsi un élément inséparable de la religion populaire qui ne se comprend pas sans elle. L'on sait aussi quelle est l'importance sociale de la danse : en plus d'être le véhicule d'une culture à travers le vodou, elle demeure pratiquement le seul divertissement de nos campagnards. Dans nos villes son importance n'est pas moindre car si la meringue de salon ou meringue lente fait la [78] joie d'un petit groupe, la classe cultivée participe avec le même enthousiasme que le peuple aux joies des "coudjailles" (retraites aux flambeaux), des défilés carnavalesques et éprouve la même passion à danser la meringue populaire.

La danse constitue donc une cristallisation parfaite des divers éléments culturels à l'occasion desquels peut se manifester l'Être véritable de l'Haïtien surtout si l'on considère qu'en dépit des différences sociales qui trouvent leur écho même dans nos danses, le haut fonctionnaire sanglé dans son collet blanc demeure sensible aux mêmes appels que le paysan circulant pieds nus dans les mornes. Selon Larmartinière Honorât : "L'âme même de la nation transpire dans les pulsations des tambours...". Ce qui le porte à se demander : "Quel est cet Haïtien qui ne se remue pas à son appel saccadé dans la nuit des campagnes et sous la tonnelle des dieux ? Il n'est pas encore né ou c'est un malade rongé par le complexe d'infériorité ou d'autres préjugés".

L'on comprend en fonction de tout cela la valeur de témoignage et de symbole que prend cette page de Léon Laleau. Il dépeint précisément cette attitude de feinte indifférence et de dissimulation à l'égard d'un spectacle qui fait vibrer intensément le sujet et met du même coup en lumière à l'occasion d'un phénomène privilégié ce jeu de cache-cache entre l'être et le Paraître dont la source est notre ambivalence culturelle. Mais j'ai déjà assez parlé. Voici ce "*Souvenir de Carnaval*".

L'auteur nous décrit un après-midi de Carnaval. À un balcon, plusieurs jeunes filles regardent défiler les masques qui prennent leurs ébats égrillards dans la rue :

"Effervescente après-midi de Mars... À mon balcon baigné de soleil, une théorie multicolore d'ombrelles légères protégeant à peine — au grand désespoir des marjolets en mal de galantiser — des fronts de demoiselles étincelants d'ébriété. Brise indiscrète, batifolant dans les coiffures et provoquant sans cesse le tableau de la légèreté de beaux doigts soutenant une

barrette qui s'affaisse ou un nœud majuscule qui défaille. Frissons imperceptibles presque de mouchoirs rencognés aux narines — car il pleut de la poussière, et qu'accompagnant des rires saccadés de désirs, des réflexions pleines d'esprit et d'à-propos encore que traînantes de leur cortège d'arrière-pensées. Bruits stridents de chaises qui se déplacent, qu'on délaisse, pour que les yeux féminins puissent voir, sans être vus, en paraissant ne pas regarder toutes les contorsions fessières des lorettes fessues qui constellent ce chaos informe qu'est la bande de Gilbert".

On s'apprête donc à voir passer la bande de Gilbert. Dans un épais nuage de poussière elle arrive, en effet, sous le balcon dans un tintamarre de musiques discordantes, de "propos jobards de masques enfarinés" de bruits, de tapage de foule en goguette et surtout dans un luxe d'exhibitions chorégraphiques.

"Cochers en rupture de "ping-pong" avec encore aux doigts le parfum des brides, cordons bleus puant le chou, ruffians, donzelles frivolettes, s'accouplant amoureusement pour couronner dans une étreinte suprême tous les gestes tournoyants et dégingandés de leur chorégraphie artistiquement indécente".

Cette assistance choisie de jeunes filles installées au balcon pour les regarder passer ayant attiré l'attention de certains pitres de la bande, ceux-ci s'arrêtent sous [79] le balcon pour lancer des plaisanteries indécentes et donner une démonstration de leur talent de danseur. Cela eut pour effet de créer un froid parmi les jeunes filles.

"La bande s'obstinait à ne pas s'en aller et à toujours chanter les mesquineries chatouillantes que n'aime point entendre la femme quand on l'observe ; ce charme du silence contraint où les œillades furtives et les lèvres blémisantes sont lourdes de choses inédites, se prolongeait lorsque ma voisine de gauche hurla :

— les sal...

Et en un haut-le-corps étouffa dans sa gorge la fin de son anathème. Brusquement je me retourne. Ses yeux étincellent. La pudeur en flux rouge lui monte aux joues et ses mains nerveusement crispées, éteignant on ne sait quelle force invisible... Enfin vraie statue de l'indignation...

Elle veut s'éclipser. Je lui ouvre une porte et elle disparaît violemment, ce qui fait un bruit tonitruant qu'on entend à peine, le petit groupe du balcon ayant encore l'attention retenue par la meringue ...

Mû alors par je ne sais quel sentiment que me suggère la vivacité de la disparition de cette pâle enfant d'ordinaire si tendre, je regarde au travers des persiennes et j'aperçois, — tableau horriblement voluptueux et déconcertant —, ma demoiselle, ma voisine de gauche qu'incommodaient les propos et les entrechats des masques, dansant follement (comme dans le populo) en face d'un grand miroir, admirant ainsi la dextérité vertigineuse de ses reins savamment remués au son de la musique populaire de la bande de Gilbert qui déambulait toujours sous le balcon".

Ce récit nous le montre bien, un dualisme mal dominé chez l'Haïtien donne lieu à des problèmes d'autant plus aigus qu'ils se situent à l'intérieur même de sa conscience dans cette coexistence de deux cultures et dans l'usage quotidien de deux langues. Etant ainsi un être divisé qui cherche à ne faire paraître au dehors que cette partie de lui-même que les préjugés sociaux, culturels, politiques et la mode du moment flattent, il n'est pas étonnant que l'ambiguïté devienne le trait marquant de sa vie.

Je puis cependant faire remarquer pour notre décharge, si tant est qu'il faille disculper l'Haïtien de quoi que ce soit, qu'il ne s'agit nullement d'un fait circonscrit à notre seul pays. La citation d'Alain Locke que j'ai reproduite à propos de la valeur compensatoire de la mythomanie fabulatrice observée chez nous, montre qu'il s'agit d'un phénomène observable "dans tous les groupements noirs de l'hémisphère occidentale". C'est même un trait commun non seulement aux noirs mais à la grande majorité des habitants de cet hémisphère, plus précisément aux habitants de l'Amérique latine. Roger Mortel l'a montré :

"Soulignons, en dernière analyse, que la chronicité de la misère ne manque jamais d'inférioriser ses victimes, de passer au laminoir leur amour-propre, et l'homme antillais, orgueilleux et affectif, atteint d'un complexe d'insuffisance sociale hérité de l'esclavage colonial, essaie d'ordinaire d'éteindre non seulement son sentiment d'infériorité par un *désir de paraître* ⁵³, une démangeaison de se mettre en vedette qui s'iden-

⁵³ C'est nous qui le soulignons.

tifiée à "l'hyperesthésie d'arriviste" observé par Garcia Calerons en Amérique latine"

[80]

Ce que confirme d'ailleurs le témoignage d'un éminent écrivain latino-américain, Alejo Carpentier :

"Nous sommes entourés de gens dont la vie, en particulier dans les villes, ne coïncide pas avec l'image intérieure qu'ils se font d'eux-mêmes, qui sont accablés par les contraintes du quotidien qui voudraient s'en échapper, pour se retrouver".

Enfin, Frantz Fanon a mis en lumière dans quelle mesure l'infériorisation culturelle, séquelle de l'ère coloniale, influence la vie dans les colonies ou dans les pays anciennement colonisés :

"Indépendamment de quelques ratés apparus en milieu clos, nous pouvons dire que toute névrose, tout comportement anormal, tout éréthisme affectif chez un Antillais est la résultante de la situation culturelle. Autrement dit, il y a une constellation de données, une série de propositions qui, lentement, sournoisement, à la faveur des écrits, des journaux, de l'éducation, des livres scolaires, des affiches, du cinéma, de la radio, pénètrent un individu — en constituant la vision du monde de la collectivité à laquelle il appartient".

Sans doute en écrivant ceci, l'auteur pensait plus précisément à la Martinique et à la Guadeloupe, mais par les différentes situations évoquées dans les pages précédentes l'on voit dans quelle mesure cela peut s'appliquer à nous également.

L'âme tiraillée par deux cultures, l'Haïtien est ainsi amené fort souvent, dans ses attitudes, ses sentiments, ses prises de position et ses opinions par un besoin de compensation et de valorisation à jouer à Paraître plutôt qu'à Être tout simplement ce qu'il est au fond. Il est dès lors admirable qu'en dépit des handicaps de tous genres dont le handicap culturel, qui n'est pas le moindre, il ait réussi à se former une personnalité propre et à jeter les fondements d'une culture originale, dans une fusion de traits africains et européens qui se révèle aussi bien dans

un vers d'Oswald Durand, dans un pas de meringue, ou dans les "haïtianismes" de notre langage que dans notre attitude, bien propre à nous, en face de la vie.

[81]

PORTRAIT DE L'HAÏTIEN

POSTFACE

[Retour à la table des matières](#)

Dans les pages qui précèdent, j'ai évoqué le visage de cet inconnu : l'haïtien. Il nous est apparu, selon l'éclairage : cartésien, réaliste, méfiant et rusé et en même temps naïf, crédule et superstitieux ; taciturne et secret et pourtant hâbleur, "audiencier" et volontiers "propagandiste" avec délectation ; railleur et humoriste et quand même susceptible et orgueilleux, résigné et fataliste enfin et cependant optimiste, passionné et tête brûlée même.

Si je voulais caractériser sa "philosophie", je dirais que c'est un art de vivre en équilibre sur la corde raide, du sourire et des yeux bandés au bord du gouffre. Un art de vivre qui est aussi une "politique" de dosage subtil, plus instinctif que raisonné, du sérieux et du laisser-faire souriant. Qui est sérieux ? Qui ne l'est pas ? Quand faut-il l'être ? Quand faut-il ne pas l'être ? Cela n'est jamais connu d'avance ni fixé une fois pour toutes et dépend du jour, de l'humeur et du temps. C'est en somme la philosophie du qui-vive sous la nonchalance. Tout est sérieux, même ce qui semble ne pas l'être. La parole la plus anodine peut attirer sur vous des catastrophes. Pourtant les choses les plus sérieuses ne sont pas toujours prises comme telles. L'imprévu est la règle. Un imprévu qu'il faut soigneusement prévoir, auquel du moins il faut toujours s'attendre sans quoi cela peut coûter cher, très cher... la vie même. Il faut savoir être sérieux en riant et ne rien prendre au tragique alors que tout est tragique. Est-ce une oscillation périodique entre "le sentiment tragique de la vie" et la conscience de son absurdité ou une option délibérée pour l'éclectisme dans le comportement ?

Qui pourrait le dire ? Il y a d'ailleurs déjà dans ces remarques que je fais, une pointe de systématisation qui est étrangère à la mentalité haïtienne. En définitive cette philosophie est non pas la conciliation (qui serait une atténuation) des extrêmes, mais plutôt la somme d'une expérience nationale et de dispositions personnelles. On peut relever pour une part l'influence du climat, de la situation économique et sociale, et en général de "la vie" dans ce pays qui apprend à tenir pour dérisoires les besoins essentiels, en obligeant à se contenter de l'accessoire et même à s'habituer à des privations et au dénuement, qui accoutume aux aléas, aux revirements imprévisibles, à l'instabilité à la précarité. Bien sûr il y a aussi notre tempérament et plus précisément cette volonté de prendre la vie par le bon côté. Une philosophie à laquelle je donnerais volontiers comme axiome cet adage créole énigmatique : "Trois goulo nan [82] ion goulo, ion goulo nan trois goulo" que j'avoue être incapable de traduire mais qu'à la rigueur l'on pourrait rendre par : "Tout est dans rien et rien est dans tout". Le poète a bien raison de dire :

Nous avons un pays étrange et merveilleux,
Un pays si merveilleusement étrange
qu'il ne se résigne pas à mourir.

.....

Nous vivons vraiment sous un ciel
d'étrangeté et de miracle.

(Franck Fouché, Notre Pays)

Pour tracer ce portrait, j'ai surtout mis à contribution la littérature, c'est-à-dire nos poètes, nos romanciers et en général tous ceux qui par leurs écrits jetaient quelques lumières sur notre vrai visage. Ayant déjà essayé de présenter le pays par sa littérature, il m'a semblé qu'il serait tout aussi justifié de tracer un portrait de ses habitants à l'aide également de la littérature. Cependant ce n'est point la méconnaissance de la compréhension que peuvent donner de l'haïtien l'histoire, la géographie ou l'économie, par exemple. Il me semble même que dans une perspective plus normative, c'est-à-dire celle de cette réforme de la mentalité haïtienne que réclamaient les Griots ou tout au moins d'un redressement de certaines de nos tendances, ces disciplines sont particulièrement éloquentes.

À l'instar de bien des pays et surtout de petits pays de ce que l'on appelle le Tiers-monde, Haïti passe par une phase de transition. L'importance de cette étape de son histoire a pu cependant faire lancer au sociologue Hubert de Ronceray un véritable cri d'alarme :

"Jamais la société haïtienne n'a été aussi vulnérable. Elle passe par une crise de transition dont la durée et l'issue sont imprévisibles. La crise actuelle est sociale, totale, elle manifeste la période de transition d'une Haïti qui cherche une nouvelle formule de vie collective. Elle ne peut la trouver ni en Afrique, ni en Europe, ni en Amérique, mais en elle-même.

... l'haïtien est acculé aujourd'hui à choisir entre la paix ou le suicide collectif... l'intelligentsia haïtienne doit concevoir, vouloir et promouvoir la nouvelle civilisation..." ⁵⁴

Aussi pour bâtir cette civilisation nouvelle ou, si l'on préfère, pour modeler ce nouveau visage de l'haïtien, il faut une véritable mobilisation idéologique, comme le réclamait Hubert de Ronceray ⁵⁵.

Et nous pourrions peut-être commencer par nous convaincre que nous ne sommes pas, du moins plus, le peuple élu. Cette vocation messianique que nous nous étions conférée depuis Hannibal Price, il nous faudra y renoncer pour ne plus penser qu'à nous réhabiliter nous-mêmes.

[83]

Également nous pourrions en finir avec cette habitude d'établir une opposition trop facile et trop simple entre "l'ancien haïtien" et "l'haïtien à la page" pour ne songer désormais qu'à cet haïtien dont la personnalité ne se fondera pas sur la référence à un modèle étranger" ⁵⁶.

⁵⁴ Hubert de Ronceray, Professeur de Sociologie à l'université d'État d'Haïti, Crise de Transition de la Société haïtienne, *Revue de la Faculté d'Ethnologie*, No 4, Port-au-Prince, Imprimerie de l'État, 1961, p. 38-39.

⁵⁵ Certains analystes n'hésitent même pas à parler de la nécessité d'une véritable "transformation de la mentalité haïtienne".

⁵⁶ "l'ancien haïtien" c'est le conservateur qui garde la nostalgie du bon vieux temps "d'Haïti-Thomas", quand la vie était facile, quand les gens étaient polis, réservés, dignes, avaient le sens des convenances et savaient bien s'habiller. C'est celui qui porte de longs favoris et des moustaches à la Napo-

Il y a donc urgence d'une prise de conscience pour réorienter notre comportement, surmonter un dualisme qui nous déchire, résoudre nos problèmes et donner une impulsion nouvelle à notre culture. Cela s'impose d'autant plus qu'à l'horizon semble déjà poindre un destin nouveau. Dans la livraison de la revue "*Cahiers de l'Histoire*" consacrée aux Antilles, l'un des rédacteurs déclarait :

"... les isles ayant tendance à prendre conscience de leur personnalité originale, sans qu'il existe de mouvement pour l'unité des Antilles mais divers événements apparemment indépendante les uns des autres travaillaient en ce sens".

C'est le même espoir que soulevait Daniel Guérin dans son livre "*Les Antilles Décolonisées*". Il y a là peut-être un rendez-vous de l'histoire puisque des tentatives d'ailleurs ont été déjà faites en ce sens.

Daniel Guérin ne disait-il pas :

"Si dans l'échelle des valeurs matérielles, Haïti vient bon dernier de toutes les Antilles, dans l'échelle des valeurs spirituelles il détient sans doute la première place. D est le seul des territoires caraïbes où je ne me sois pas senti déprimé. Le contact d'un peuple en haillons, mais débordant de vie, de verve et de personnalité, m'a procuré une sensation d'allégresse que je n'ai éprouvé nulle part ailleurs".

léon III, mais remarquons que cela n'est pas indispensable, car il n'est pas nécessairement vieux ni même âgé. L'essentiel, c'est qu'il critique l'époque actuelle, les jeunes, leurs attitudes et leur mentalité ; qu'on le soupçonne de tenir pour la France contre les barbares Yankees ou latino-américains ; qu'il tienne mordicus pour le "protocole", que pour tout dire il soit vieux-jeu.

"*l'haïtien à la page*", au contraire, est un avant-gardiste convaincu, opposé à la tradition. Il a le visage glabre et la lèvre supérieure ornée d'un mince fil de poil dit "bigote", affiche une préférence pour la tenue débraillée, les chemises de plage aux couleurs voyantes ou la "guayabera" cubaine. Son langage est volontiers truffé d'expressions étrangères, espagnoles ou américaines, et de termes techniques : il y a toutes les raisons le croire que pour lui les U.S.A. sont le pays par excellence, celui de l'efficacité et de la réussite. En un mot, il se veut efficient, pragmatique et ne tient pas "à faire la France" (expression créole signifiant : être dans la lune).

Que l'haïtien ait pu transformer ses handicaps en cette "dignité" dont parle Real Benoit, qu'il soit parvenu en dépit des misères qui l'accablaient à garder un optimisme invariable, "cette inaltérable confiance dans le "Bon Dieu bon" et à sauvegarder sa joie de vivre et surtout qu'il soit parvenu, au milieu de cette bourgeonnante civilisation antillaise, à se tailler, comme le proclame un Carter Harman, une place enviable de pionnier aussi bien en peinture, en architecture, qu'en musique et en littérature, par la production d'œuvres d'une originalité et d'une beauté incontestables, ne sont-ce point là des motifs d'espoir et de réconfort ?

Vraiment, étonnant compère, l'haïtien, mon frère, qui vit sur une terre déshéritée et comblée où la légende en fleurs donne des ailes de rêve à la réalité et où la vie, même dans ses pires cruautés, est mâtinée de poésie !

[84]

PORTRAIT DE L'HAÏTIEN

APPENDICE

Panorama de la Littérature Créole

[Retour à la table des matières](#)

Je terminais donc ce "Portrait" en rapportant l'opinion d'un sociologue selon lequel il fallait bâtir une civilisation nouvelle ou, comme je le disais, remodeler le visage de l'haïtien. Or il m'a semblé que dans l'épanouissement de la littérature créole l'on pouvait déjà assister à l'apparition de ce nouveau visage. En effet il y a une relation évidente entre l'évolution de cette littérature créole et l'émergence progressive d'une partie de la population dont la voix ne se faisait jusqu'à présent entendre en politique, en littérature ou ailleurs que par les échos que rapportaient des mandataires (politiciens ou poètes) qui ne parlaient pas sa langue. D'autre part, il est incontestable que de l'avènement de la majorité de la nation à la direction des affaires des transformations politiques, économiques et culturelles d'une portée incalculable vont découler. C'est pourquoi je voudrais rapidement brasser un panorama de la littérature créole.

Pour commencer, je dirai qu'il est manifeste que notre littérature, et ici je veux parler de la littérature haïtienne d'expression française, est à une croisée de chemins. Après la poésie patriotique de la fin du siècle dernier, le mouvement indigéniste du premier tiers de ce siècle et la littérature revendicatrice des années 40, nos écrivains se trouvent comme dans la nécessité de prendre un nouveau départ. Il leur faut aller plus loin qu'un indigénisme de nostalgie ou d'images, plus loin qu'une simple phraséologie révolutionnaire et il n'est certainement

plus question de revenir à l'exaltation sans conviction des mânes ancestrales et de la geste de 1804. Il leur faut dans leurs œuvres à la fois faire la synthèse de tous ces vieux thèmes et les dépasser, faire de leurs romans des fictions plus vraies que la réalité, de leurs poèmes des chants d'amour et d'espérance pour notre communauté et de leurs drames une illustration dynamique de la tragédie quotidienne de notre peuple : approfondissement et renouvellement, voilà peut-on dire quel doit être l'objectif de la nouvelle littérature haïtienne.

Nos écrivains en sont pleinement conscients. A preuve ce colloque du groupe Haïti-Littéraire reproduit dans le numéro de décembre 1963 de la revue *Rond-Point* ou encore cette éclipse que connaissent le roman et le théâtre et qui témoigne sans aucun doute d'une désaffectation pour les vieux cadres traditionnels. Pour ma part je suis porté à voir dans ce temps d'arrêt que marque notre littérature dans plusieurs domaines, bien plus une inquiétude, une recherche de voies nouvelles et l'inévitable période de retour sur soi qu'un piétinement ou un essoufflement.

Mais plus que dans ces préoccupations et recherches de nos jeunes écrivains d'expression française c'est dans la littérature créole dont l'importance va sans cesse grandissante que je vois la possibilité pour ce nouveau visage de l'haïtien de se refléter. C'est cette littérature qui branchera le plus directement notre sensibilité sur celle du peuple, et emportera le mieux notre imagination vers ces rivages enchantés dont nous gardons tous, depuis notre enfance, un souvenir émerveillé.

De 1700 à 1963 d'ailleurs l'on peut observer un développement, non seulement dans la place qu'elle prend et le nombre de plus en plus grand d'œuvres qu'elle produit mais encore dans l'importance des sujets traités.

[85]

Il suffit de parcourir nos *Anthologies* ou nos *Histoires Littéraires* pour se rendre compte de cette ascension. Jusqu'aux *Pages de Littérature* de Pompilus et l'*Anthologie* de Lubin et St-Louis, les œuvres créoles sont traitées en parentes pauvres sinon en objets de curiosité. D'ailleurs on ne fait mention que de quelques-unes, telles *Choucouné* ou *Haïti Chérie*, et on n'en parle que comme des exercices, à tout le moins fantaisistes, d'auteurs désireux d'épater un peu la galerie. Quand l'attitude est moins tranchée, on sent qu'en définitive nos critiques sont

indécis et hésitants, Duraciné Vaval, il faut le reconnaître, semble avoir quelque sympathie pour une littérature vraiment nationale. Mais voici qu'avec le *Manuel de Littérature Haïtienne* de Pompilus et *l'Histoire de la Littérature Haïtienne* de Courage, on assiste à une volte-face. Non seulement les œuvres en créole de nos écrivains sont étudiées et commentées mais on affecte même de les considérer comme une chose allant de soi et on ne s'amuse plus à les présenter comme des spécimens archéologiques en établissant la distinction artificielle entre la littérature en créole et la littérature en français. C'est que dans l'entretemps il y a eu : *Diacoute*, *Ca'm di nan ça Depestre*, *Antigone*, les pièces de Franck Fouché et *Calinda la pon'l batte*. Il est vrai que Pompilus se contente d'admettre que *Diacoute* "est une preuve, au surplus, que la poésie créole n'est pas un mythe" et que Gouraige fait remarquer que par "cette poésie populiste" Morrisseau-Leroy a pu ainsi approcher parfois... la grande poésie. Déclarations qui démontrent bien que toutes les réticences à l'égard du créole comme langue littéraire sont loin d'être tombées.

Cependant un fait qui me paraît plus intéressant encore à analyser c'est l'approfondissement continu des thèmes de la littérature créole.

Au commencement elle était le véhicule de sujets plutôt badins et de sentiments somme toute assez frivoles prêtant plus à l'amusement qu'à l'interrogation angoissée ou à la révolte. Le premier monument de cette littérature (à défaut des traductions des proclamations de Sonthonax, des paroles historiques de Dessalines à Gonaïves, le premier janvier 1804, et de ces *chansons créoles* de François Romain Lhérisson dont parle Viatte) est le trop célèbre "*Lizette soti Laplainne*" qu'a conservé pour notre délectation Moreau de St-Méry. Ce poème où un esclave exalte sa douleur de se voir séparé de sa bien-aimée, en dépit du sadisme inconscient de son auteur, a je ne sais quel charme suranné qui tient sans doute aux archaïsmes de cette langue créole encore vagissante et aussi au caractère quelque peu conventionnel et très certainement fictif de cette histoire d'amour. Car il s'agit là de toute évidence, de l'œuvre d'un colon qui pour les besoins du poème s'est affublé de la défroque d'un esclave. L'état de la langue créole et celui des esprits, la situation générale en somme, n'était pas propice à de telles fantaisies. D'ailleurs il est assez significatif que même les plus brillants esprits parmi les esclaves, Mackandal par exemple, dont la culture et l'instruction étaient certaines, ne nous aient rien laissé comme

écrits. Si tant est que quelques âmes délicates aient eu envie de mettre en prose ou en vers leurs sentiments, le climat ne devait pas s'y prêter. Et c'est pourquoi je mets également en doute cette fois non pas l'authenticité des sentiments mais celle de la forme littéraire de la prière que, selon la tradition, Boukman ⁵⁷ aurait adressée au Très-Haut, à la cérémonie du Bois-Caïman ⁵⁸. Malgré tout le talent d'orateur que lui reconnaît l'Histoire, il est peu probable qu'à cet instant crucial, le chef des révoltés se soit laissé aller à une inspiration cadencée et ait fait monter vers le ciel ses supplications par flambées d'alexandrins.

Ainsi "Lisette" est la seule œuvre créole que nous ayons pour toute cette période du début de notre Histoire. L'on avouera que c'est plutôt mince, tant au point de vue de la qualité que de la quantité. Pour représenter une époque où il s'est accompli tant de choses extraordinaires, où il a paru de grands hommes et où les esprits et les cœurs se sont exaltés de tant de nobles idéaux, il aurait fallu à tout le moins une Iliade.

L'on devra attendre la fin du XIX^e siècle avant de retrouver avec Oswald Durand, Massillon Coicou, Frédéric Doret et Georges Sylvain, des œuvres créoles qui méritent de retenir l'attention. Durant la période qui s'étendit de la proclamation de l'Indépendance à la présidence de Geffrard (1804-1865), notre pays fut déchiré par trop de révolutions et de contre-révolutions pour qu'on ait pu produire des œuvres valables en créole. On avait à peine le temps d'écrire en français et encore [86] à quelle vitesse et dans quelles conditions ! Quand on n'était pas harcelé par Dame Nature, comme Coriolan Ardouin qui mourut tuberculeux ou par la politique comme Beaubrun et Céligny Ardouin qui furent l'un exilé et l'autre fusillé, qu'on ne devait pas se dépenser en polémiques, défenses et illustrations de la race et du pays comme Louis-Joseph Janvier, Anténor Firmin et Hannibal Price, l'on avait encore à montrer que l'esprit haïtien pouvait se hausser au niveau du génie français et prouver que notre littérature était capable de produire dans la langue de Racine des œuvres dignes de retenir l'atten-

⁵⁷ Le premier chef des esclaves haïtiens en révolte contre la métropole française, 1793.

⁵⁸ *Bois-Caïman*, lieu où les esclaves au cours d'une cérémonie vodouesque, décidèrent de se révolter contre leurs maîtres français sous la conduite de Boukman en jurant de vivre libre ou de mourir.

tion. Il y eut bien sous Boyer (1810-1842), une pause au cours de laquelle l'école romantique des Nau, Lespinasse et Ardouin profita pour jeter les fondements de ce qui aurait pu être le premier mouvement indigéniste. La critique parle aujourd'hui encore avec chaleur des contes d'Ignace Nau qui donnent un premier exemple d'intégration de scènes, de sujets et du langage populaires dans le courant de notre littérature d'expression française. La révolution de 1843 et la longue période d'instabilité qu'elle ouvrira brisera l'essor de ce mouvement. Il faudra donc attendre le gouvernement de Geffrard et après lui de Salomon, de Tirésias Sam et de Nord Alexis (1805-1910) qui par leur durée et la relative stabilité des institutions constituèrent des intermèdes au cours desquels les œuvres créoles verront le jour.

Oswald Durand en poésie créole aussi bien que française, domine ses confrères de son imposante stature et "*Choucounè*" est l'œuvre maîtresse qui lui assure cette suprématie. Je ne ferai pas l'éloge de ce poème après tout ce qu'on dit les critiques et après que l'admiration générale en a fait la seule œuvre haïtienne à figurer au *Dictionnaire des Œuvres*. Qu'il me soit seulement permis de souhaiter que soient un jour réunies toutes les pièces créoles encore inédites de l'auteur de "*Choucounè*".

Massillon Coicou utilisa le langage populaire conjointement avec le français dans nombre de ses pièces (*Féfè Candidat, Féfè Ministre, L'Alphabet...*) et composa aussi des poèmes créoles. En voici un échantillon qui, on le verra, par bien des côtés rappelle le "*Lisette Qui-té la Plaine*" de l'époque coloniale.

Reproche de Ti-Yette

Lé gnou assouè, ciel la té plein zétoiles,
Mon té sel sous lan mè
Et pi, dèyè, pi loin, gnon quantité p'tit voèle
Tape danse nan le.
Jou là moin songé ça — ou té nan gnon tristesse,
Moin minme sel té témoin !
Et pi jôdi ou riche, ou rété moin guiabesse !
Bon Dié, ça vengé moin !

Lô moin té gan l'agent, té trouvé moin belle
Tancou ion ti bijou.

Min l'agent moin fini, moin gnou azizouelle
 Jouqu'à temps ou dit'm chou !
 Et bon ! N'a parlé ! Bon Dié pren, Bon Dié baille,
 Ma joinne gnou l'autt gnon jou !
 Gnon l'autt qui pap conin ni jouré ni bataille !
 Min ça connin rinmin. ⁵⁹
 (Massillon Coicou)

[87]

Georges Sylvain, le puriste délicat des "*Confidences et Mélancolies*", l'écrivain racé aux vers subtils et à la prose élégante et raffinée, le patriote intransigeant, le défenseur de l'honneur national contre l'occupant a encore un autre titre à notre admiration : avant Morisseau-Leroy il a eu le mérite de préconiser un "félibrige créole". Il a donné dans notre langue vernaculaire son savoureux "*Cric-Crac*," "*Recueil de Fables de la Fontaine Contées par un Montagnard Haïtien*" et qui sont, au dire de Viatte, après, "*Choucounne* et avant "*Haïti Chérie*" d'Othello Bayard, ce que la langue créole a produit de meilleur "et à côté desquelles les vers français de ses "*Confidences et Mélancolies*" pâlissent...". Ce jugement paraît quelque peu exagéré aujourd'hui alors que la souplesse, la prestesse et le mouvement dans le récit, la variété dans les tons, la mobilité dans le rythme et la grâce dans les images que nos écrivains ont su donner à la langue créole témoignent d'un incontestable progrès de celle-ci dans le sens de la duc-

⁵⁹ Traductions : Un soir, le ciel était plein d'étoiles.
 Je voguais seule sur la mer
 Et loin, en arrière de moi, mille petites voiles
 Dansaient sur l'eau.
 Ce soir-là, je m'en rappelle, tu étais triste
 Et tu n'avais que moi,
 Aujourd'hui, tu es riche : tu me repousses
 Le bon Dieu me vengera.
 Quand j'avais de l'argent, tu m'as trouvée belle
 Comme un bijou,
 Maintenant que je suis sans le sou tu me repousses
 Et me méprises.
 C'est bien, je m'en vais. Je me résigne.
 Mais un jour je rencontrerai quelqu'un
 Qui ne sera pas méprisant et dur
 Mais qui saura m'aimer.

tilité et de la malléabilité, du rendement expressif et imagé de la poésie. La langue de Sylvain nous semble encore lourde, embarrassée, en somme mal dégagée de sa chrysalide. Par ailleurs les vers de "*Cric-Crac* n'évitent pas la monotonie par leur uniformité. Cependant l'on doit reconnaître que les fables de Sylvain sont bien plus adaptées que traduites de La Fontaine. Non seulement tout est bien de chez nous, personnages et paysages... Mais il y a des éléments qui permettent de situer des faits d'époque. L'exemple fut assez probant pour encourager d'autres poètes comme Alcibiade Pommayrac ou F. Duplessis à adapter des fables de La Fontaine et inciter Cari Wolff à publier tout un recueil de fables créoles.

Dans son anthologie des prosateurs haïtiens, Dantès Bellegarde déclare que "Massillon Coicou fut l'un des initiateurs du mouvement qui tendait à donner au patois créole droit de cité dans la république haïtienne des lettres". Mais comme nous avons pu le voir, c'est surtout au théâtre que Coicou en a fait l'usage le plus heureux. Et là, d'ailleurs, il ne faisait qu'obéir à un impératif du milieu. Le peuple ne parlant que le créole, il est en effet presque impossible d'écrire une pièce qui veuille être tant soit peu réaliste, sans intercaler dans le dialogue au moins quelques répliques en cette langue. D'ailleurs dans le même temps, Vendenesse Ducasse et Henri Chauvet s'étaient servi de la langue populaire dans leurs pièces, et s'il fallait à tout prix trouver un prédécesseur à Coicou, l'on pourrait remonter jusqu'aux premiers temps de notre histoire. En 1810, le Comte Des Rosiers aurait, paraît-il publié dans l'Almanach Royal, un opéra vaudeville mi-français, mi-créole et aurait ainsi donné, le premier, l'exemple d'un théâtre créole. En outre si Coicou s'est fait le défenseur d'une thèse très généreuse, dans ses pièces franco-créoles, on ne peut pas considérer celles-ci comme la partie la plus importante ni même la plus représentative de son œuvre. Ainsi pour se faire une idée de l'état de la littérature créole à ce moment là, il faut tenir compte des œuvres poétiques publiées dans cette langue. Et puis non seulement des origines à nos jours, la poésie a constitué la production principale sinon unique de notre littérature, mais alors même que nos écrivains s'adonnaient à d'autres genres comme le roman ou le théâtre, c'est à la poésie en définitive qu'allaient toutes leurs ferveurs. Or si nous considérons cette poésie créole nous constatons que le créole littéraire c'est [88] encore bien plus un jeu et un exercice qu'autre chose et c'est même loin d'être l'op-

tion définitive de nos poètes. Car les œuvres qui leur tiennent à cœur, celles où ils expriment les idées qu'ils veulent défendre, c'est en français qu'ils les écrivent tandis que leurs poèmes créoles prennent ce caractère gratuit d'un simple exercice qui transparait dans la façon badine et artificielle dont l'amour y est traité. Cela peut se constater même dans "*Choucounne*".

La tradition nous apprend que l'héroïne du poème de Durand était une accorte paysanne de la plaine du Nord qui vivait encore à la petite Guinée du Cap-Haïtien au temps de l'occupation américaine. En faisant de cette paysanne l'héroïne d'une histoire d'amour qui l'amène à épouser un étranger et à abandonner le pauvre Oswald, le poète a transposé la réalité d'une manière significative. Il est vrai que d'autres écrivains, romanciers ou dramaturges, nous ont raconté des histoires semblables. Il s'agissait d'étrangers s'alliant à des jeunes filles de la bourgeoisie citadine dans une intention mercantile et là c'était un peu plus vraisemblable. Cependant nous ne devons pas trop nous étonner quand nous savons qu'il y a dans cette espèce de lutte des races en amour un thème cher à Oswald Durand. Un thème auquel le poète revient sans cesse par on ne sait quel sentiment de frustration et qui lui a inspiré les vers du "*Fils du Noir*" et tant d'autres poèmes à Bettina ou à Louise. Hénock Trouillot a très bien analysé cet aspect de la poésie de Durand. Nous savons même que ce thème est commun à plusieurs autres poètes. "*Les Complaintes d'Esclaves*" de Massillon Coicou en sont une preuve. Cette transposition comporte donc un caractère conventionnel qui ne laisse pas d'être artificiel. Néanmoins, et c'est par là que vaut cette œuvre, le poète, a su rendre de façon inimitable une ambiance, et situer l'action dans un cadre bien de chez nous :

"Dèriè gnou gros touff pingouin ...
Nous boue chocolat aux noix..." ⁶⁰

Il a su avec une économie de moyens traduire de façon étonnante des goûts, des attitudes d'esprit, des appétits et une sensualité qui sont bien nôtres :

⁶⁰ Traduction : Près d'une haie de pingouins... (cactus)
Nous avons bu du chocolat de noix...

"Li pas gros femme, li grasset...
Zyeux li claire comme chandelle ...
Li gangnin tété doubout..." ⁶¹

Enfin, et ce n'est pas là son moindre mérite, Oswald Durand a su allier la poésie à l'humour dans une langue dont la précision et la souplesse nous paraissent d'autant plus admirables que même des œuvres actuelles nous semblent encore ne pas avoir dépassé le niveau du zézaïement presque enfantin. Quand on relit les *Fables* de Sylvain, et qu'on en sent le vocabulaire et les tournures aujourd'hui presque archaïques on se dit que "*Choucouné*" est de ces œuvres qui modèlent une langue.

C'est donc par ce côté national et bien plus que par les situations qu'elles évoquent et les questions qu'elles agitent que "*Choucouné*" et les autres poésies créoles de cette époque méritent de retenir l'attention.

Le mouvement indigéniste suscité par l'occupation américaine et qui ramènera brusquement l'attention sur le pays et tout ce qui était national ne provoque pas immédiatement l'éclosion d'une poésie créole. L'intérêt se porte surtout sur le folklore, la religion populaire, les liens qui nous unissaient à l'Afrique et à la communauté nègre. Sans doute c'était là un pas de plus vers le créole puisqu'en s'efforçant de rendre notre littérature plus nationale et en lui donnant pour matière ce qu'il y a de plus original dans la vie de notre peuple on rendait inévitable l'achoppement sur la pierre du langage. C'est ainsi que ce seront des écrivains indigénistes, Jacques Roumain notamment et à [89] sa suite tous les romanciers de la terre, qui élèveront à la hauteur d'une méthode d'écriture le procédé qui consiste à intégrer dans leurs textes français des bribes de langage populaire ou même à donner à leurs phrases françaises une conformation créole.

Cet enracinement de la littérature dans la culture populaire aura pour effet principal d'amener rapidement nos écrivains à prendre conscience de la situation sociale. Et les écrivains révoltés des années 40, Jean F. Brierre, Regnor Bernard, Roussan Camille, René Depestre,

⁶¹ Traduction : Elle n'est pas grosse juste grassette...
Ses yeux brillaient comme la flamme d'une chandelle.
Elle avait des seins mutins...

Franck Fouché ne feront qu'ajouter les préoccupations sociales à leurs inspirations indigénistes. Ce double enracinement devait fatalement conduire certains de nos écrivains à écrire en créole. A cet égard l'évolution d'Émile Roumer est exemplaire. Membre du groupe de la Revue Indigéniste, il a été sinon le premier du moins l'un de ceux qui ont utilisé avec le plus d'habileté le créole dans ses poèmes français. Et telle pièce (Marabout de son cœur) de ses *"Poèmes d'Haïti et de France"* pour le charme et la saveur locale ne le cède qu'à *"Choucoune"*. Aujourd'hui tout en continuant d'écrire et de publier des poèmes en français, il édifie une œuvre en créole dont l'influence sera certainement marquante sur notre littérature. L'on voit comment on peut très bien faire remonter à la Révolution indigéniste l'origine de l'actuelle littérature créole.

Sans doute l'enfantement a été laborieux et cela a pris quelque temps. C'est que la question était controversée et jusqu'à présent bien peu de gens sont convaincus de la nécessité, et encore moins de la viabilité, d'une littérature créole. C'est pourquoi vers 1950, à la suite d'une polémique engagée dans les journaux de Port-au-Prince et pour tenir une gageure, Morrisseau-Leroy et Franck Fouché entreprirent de porter à la scène les légendes d'Antigone et d'Œdipe. Ils voulaient prouver que non seulement le créole pouvait servir à véhiculer tous les sentiments, même les plus tragiques et les plus poétiques et qu'ainsi les mythes les plus respectables ne perdaient rien à être rendus dans notre langue et qu'ils gagneraient même à être adoptés à nos mœurs, nos coutumes et nos croyances.

Coup sur coup, *Antigone* de Morisseau-Leroy et *Œdipe-Roi* de Franck Fouché furent donc représentées au milieu de l'enthousiasme ou du scepticisme que soulevait la question d'une littérature créole. Le succès de ces pièces contribua à imposer le créole comme langue d'un théâtre sérieux alors que jusqu'à présent il était relégué au théâtre comique et réservé aux rôles ridicules de serviteurs ou de paysans illettrés.

Le fameux débat sur la poésie nationale engagé dans *Présence Africaine* à la suite d'une prise de position de René Depestre en faveur du retour au vers régulier, fit rebondir la question d'une littérature créole. À cette occasion les plaidoyers en faveur d'une poésie créole, l'intervention de Morisseau-Leroy en particulier, troublèrent à ce point nos plus grands écrivains que Depestre par exemple admit que la litté-

rature haïtienne devait être bilingue, c'est-à-dire d'expression créole et française, en attendant que le temps tranchât la question et que Jean F. Brierre fut séduit par la sirène créole au point de vouloir flirter avec elle pendant quelque temps. En effet après avoir écrit une triple réponse en vers français réguliers d'abord, libres ensuite, et créoles enfin à Depestre et à Morrisseau-Leroy, il collabora avec ce dernier à la composition d'une sorte de comédie musicale : "*Ti-Sonson*" et vraisemblablement taquina pendant quelque temps la muse créole puisque de sa lointaine ambassade d'Argentine, il fit publier dans un journal de Port-au-Prince un poème à Oswald Durand écrit en créole. Quant à Jacques Lenoir après son intervention dans le débat son inspiration parût prendre un nouveau tournant puisqu'il ne fit plus désormais paraître que des vers créoles dans la revue *Optique* où il avait commencé par publier des poèmes écrits en français.

Les prises de position les plus remarquables en faveur du créole furent celles de Morrisseau-Leroy et de Jacques Lenoir. Préoccupé surtout de l'aspect idéologique de la question, ce dernier déclarait :

"... si partisan que je sois de l'emploi du créole, il n'y a pour moi aucune commune mesure entre un poème d'avant-garde en français et un poème créole à ce caractère anti-progressiste.

[90]

Évidemment la réciproque est vraie. Le créole, comme toute autre langue, est un moyen et non une fin en soi. Quant au français, nous l'apprendrons, le lirons et l'écrirons également, mais comme une langue étrangère : ce qu'elle est en réalité pour nous".

Mais Morrisseau-Leroy, sans s'astreindre à autant de rigueur dans l'argumentation nous a sans doute donné avec son poème-manifeste "*Cam'di nan ça Depestre*" le premier *Art poétique* de notre littérature et le seul qui soit non plus une énumération de règles et de principes ou une collection de recettes mais l'écho de la colère même de nos masses :

"M'gader soeu'm yo qu'ap trier café
Travailleur sous route travaux publics la yo
Ti machandes qu'ap venne zoeu nan la rue

M'mander Madan Saras, ça n'di nan ça ? ⁶²

au lieu de nous faire un exposé de motifs, c'est une ode triomphale qu'il entonne en l'honneur des beautés de notre pays et il trouve pour chanter le bonheur de vivre sous notre ciel quelques-uns de ses plus beaux vers.

"Si mat bateau'm ap compter zétoiles nan bon vent
N'a coucher sou dos pou'n tirer conte
Si lianne patate nous ap couri a té cou couleuvre verte
N'a chita bô du feu pou'n tenne maïs mu". ⁶³

Pour parler de notre peuple et évoquer la vague montante de sa colère qui menace de tout balayer sur son passage, ses vers se font tour à tour lyriques, ironiques, épiques :

Ca gain pou'l river con oun zéclai
Lô ou tender oun, deux, trois, cent
Ous tendez cent, deux cents, trois cents, mille
Tendez mille, deux mille, trois mille, millions
Bon ! toute ti nègr bouqués, fâchés nette
Ous connin : bouqués renni pou choual galonnin
.....
Ou montez nan balcon a Messieurs a yo
Pou ous gader là-bas, loin, loin, brise-là
Tempête-là, qu'ap vini ac lapli lorail là
.....
Ou a di'm, a tô, c'é pou ou dim', ti frè,
Nan qui langue ous senti bagaille ci-là à
Pas coûtez moune qu'ap di : écoute mon ieux !
Gadez en bas, la-bas, ça qu'ap vini la-bas-à
Ous pas ouè c'é en créole l'ap vini.

⁶² Traduction : Je me suis rendu auprès de mes sœurs, trieuses de café
Des cantonniers sur les routes
Des petites marchandes d'œufs sur la rue
J'ai demandé aux vendeuses de pacotilles ; Qu'est-ce que vous en pensez ?

⁶³ Traduction : Si le mat de mon navire, balloté par la brise, se met à compter les étoiles,
Nous nous étendrons sur le dos pour conter des histoires.
Si nos patates se mettent à courir sous la terre comme de vertes couleuvres,
Nous irons attendre auprès du feu que le maïs mûrisse.

[91]

Si ou songez bien, c'é té con ça
 St-Domingue Après, ça n'té joinne pou'n di :
 Didi dadi dada, dada dida didi
 Dido dodi, dodo, dido dodo dodi
 Anthologie des poètes d'expression française,
 Bouqué fait blancs passer Dessalines nan bêtise. ⁶⁴

Ce poème est certainement l'un des plus beaux qui aient été écrits ces dernières années et il a sa place à côté de *Black Soûl*, de *Nedje*, de *Paysage et Paysan* et de *Mil Huit Cent Quatre*. Dans les anthologies et les histoires littéraires l'on ne cite d'ordinaire que les trois poèmes de Morisseau-Leroy qui ont eu le plus de retentissement à cause de leur portée sociale *Auto-a pas rêté*, *C'é bon jige* et *Papa Dessalines Méci !* Je crois que l'on a tort de ne pas mentionner à côté de ces poèmes ou même en leur lieu et place *Ca m'di nan ça Dépestre*. Non seulement le poète évoque d'une manière vibrante la colère et l'impatience de nos masses mais il défend sa position en faveur d'une littéra-

⁶⁴ Traduction : Cela arrivera comme un éclair
 Quand tu entendras un, deux, trois, cent,
 Que tu entendras, deux cents, trois cents, mille ;
 entendras, mille, deux mille, trois mille, des millions
 Bon ! C'est que nous serons exc dés, que nous n'en pourrons plus
 Tu comprends : excédés de tirer les marrons du feu pour les autres.

 Tu iras t'accouder à un balcon avec ces Messieurs,
 Pour voir venir de loin, de bien loin, le cyclone
 L'ouragan accompagné de pluie et d'orage

 Tu me diras alors, mais il faudra me dire, cher ami,
 Dans quelle langue tu entendras cela !
 Laisse faire ceux qui te disent ; écoute mon vieux !
 Et regarde là-bas, ce qui s'en vient
 Ne te rends-tu pas compte que c'est en créole que cela s'en vient ?

 Saint-Domingue ? Tu te rappelles ?
 Après ? Nous n'avons trouvé rien d'autre à dire que)
 Didi dadi dada, dada dida didi
 Dido dodi, dodo, dido dodo dodi
 Anthologie des poètes d'expression française,
 Mais, bon sang, quand cesserons-nous de fournir à nos détracteurs des pré-
 textes pour nous ridiculiser ?

ture créole dans une langue dense, aux images éblouissantes, sur un ton passionné et dans des vers aux cadences variées, aux rythmes tantôt comme des alexandrins :

Ou a di'm atô, c'é pou di'm ti fré ⁶⁵

tantôt légers, dansants et rieurs comme une mesure de contre-danse :

N'ap chanter ensemme
"Nous pas gangnin
Piano
Agaou Ouedo
Nous pas gangnin
Piano
C'é trois
Tambours
Nous gangnin" ⁶⁶

[92]

Si l'on essaie de dresser un bilan de ces dernières années au cours desquelles le débat sur la littérature créole a fait rage, l'on constatera que s'il est plutôt maigre pour ce qui est de la quantité des œuvres créoles publiées, il en est tout autrement en ce qui regarde la qualité de ces œuvres. Par qualité, j'entends les domaines jusque là interdits, qui ont été ouverts au créole, l'importance des sujets abordés et le droit à la parole, enfin accordé à toute une classe de la nation qui peut maintenant faire entendre sa voix et peser de tout le poids de ses revendications dans la balance sociale.

En poésie, Morisseau-Leroy a publié "*Diacoute*" et quelques poèmes épars dont l'un : "*Danse*" est une tentative assez remarquable

⁶⁵ Traduction : Tu me diras, alors, mais il faudra me dire, cher ami.

⁶⁶ Traduction : Nous chantons en chœur :

"Nous n'avons pas
De piano,
Agaou Ouado.
Nous n'avons pas
De piano
Trois
Tambours
C'est tout ce que nous avons".

de reproduire à l'aide des mots les différents rythmes de nos danses folkloriques.

Charles Fernand Pressoir a également publié un recueil de poèmes créoles : "*Set poem ki soti nan Morne*" (Sept poèmes qui viennent de la montagne). Ce sont des œuvres d'une inspiration charmante comme cette légende de la libellule qui meurt de trop d'amour pour le papillon. Cependant les positions bien connues de l'auteur, linguiste et folkloriste, partisan farouche du créole, le fait que son livre soit une édition bilingue, le fait aussi qu'il prétende s'être servi de ces poèmes pour désalphabétiser des enfants de Pétionville, tout cela place son ouvrage dans une situation ambiguë. S'agit-il d'une œuvre simplement artistique ou d'une nouvelle méthode Lauback ? L'on hésite à conclure.

Parmi les autres poètes dont les noms méritent d'être cités même si leurs œuvres sont peu nombreuses il y a Franck Fouché mieux connu par son théâtre et Jacques Lenoir dont nous avons signalé l'intervention fracassante dans le débat sur la poésie nationale et qui avait commencé à faire paraître des poèmes créoles. La disparition de la revue *Optique* en a malheureusement interrompu la publication. Claude Innocent qui semble devoir prendre la tête des jeunes poètes d'expression créole a vu d'un coup son talent consacré grâce à son poème "*Calinda la pou'l batte*".

Même s'il appartient à une génération antérieure et s'était déjà dès 1925 rendu célèbre avec ses "*Poèmes d'Haïti et de France*", Emile Roumer semble devoir se tailler une place dans la jeune littérature créole par ses poèmes et aussi par sa prose. L'on se souviendra en effet, qu'il publiait dans le quotidien *Le National* sous le titre de "*Mal Oreiller*" une chronique qui pourrait fort bien constituer le premier exemple de prose créole.

Du côté du théâtre où le créole semble s'être installé en maître, j'ai parlé des contributions de Morisseau-Leroy avec "*Antigone*", "*Raras*", et "*Ti-Sonson*", de Théodore Beaubrun, mieux connu sous le sobriquet de Languichatte, et surtout de Franck Fouché. Ce dernier qui allie un fougueux tempérament de poète à un sens inné de l'action dramatique, a publié, fait jouer ou écrit diverses pièces créoles ou franco-créoles : "*Yerma*", "*Œdipe-Roi*", "*l'Ecole des Maris*". *Un fauteuil dans un Crâne*...

En fin de compte il faut souligner l'apport précieux à la cause du créole que constituent les chroniques radiophoniques tenues à la radio d'État par Dieudonné Poméro, auteur dramatique et comédien réputé. Même si elles ne sont pas publiées, ces chroniques qui sont des modèles achevés d'une prose en pleine possession de ses ressources ne manqueront pas d'avoir une influence sur la littérature créole.

[93]

Pour l'instant il semble que la fièvre des dernières années est tombée. Il y a bien Charles Fernand Pressoir qui avec une persévérance et une ardeur "bénédictines" poursuit son passionnant travail de défrichage dans le champ de la linguistique et de la phonétique mais nos poètes et nos dramaturges gardent le silence. Ne nous y trompons pas si la littérature créole semble observer une pause, c'est celle qui précède le départ vers de nouvelles conquêtes. Nous avons vu comment d'abord confinée dans le rôle de véhicule de sentiments superficiels et conventionnels, la poésie créole s'est annexé de nouveaux domaines et se faisant l'interprète de la révolte et des aspirations de la majorité de la nation en est venue à traiter des questions de la plus haute importance, qui autrefois semblaient l'apanage exclusif du français. Nous avons vu également comment devenant la langue de la tragédie et des sentiments nobles, le créole a consacré sa dignité et a fait la preuve qu'il pouvait être désormais l'interprète de tous les mouvements de l'âme et servir à caractériser tous les comportements et attitudes humains. Morisseau-Leroy et Claude Innocent, entre autres, ont démontré que les sentiments profonds du peuple, ses angoisses, ses espérances et ses rêves pouvaient trouver leur expression la plus adéquate dans une poésie empruntant la langue même du peuple, et utilisant les images et les tours de pensée de chez nous. Aussi l'on peut dès à présent prédire que la montée du créole ne fait que commencer et que bientôt de nouveaux domaines se soumettront à son emprise. Il en sera ainsi du conte. A part l'étonnante exception que constitue le "*Roman-cero aux Etoiles*" et dont on peut mettre la réussite beaucoup plus au compte de l'extraordinaire virtuosité verbale de Jacques S. Alexis que de sa fidélité proprement dite à la tradition, l'on sent toujours un certain malaise à lire nos recueils de contes. Qu'il s'agisse de "*Sortilèges Afro-Haïtiens*" d'Ulysse Pierre-Louis, de "*Contes des Tropiques*" de Carmin Charles, l'on trouve gauches et un peu empruntées dans leurs défroques françaises, ces histoires si pétillantes de fantaisie et d'hu-

mour quand elles sont dites dans la langue de nos vieilles grand-mères.

En fait l'on peut dire que cette invasion de nouveaux domaines a déjà commencé. N'avait-on pas jusqu'ici considéré comme incompatible la culture populaire, le créole y compris, et la religion chrétienne. Or dans le même temps que les Éditions Panorama publient le recueil en créole d'Émile Roumer, "*Rosaire de Sonnets*", nous voyons le père Joseph Augustin publier et faire jouer des "*Tam-boulas*" qui, s'ils sont moins des poèmes que des éléments d'une catéchèse, ne témoignent pas moins d'une extension du domaine du créole.

Il y a enfin cette étonnante convergence des poésies créoles et françaises et l'utilisation simultanée que font des deux langues dans une même œuvre certains jeunes poètes. Emile Roumer avait déjà tenté l'expérience. Dans ses "*Tambours au Soleil*" René Philoctète l'a reprise à son compte et son exemple a été suivi par d'autres jeunes comme Hérard Jadotte. La vogue de ce procédé doit faire réfléchir quand on connaît le souci de bien écrire et de bien parler qu'a l'haïtien et sa phobie des créolismes. Sans doute l'on peut être sceptique en face de cette poésie ambivalente écrite en une langue indéfinie, et qui en définitive n'est ni du français ni du créole et le fait que Philoctète, par exemple, dans son récent poème "*Promesse*" soit revenu à une pureté de langue plus indiscutable montre bien qu'il s'agissait de recherches, d'une expression plus directe, plus spontanée de la réalité haïtienne. Ce n'est pas moins un témoignage qu'aux yeux des jeunes générations le créole occupe une place qui n'a rien à envier au français. De toutes façons, ce dont il faut se rendre compte c'est que l'épanouissement qu'a connu, surtout depuis ces dernières années, la littérature créole, n'est pas le fait du hasard ni de quelques âmes bien intentionnées. Il est lié à un processus historique par lequel passe le pays. Ainsi il est évident que nous ne pouvions avoir de littérature créole valable dans les années d'avant 1915 alors que la chose publique était soumise à une satrapie militaire et que la condition du peuple ne pré-occupait que quelques idéalistes. Mais depuis 1915 avec cette recherche de plus en plus poussée de notre identité, avec la crise sociale des années 40 qui a permis de faire entendre les revendications du peuple, il était inévitable que la voix de la majorité de la nation se fasse entendre à travers les chants des poètes, et cela de la façon la plus nette, c'est-à-dire dans sa langue et avec ses propres mots. Et c'est

pourquoi l'on doit s'attendre de plus en plus à voir dans la littérature l'homme du peuple quitter son personnage traditionnel de "compère" un peu ridicule ou de victime résignée et insouciante pour prendre le visage viril de Manuel s'opposant à l'ignorance aveugle de Gervilus Gervilen ou à la tyrannie d'Hilarion Hilaire.

[94]

Cette progression parallèle de la littérature créole et des préoccupations sociales qui relève d'un rapport de cause à effet peut être facilement constatée dans la concordance entre l'état général des esprits au moment de la publication de certains ouvrages sur le créole et les conclusions auxquelles on arrive dans ces mêmes ouvrages.

Quand Jules Faine publia ses deux savantes études : *"La Philologie Créole"* et *Le Créole dans l'Univers"*, l'on était en pleine période indigéniste et ces deux livres sont certainement une contribution appréciable à l'entreprise de prospection de nos richesses culturelles dont le signal venait d'être donné. L'esprit de francolatrie de la Ronde n'était cependant pas tout-à-fait mort et l'on n'était pas encore dans les bouillonnantes années 40. Aussi il n'est nullement étonnant que s'attachant à relever toutes les traces poitevines, picardes, angevines ou normandes, Faine soit arrivé à la conclusion que le créole était un parler roman que les flibustiers et les boucaniers avaient amené de France, déjà formé, pour en faire cadeau aux esclaves de St-Domingue. C'était pour le moins faire bon marché de l'apport africain dont notre langue porte des marques certaines. Mais comme je le disais tantôt, il y avait certainement un arrière-souvenir de cet esprit de la Ronde qui se faisait une gloire dans le domaine culturel, de mettre en avant tout ce qui pouvait nous assimiler à la France au détriment même des plus criantes réalités. Et il est assez significatif que l'Académie Française ait la publication de ces deux ouvrages en décernant une médaille à leur auteur.

Fort différentes cependant seront les conclusions auxquelles arrivera Charles Fernand Pressoir, vingt ans plus tard. En effet quand en 1946, il publia ses *"Débats sur le Créole et le Folklore"*, la crise sociale aura éclaté au grand jour et nos intellectuels auront déjà ajouté la révolution sociale au programme de la révolution culturelle. D'ailleurs Pressoir qui est poète en plus d'être linguiste et folkloriste avait publié lui-même en 1933 un recueil de poèmes en français ou transparaissent

nettement ses sympathies sociales. Il s'attachera donc à mettre surtout en évidence les apports de l'Afrique dans notre créole, et sa position paraît plus judicieuse. Il ne se contentera pas des démonstrations ébauchées dans ce premier livre. Il ne cessera par des conférences et des articles (que je qualifierais de plaidoyers) de mettre chaque jour davantage en lumière les moindres aspects de cette filiation entre notre langue et celle de l'Afrique.

L'on voit donc comment l'attitude vis-à-vis du créole peut-être fonction d'un certain climat social et dans quelle mesure l'évolution de la littérature créole est liée à l'émergence de la classe populaire. Comme la progression du créole est une part de cet inventaire, de cette quête de l'homme haïtien commencée dans *"Ainsi Parla l'Oncle"* et que notre littérature n'a cessé de mener de plus en plus loin vers nos racines et nos sources, l'on comprend pourquoi il n'est pas exagéré de penser que la littérature créole reflétera un nouveau visage de l'haïtien. Car au fur et à mesure que cette quête se poursuivra et à la lumière de ses conclusions, l'homme haïtien reconnaîtra sa condition d'Africain transplanté et latinisé et d'Antillais sous-développé.

Alors se réalisera cette prophétie que faisait un journaliste du temps de Boyer et dont Magloire St-Aude, après avoir opiné sur notre bilinguisme, nous rapportait les paroles :

"Nos idées se produisent donc sous une forme qui n'est pas la nôtre, me suis-je écrié ; c'est un habillement étranger que celui que nous revêtons ! ...

... Mais quand nos arrière-neveux auront absorbé tous les éléments actuels en un seul tout homogène sur ce coin de terre ; quand ils auront acquis, après mille transformations, un type particulier qui les distinguera d'une manière tranchée, des autres peuples de ce globe, combien alors n'arrivera-t-il pas de choses qui nous paraissent aujourd'hui impossibles !

Et comme René Philoctète, chacun pourra s'écrier :

"Maintenant que le jour s'installe, voici qu'un peuple nouveau-né, porteur de braises et de verdure, voici qu'un peuple nouveau-né, dévale les pentes de clarté.

Et moi, poète et citoyen, je rentre dans la foule, parmi les feux de joies et le chant des bannières".

[95]

PORTRAIT DE L'HAÏTIEN

BIBLIOGRAPHIE

[Retour à la table des matières](#)

ALEXIS, JACQUES S. : Du réalisme merveilleux des haïtiens, *Présence Africaine*, VIII-IX-X, numéro spécial, Juin-novembre 1956, le 1er Congrès International des Ecrivains et Artistes Noirs, compte-rendu complet, Paris, 1956.

BELLEGARDE, DANTES : *Écrivains Haïtiens*, première série, 2ième édition, Port-au-Prince, Editions Henri Deschamps, 1950

BENOIT, REAL : Rhum Soda, Rhapsodies Antillaises, *Ecrits du Canada Français*, VIII, p. 91-164, Montréal, 1961

BOGAT, FORTUNE : Quelques Caractères, *Optiques*, mars 1956, No. 25, Port-au-Prince, Imprimerie Henri Deschamps, 1956.

BOGAT, FORTUNE : Les Cavaliers Servants, *Le Nouvelliste*, vendredi 11 janvier 1963, Port-au-Prince.

CARTER, HARMAN, and the Editors of Life, *The West Indies*, Life World Library, A Stonehenge Book, Time Incorporated, New-York, 1963.

COMHAIRE-SYLVAIN, SUZANNE : La Chanson Haïtienne, *Haïti, Poètes Noirs*, Présence Africaine, No 12, Paris, Editions du Seuil, 1951.

DUVALIER, Dr FRANÇOIS : Considérations sur Cent-cinquante ans d'évolution du régime alimentaire dans le prolétariat urbain et rural en Haïti, *Le Nouvelliste*, numéros du samedi 6, dimanche 7, lundi 8 et mardi 9 avril 1963, Port-au-Prince.

FANON, FRANTZ : [*Les Damnés de la Terre*](#), cahiers libres numéros 27-28, Paris, François Maspéro, 1961.

FANON, FRANTZ : [*Peaux Noires et Masques Blancs*](#), Paris, Éditions du Seuil, 1952.

GEORGES-JACOB, KLEBER : *Contribution à l'étude de l'homme Haïtien*, Port-au-Prince, Imprimerie de l'État, 1946.

GEORGES-JACOB, KLEBER : *L'Ethnie Haïtienne*, Port-au-Prince, Imprimerie de l'État, 1941.

COURAIGE, GHISLAIN : *Histoire de la Littérature Haïtienne*, Port-au-Prince, Imprimerie N. A. Théodore, 1960.

GUERIN, DANIEL : *Les Antilles Décolonisées*, Paris, Présence Africaine, 1956.

[96]

HALL, ROBERT A. : with the collaboration of SUZANNE COMHAIRE-SYLVAIN, H. ORMONDE Me CONNEL, ALFRED METRAUX, *Haïtian Creole, grammar, text, vocabulary*, The American Anthropologist, Published by the American Anthropological Association, Vol. 55, No. 2, Part 2, Memoir 74, April-June 1953.

HOFFMAN, LEON-FRANCOIS : l'Image de la Femme dans la Poésie Haïtienne, *Présence Africaine*, XXXIV-XXXV, octobre 1960 - janvier 1961, Paris, 1961.

HONORAT, MICHEL LAMARTINIÈRE : *Les Danses Folkloriques Haïtiennes*, Publication du Bureau d'Ethnologie de la République d'Haïti, 2ième série, No. 11, Port-au-Prince, Imprimerie de l'État, 1955.

LALEAU, LEON : Souvenir de Carnaval, mars 1919. *Le Nouveau Monde*, dimanche 7 octobre 1962, Cap-Haïtien, 1962.

LENOIR, JACQUES A. : À propos des problèmes de la poésie nationale, *Optique*, No. 20, Octobre 1955, Port-au-Prince, Imprimerie Henri Deschamps, 1955.

LHERISSON, JUSTIN : *La Famille des Pitite-Caille*, deuxième édition, Paris, Typographie Firmin-Didot, 1929.

MARS, Dr LOUIS : [*La crise de Possession dans le Vodou, essai de psychiatrie comparée*](#), Port-au-Prince, Imprimerie de l'État, 1946.

MÉTRAUX, ALFRED : *Haïti, la Terre, les Hommes et les Dieux*, Neuchâtel, A la Baconnière, 1957.

MÉTRAUX, ALFRED : L'Afrique vivante en Haïti, *Haïti, Poètes Noirs*, Présence Africaine, No. 12, Paris, Editions du Seuil, 1951.

MIROGLIO, ABEL : *La Psychologie des Peuples*, Que sais-je ? No. 798, Paris, P. U. F., 1958.

MORAL, PAUL : *Le Paysan Haïtien, étude sur la vie rurale en Haïti*, ouvrage publié avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique, Paris, G. P. Maisonneuve et Larose, 1961.

MORTEL, ROGER : *La Mythomanie Sociale en Haïti*, essais de Psycho-sociologie, Port-au-Prince, Imprimerie du Collège Vertières, 1947.

PAUL, EMMANUEL C : *Panorama du Folklore Haïtien* Présence Africaine en Haïti, Port-au-Prince, Imprimerie de l'État, 1962.

PIERRE-LOUIS, ULYSSE : *Sortilèges Afro-Haïtiens*, Port-au-Prince, Imprimerie de l'État, 1961.

POMPILUS, PRADEL et les Frères de l'Instruction Publique, *Manuel Illustré d'Histoire de la Littérature Haïtienne*, Port-au-Prince, Editions Henri Deschamps, 1961.

POMPILUS, PRADEL : *La Langue Française en Haïti*, Université de Paris, Travaux et Mémoires de l'Institut de l'Amérique Latine VIII, ouvrage publié avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique, Paris, 1961.

PRICE-MARS, Dr JEAN : [*Formation Ethnique, Folklore et Culture du Peuple Haïtien*](#), Port-au-Prince, Éditions Virgile Valcin, 1929.

PRICE-MARS, Dr JEAN : [*De Saint-Domingue à Haïti, essai sur la culture, les arts et la littérature*](#), Paris, Éditions Présence Africaine, 1959.

[97]

ROMAIN, J. B. : *Introduction à l'Anthropologie Physique des Haïtiens*, Stature-Indice cosmique - Indice céphalique, Port-au-Prince, Imprimerie N. A. Théodore, 1962.

ROMAIN, J. B. : *Quelques Moeurs et Coutumes des Paysans Haïtiens*, travaux pratiques d'ethnographie sur la Région de Milot à

l'usage des étudiants, *Revue de la Faculté d'Ethnologie*, No. 2, Port-au-Prince, Imprimerie de l'État, 1959.

RONCERAY, HUBERT de : Crise de Transition de la Société Haïtienne, *Revue de la Faculté d'Ethnologie*, No. 4, Imprimerie de l'État, Port-au-Prince, 1961.

ROND-POINT : (Les Jeunes Poètes d'Haïti Littéraire) No. 12, décembre 1963, Port-au-Prince, Imprimerie Henri Deschamps, 1963.

VIATTE, AUGUSTE : *Histoire Littéraire de l'Amérique Française des Origines à 1950*, Québec, Presses Universitaires Laval, Paris, Presses Universitaires de France, 1954.

WOOD, HAROLD A.: *Northern Haïti: Land, Land Use and Seulement*, A geographical Investigation of the Department du Nord, University of Toronto Press, 1963.

Fin du texte